

UFR Sciences du Langage, de l'Homme et de la Société de Besançon

Master de Géographie - Mémoire de Recherche

Le développement du tourisme en milieu agropastoral transhumant en République de Djibouti

Une activité nouvelle, ou le renouveau de traditions séculaires ?



Clémentine Thierry

Sous la direction de Serge Ormaux

2008

Remerciements

Il y a quelques mois je choisisais de travailler sur le développement de l'écotourisme en milieu nomade à Djibouti. Je n'avais pas alors encore pris la mesure de ce que j'allais être amenée à vivre. Je tiens donc à remercier les personnes qui de près ou de loin ont pris part à la réalisation de mon projet et m'ont permis de le mener à bien.

Amina, tout a commencé grâce à ton fabuleux sujet, dont j'ai pu éprouver la pertinence tout au long de mes recherches. Merci pour ton appui constant et tes judicieux conseils face aux « difficultés djiboutiennes » comme à celles de la rédaction.

Je tenais à remercier le Président de l'Université de Djibouti, ainsi que le Doyen de la faculté des lettres et sciences sociales de Djibouti pour leur accueil. Un partenariat solide existe entre les Universités de Besançon et de Djibouti. Il est souhaitable que mon expérience puisse être renouvelée, et ouverte à d'autres, tant son apport sur le plan humain qu'universitaire a été riche.

Merci aussi à tous les professeurs, et personnels de l'Université de Djibouti pour leur secours permanent et leur chaleur tout au long de mon séjour.

Ermano, tu as été mon « lien précieux » entre le monde universitaire et celui du tourisme djiboutien. Ton aide a été touchante, et je sais te devoir énormément pour tout ce que j'ai pu mettre en oeuvre à Djibouti.

Merci à Serge Ormaux qui de la France a piloté ce projet d'une main de maître et a toujours su m'assurer ses meilleurs conseils et se rendre disponible face à mes très nombreuses questions d'ordre intellectuel ou plus technique.

Merci à Dominique Lommatzsch d'avoir eu foi en mon travail et de m'avoir donné la chance de mener à bien mon projet en n'hésitant pas à s'y impliquer de manière très personnelle.

Merci à l'office national du tourisme de Djibouti, à son directeur Mohamed Abdillahi Waïs, et à l'ensemble de ses personnels pour leur accueil et les informations qu'ils m'ont fournies.

Merci à l'ensemble des agences de tourisme qui m'ont reçue et fourni des informations intéressantes, et en particulier à Valérie pour sa sympathie et son accueil.

Un Merci particulier à ceux qui constituent à la fois l'objet et le cœur de mon étude : les responsables de campements touristiques . Abdou, Baragoïta, Ermano, Houmed du lac Abbé, Houmed de Bankoualé, Idriss du Day, Idriss de Godoria, Omar de Dankalelo, Omar des Sables Blancs, le village d'Ardo. Chacun d'eux a honoré la légendaire hospitalité nomade et m'a accordé énormément de temps et de confiance. Sans cela peu de choses auraient été possibles.

Merci à Daoud, pour sa visite de la ville qui reste à ce jour un des plus grands moments d'Histoire qu'il m'ait été donné de vivre, ainsi que pour ses conseil et la grande honnêteté intellectuelle dont il a toujours fait preuve.

Merci à Houssein Assamo de m'avoir éclairée sur la faune et la flore djiboutiennes, j'ai énormément appris.

Merci à la Marion, Robin et Sylvain, mes « touristes » de m'avoir laissé prendre part à leur semaine de vacances et de l'avoir enrichie de leurs remarques et impressions.

Merci à Madame Marthe Meyrand, Consul de France à Djibouti, pour son accueil chaleureux et toute l'attention qu'elle a pu porter à mon travail.

Le fond local du Centre Culturel Français Arthur Rimbaud, ainsi que son documentaliste Souleymane ont été des alliés précieux dans ma recherche de documents d'archives.

J'ai durant mon séjour logé à la mission française de la nativité ou j'ai trouvé beaucoup de chaleur, mais aussi d'appuis. Merci aux sœurs, ainsi qu'à tous les personnels pour leur prévenance, leur gentillesse et leur bonne humeur.

Qu'il me soit permis d'adresser des remerciements très personnels à Bouho Abdillahi, pour son soutien durant ce voyage : j'ai découvert une guide djiboutienne hors pair, ainsi qu'une amie de valeur.

Merci, enfin, à ma famille et en particulier à mes parents pour leur patience face à mes doute et pour leur soutien inconditionnel. Merci pour votre confiance et la manière dont vous vous êtes investis dans ce projet, qui, en un sens, est un peu devenu le votre.

Clément Merci pour l'aide, les conseils, la patience et le temps que tu as consacré à régler mes problèmes techniques.

Peut-être ai-je oublié certaines personnes, qui m'auraient, pourtant apporté leur aide précieuse. Qu'elles soient assurées de ma gratitude et m'excusent de cette omission.

Table des matières

TABLE DES SIGLES ET ABREVIATIONS	8
CHAPITRE 1. LE TOURISME EN MILIEU AGROPASTORAL TRANSHUMANT EN REPUBLIQUE DE DJIBOUTI : MODALITES D'APPROCHE D'UNE ACTIVITE MARGINALE DANS UNE REGION PEU VISITEE	12
I. Questionnements et approche théorique	12
1. Parti pris conceptuel et théorique	12
2. Champ de l'étude et hypothèses de travail	14
3. Approche privilégiée	14
4. Présentation et critique des sources bibliographiques	21
5. Principales sources de données	25
II. Méthodes mises en œuvres et résultats espérés	27
1. La phase du travail de terrain : entre objectifs et facteurs limitants	27
2. Méthodes mises en œuvres	31
3. Cadre spatial de l'étude	35
III. Le tourisme en République de Djibouti : genèse de l'activité	38
1. La valorisation récente du tourisme dans un Etat en transition	38
2. Un tourisme qui cherche à s'inscrire dans les réalités d'un monde globalisé	43
3. Particularités et singularités du tourisme djiboutien	46
CONCLUSION DU CHAPITRE 1	51
CHAPITRE 2. LE TOURISME EN MILIEU NOMADE : UNE ACTIVITE ANCREE AU CŒUR D'UN TERRITOIRE AUX LOGIQUES COMPLEXES	52
I. « L'arrière-pays » djiboutien	52
1. Entre faux sens et réalités	52
2. Un milieu naturel difficile	54
3. L'arrière-pays djiboutien : ancré ou à l'écart des volontés étatiques de développement ?	58
II. L'arrière-pays : un milieu de vie difficile	67
1. Des peuples, une histoire, des racines	67
2. Des modes de vie adaptés	70
3. Etat du pastoralisme à l'heure actuelle.	78
III. Modalités d'insertion de l'activité touristique en milieu agropastoral transhumant	82
1. Genèse de l'insertion de l'activité touristique en milieu agropastoral transhumant	82
2. Formes et structures de l'activité touristique	87
CONCLUSION DU CHAPITRE 2	98
CHAPITRE 3. DE L'ESPACE VECU A L'ESPACE TOURISTIQUE	99

I. Evaluer la mise en tourisme des lieux : méthodes et approches privilégiées	99
1. Objectifs du chapitre	99
2. Méthodes mises en œuvre	101
II. De l'espace géographique aux sites et paysages	101
1. Tourisme et paysages	101
2. Le milieu naturel djiboutien : contrainte ou aménité au développement touristique	107
3. La mise en tourisme d'un lieu au fort potentiel paysager : le Lac Assal	120
III. Les savoir-faire, la culture, les traditions : des ressources touristiques	126
1. Tourisme et mode de vie agropastoral : une manière similaire d'investir l'espace	126
2. L'exploitation des traditions et de la culture nomade	131
3. De l'exploitation au renouveau	136
IV. Des hommes aux acteurs	139
1. Les acteurs : des missions variées	139
2. Les réseaux d'acteurs : une réalité complexe	143
3. Les acteurs : un système global	145
CONCLUSION DU CHAPITRE 3	147
CHAPITRE 4. LE TOURISME EN MILIEU AGROPASTORAL TRANSHUMANT : VERS L'EMERGENCE DE NOUVEAUX TERRITOIRES ?	148
I. Le milieu agropastoral transhumant : territoire des nouvelles formes de tourisme	148
1. Les nouvelles formes de tourisme	148
2. Des initiatives issues d'acteurs extérieurs à la République de Djibouti : processus importés ou modèles de coopération	153
3. Des initiatives mises en place par des acteurs locaux	157
II. Les nouveaux territoires du tourisme	160
1. Vers une nouvelle emprise spatiale	160
2. Un sens nouveau des territoires	162
3. Un renouveau des territoires	163
CONCLUSION DU CHAPITRE 4	166
CONCLUSION GENERALE	167
BIBLIOGRAPHIE	169

Table des sigles et abréviations

ADEN	Association Djibouti Espace Nomade
CCFAR	Centre Culturel Français Arthur Rimbaud
CFS	Côte Française des Somali
COMESA	Marché Commun de l’Afrique Australe et Orientale
DP World	Dubaï Ports World
FITS	Forum International du Tourisme Solidaire
ODT	Office de Développement du tourisme
OMT	Organisation Mondiale du Tourisme
ONTA	Office National du Tourisme et de l’Artisanat
ONTD	Office National du Tourisme Djiboutien
PSDT	Plan Stratégique pour le Développement du Tourisme
RIAOM	Régiment Interarmes d’Outre Mer
TFAI	Territoire des Afar et des Issa
ZCIT	Zone de Convergence Inter Tropicale

Introduction

L'année 2007 a marqué un tournant pour l'activité touristique mondiale : le passage du cap des 900 millions d'arrivées de touristes internationaux dans le monde. Enregistrant une croissance de près de 7% par an, en 2020 au plus tard, cette activité devrait générer plus de 1 milliard d'arrivées.

Mais, dans le même temps, scientifiques, économistes et politiques n'ont cessé d'imputer au tourisme la dégradation des milieux ou encore le renforcement des inégalités à l'échelle planétaire. Ce type de critique est fortement étayé et relayé par le constat du réchauffement climatique et la mise en lumière de concepts tel celui de développement durable.

Il suffit de se pencher ne serait-ce qu'un instant sur les manchettes et couvertures de la presse « grand public », pour y lire « Voyager bien pour ménager le tourisme de demain » ou encore « ils voyagent en solidaires ».

Conscients des dérives du tourisme tel qu'il est pratiqué et des catastrophes qu'il peut engendrer, des voyagistes proposent (avec un franc succès) des produits « éco touristiques », « solidaires » ou encore « équitables ».

Depuis quelques années, même, non contents d'afficher une offre touristique moins dévastatrice, de nombreux Etats (souvent peu développés ou émergents), font du tourisme un moyen de développement.

Ainsi de nombreux articles ou publications scientifiques abondent dans ce sens : comment le tourisme peut-il amener un pays, des peuples à se développer ?

Cette approche cherche à faire du tourisme un moyen de créer de nouvelles ressources, ou d'atteindre les « objectifs du millénaire » en matière de lutte contre la pauvreté. En somme, elle semble s'intéresser aux fins du tourisme avant même d'envisager les moyens de sa mise en place.

Or, il importe de montrer comment l'activité touristique s'insère au cœur de territoires répondant souvent à des logiques de fonctionnement propres, ancrées et complexes, il est capital de faire la genèse de cette activité, afin de mieux en saisir les impacts à différents niveaux.

C'est en tout cas de cette manière que nous souhaitons aborder la question du développement du tourisme en milieu agropastoral transhumant en République de Djibouti.

Le tourisme se développe en effet peu à peu dans ce petit Etat de la Corne de l'Afrique nouvellement indépendant (1977). C'est une activité qui, en un sens, contraste fortement avec les activités pratiquées traditionnellement dans cette région, comme le pastoralisme.

Notre terrain d'étude est la République de Djibouti. Le choix de ce lieu n'est pas fortuit et a été motivé par un certain nombre de facteurs, plus ou moins inhérents à notre sujet.

Le pays est francophone, et ce critère a eu un poids important dans nos choix. En effet, cette langue commune permet d'aborder une problématique propre aux pays du Sud, sans que ne se pose le problème de la barrière de la langue (facteur limitant et filtre majeur). Nous avons pu éprouver ceci lors de notre travail de terrain : les rencontres, entretiens, et démarches ont grandement été facilités.

De plus, il existe un partenariat ancien et solide entre notre université (Université de Franche-Comté) et celle de Djibouti. Et le fait d'être entouré dans nos recherches par des chercheurs et des universitaires locaux a été un atout majeur, ainsi qu'une entrée privilégiée sur les réalités djiboutiennes.

En ce qui concerne l'objet de notre étude, le développement du tourisme en milieu agropastoral transhumant, le choix de La République de Djibouti pourrait être remis en question. Cependant, après avoir éprouvé l'état d'avancement du processus sur le terrain, nous pouvons affirmer que ce site a un intérêt scientifique véritable en ce qui concerne l'étude de ce phénomène. Le tourisme en milieu nomade n'a certes pas encore atteint son apogée, comme ce peut être le cas dans d'autres pays en voie de développement, beaucoup plus médiatisés par ailleurs (le Sahara algérien, les steppes de Mongolie...).

Mais, ce petit Etat de la Corne de l'Afrique offre la possibilité de s'intéresser au phénomène touristique alors qu'il est en train d'émerger peu à peu. Il est possible de voir selon quels processus cette activité voit le jour, mais aussi de noter la manière dont elle s'insère peu à peu au cœur d'espaces, de territoires et de milieux.

Ainsi nous avons choisi de nous poser la question suivante : **le tourisme en milieu agropastoral transhumant en République de Djibouti est-il une activité radicalement nouvelle, ou le renouveau de traditions, de modes de faire-valoir, de savoir faire séculaires, issus du nomadisme ?**

Loin de chercher à marquer encore plus profondément l'écart et les clivages entre tourisme et pastoralisme, en les opposant, ou en les comparant notre problématique cherche délibérément à en examiner les liens. Il ne s'agit pas, en effet, de faire du milieu nomade un simple réceptacle du tourisme.

Le but est, au contraire, d'aller plus avant en cherchant à voir comment composent ces deux modes de faire valoir face aux difficultés mais aussi face aux aménités d'un même espace ?

Ces deux activités, très éloignées de par leurs âges, parviennent-elles à se compléter et à s'influencer ? Sous quelles formes ? Qu'est-ce que cela est en train d'engendrer ?

Ces interrogations nous conduiront à exposer nos méthodes de travail, ainsi qu'à présenter notre terrain d'étude dans ses particularités. La République de Djibouti est un pays aux caractéristiques naturelles et anthropiques marquées, notamment dans son arrière-pays, il importera de les mettre en avant. Ceci nous permettra d'avancer dans notre démarche et de montrer selon quels processus on passe d'un espace vécu, quotidiennement à un espace touristique. La dernière partie de notre travail sera destinée à ouvrir de nouvelles perspectives quant à la question du tourisme et de son développement.

Chapitre 1. Le tourisme en milieu agropastoral transhumant en République de Djibouti : Modalités d'approche d'une activité marginale dans une région peu visitée

Cette première partie aura pour objet la présentation de notre étude, mais surtout des cadres et conditions dans lesquels elle a pris place. En effet, un certain nombre d'éléments inhérents aux spécificités de la République de Djibouti, mais aussi au regard que nous avons pu porter sur ses réalités mérite d'être souligné. Car c'est là que se situent les particularités de ce travail.

I. Questionnements et approche théorique

Avant même d'exposer ce que fut notre travail de terrain, il importe de présenter ce qui nous a conduit à le mettre en œuvre, de même que les cadres et limites que nous nous sommes fixés.

1. Parti pris conceptuel et théorique

Notre étude a dès le départ été guidée par un certain nombre de choix conceptuels qui en constitue la trame et les cadres. Ceci tient en grande partie à ses objets principaux à savoir le tourisme et le mode de vie agropastoral transhumant. En effet, il importait de ne pas distinguer radicalement ces deux activités.

Le mode de vie agropastoral se définit comme « *mode de production qui combine la culture et l'élevage avec utilisation d'espace de pâtures* », on parle d' « *association de l'ager et du saltus* »¹. C'est à cette définition que nous nous référerons lors de notre travail, lorsque nous emploierons les termes agropastoral, pasteur, etc...

Cependant, si le nomadisme est une activité séculaire, aux pratiques ancestrales et ancrées dans la société qui l'abrite, le tourisme est, lui, une activité récente, « importée » et

¹ R. BRUNET. 1993. *Les mots de la Géographie, dictionnaire critique*, Montpellier-Paris : Reclus, la Documentation Française 518 pages, p.23

répondant à un mode de fonctionnement globalisé. Lier ces deux activités est donc loin d'être une évidence, il faut donc exposer d'abord, le raisonnement qui rend cette approche possible.

Un certain nombre d'éléments permet de mettre en relation ces deux activités :

- **Les objectifs du tourisme et du nomadisme** : les deux activités cherchent à exploiter un territoire de la manière la plus rentable et efficace possible en vue de visées propres à chacune d'elles. Le pastoralisme transhumant est un système tendant à une exploitation optimum de ressources végétales espacées grâce à une grande faculté de mobilité. Le tourisme, même si il répond à des critères économiques plus modernes, et largement mondialisés, cherche lui aussi à tirer le meilleur profit d'un territoire en tant qu'il est potentiellement touristique.
- **Une façon d'appréhender l'espace** : l'espace dans le cas du tourisme ou du pastoralisme est toujours vu comme un ensemble de contraintes ou d'aménités, avec lesquelles il faut nécessairement composer pour arriver à ses fins. De même l'espace constitue un ensemble de ressources nécessaires à la mise en place des deux activités. Dans le cas du pastoralisme le but est, par exemple, « *la nourriture et l'élevage d'animaux* »². De plus, le tourisme, surtout dans les conditions selon lesquelles il se développe à Djibouti, inclut tout comme le nomadisme des formes itinérantes, bien que se basant sur des endroits et structures fixes. Ceci n'est pas sans rappeler les mouvements de transhumance liés à des terroirs particuliers.
- **Une façon d'appréhender le temps** : tourisme et pastoralisme ont en commun un rythme saisonnier et ceci est d'autant plus marqué en République de Djibouti où le climat constitue une contrainte forte. On définit la transhumance comme le « *transfert de troupeaux entre des pacages complémentaires par leurs ressources saisonnières* »³. Ainsi, il est possible en un sens de rapprocher le phénomène de transhumance de celui de « saison touristique ». Nous présenterons, de manière plus détaillée ces deux phénomènes dans leurs spécificités et leur complémentarité.

On admet donc que le tourisme et le nomadisme, de par leurs natures respectives, possèdent des contraintes communes, avec lesquelles ils ont à composer au sein d'un même espace géographique.

Il est possible, à partir de là, de chercher à comprendre quelles interactions, quelles influences mutuelles peuvent avoir ces deux activités, qui semblent cohabiter.

Comment l'économie touristique s'insère t-elle dans un mode de faire valoir agropastoral ?

Comment cohabitent nomades et touristes ?

Quels changements induit cette promiscuité dans la perception et l'exploitation de l'espace et du temps ? Constate-t-on la naissance de nouvelles hiérarchies liées à l'émergence d'acteurs ?etc.

Ce type de questionnement induit une prise en compte globale du milieu agropastoral nomade, et revient à admettre qu'au sein d'un même milieu plusieurs activités peuvent cohabiter, et qu'il existe entre elles une forme de complémentarité. De même, il s'agira de considérer l'espace comme un milieu naturel, mais aussi vécu, et perçu, par les habitants au même titre que par les touristes.

² Idem, p.369

³ Idem, p.489

Ceci nous pousse à mettre en œuvre une approche adaptée, des méthodes et outils capables de restituer au mieux le fonctionnement et les logiques inhérentes au monde agropastoral, en prenant non seulement en compte les éléments qui le composent, mais aussi la manière dont ils s'influencent.

2. Champ de l'étude et hypothèses de travail

Cette étude du développement du tourisme en milieu agropastoral nous amènera à nous pencher sur l'ensemble des formes qu'il peut prendre. Nous nous appesantirons plus longuement sur certaines d'entre elles, qui serviront d'exemple pour étayer notre propos. C'est le cas des campements touristique : forme emblématique de la mise en tourisme de l'arrière-pays djiboutien.

C'est à partir des points communs que nourrissent les activités pastorales et le tourisme que nous avons choisi de bâtir nos hypothèses de travail. Elles ont déterminé la totalité de notre étude, de l'organisation des recherches à la rédaction de leurs conclusions, il importe donc de les présenter ici, avant même d'aller plus avant.

Nous les énumérerons l'une après l'autre afin de montrer le cheminement d'idées duquel elles procèdent.

- Le tourisme qui se développe en milieu agropastoral transhumant à Djibouti se distingue d'une offre touristique classique dans ses formes, mais aussi dans ses objectifs affichés et son fonctionnement. Il importera de démontrer ceci et d'en comprendre les raisons principales.
- Nous nous penchons sur le tourisme en tant qu'il prend place au cœur du territoire djiboutien, à partir de là, une de nos hypothèses de départ est que ce milieu dans ses logiques, ses contraintes et aménités influence fortement le développement de l'activité telle qu'elle existe aujourd'hui.
- Le milieu nomade, nous aurons l'occasion de le présenter, est marqué par des caractéristiques naturelles et anthropiques fortes. nous supposons donc que les traditions, les savoirs faire, les modes de faire valoir des nomades, qui vivent dans ce milieu sont une influence pour l'activité touristique voire même un appui et un substrat pour son développement.
- Le tourisme et le monde agropastoral fonctionnent grâce à un système d'influences mutuelles. A ce titre, le nomadisme peut influencer le tourisme. Mais, en allant plus loin, on peut supposer que le tourisme en se basant sur les traditions séculaires de pasteurs est en mesure de leur insuffler un nouvel élan et de leur assurer une forme de renouveau.

3. Approche privilégiée

L'approche systémique n'a fait son apparition dans le domaine des sciences qu'à une époque relativement récente. Le concept de « système » a été dégagé dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle.

On cherchait alors à disposer d'un outil conceptuel nouveau capable d'aider à résoudre des problèmes complexes, en rupture avec la pensée cartésienne, en vigueur jusqu'alors dans de nombreux domaines.

Ferdinand de Saussure, linguiste et précurseur de la théorie des systèmes, définissait ainsi le système : « *une totalité organisée, faite d'éléments solidaires ne pouvant être définis que les uns par rapport aux autres en fonction de leur place dans cette totalité* ». Près d'un siècle plus tard, durant les années 1970, des auteurs tels Joël De Rosnay ou encore Edgar Morin ajoutent à cette définition les notions de complexité, de dynamique, et d'organisation des systèmes.

C'est d'ailleurs à partir de là, et de la publication d'ouvrages comme *Le Macroscop*e de Joël De Rosnay, que l'approche systémique s'est largement vulgarisée.

Depuis, des chercheurs, des entreprises, des universitaires utilisent cette approche, parfois en suivant ses principes les plus fondamentaux, d'autres fois avec une rigueur moindre. Ceci arrive d'autant plus fréquemment que cette manière de raisonner est très « en vogue » à l'heure actuelle et donc très largement popularisée.

Notre étude cherche à s'intéresser à l'espace naturel, mais aussi à l'espace approprié, vécu et perçu par ceux qui le fréquentent de manière quotidienne ou plus occasionnelle comme les touristes : c'est là qu'entre en compte la notion clé de « territoire ».

Ce concept est énormément utilisé, avec des inflexions de son sens variables selon le domaine qui l'emploie. Ainsi, il semble important, avant d'exposer notre raisonnement de redéfinir de manière claire, le terme de « territoire » tel que nous l'utiliserons dans notre travail.

Pour ce faire, nous avons utilisé les définitions fournies dans *Les Mots de la Géographie*⁴ et les avons confrontées au sens donné dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*⁵.

Elles ont l'avantage de considérer la polysémie du terme, et permettent donc d'en retirer les principaux caractères.

Le terme est d'abord défini de manière administrative, quasi juridique, « *maille de gestion de l'espace* » ; puis, « *Le territoire tient à la **projection** sur un espace donné de **structures** spécifiques d'un groupe humain, qui incluent le mode de **découpage** et de **gestion** de l'espace et l'**aménagement** de cet espace* », ou encore, « *Un territoire est fait de lieux qui sont **liés**. Il comporte des **cheminements**, des **points forts**, des **replis*** ».

On découvre donc ici un territoire :

- Inscrit dans un espace géographique dont il semble faire partie et où il trouve ses origines
- Support des actions des hommes qui l'habitent, à travers la manière dont ils peuvent le percevoir
- Dynamique, de par les réseaux et flux (de toutes natures) que génère son fonctionnement

⁴ R. BRUNET. 1993. *Les mots de la Géographie, dictionnaire critique*, Montpellier-Paris : Reclus, la Documentation Française 518 pages.

⁵ J.LEVY et M. LUSSAULT. 2003. *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin. 1033 pages. p.910.

Lorsque nous parlerons de « territoire », c'est donc bien en incluant ces trois notions. Le territoire n'est pas une réalité figée, et les définitions sur lesquelles nous nous basons, le laissent largement supposer.

De même, l'approche que nous pourrions avoir du territoire étudié doit retranscrire cette dynamique permanente, cet aspect multiscalair.

Notre sujet, nous le savons, nous conduira aussi à envisager la multiplicité ou du moins la dualité des regards portés sur le territoire. En effet, le regard du nomade, qui vit au sein d'un territoire de manière quotidienne, est-il le même que celui du touriste, pour qui ce territoire a un caractère « exceptionnel » ?

Mais, la volonté de traiter le territoire dans sa globalité, en considérant que rien ne se produit sans influence sur chacun des composants de ce même territoire, nous pousse à nous rendre compte, aussi, que nous toucherons parfois du doigt la systémique, dans ses grands principes et principales orientations.

C'est ce constat qui est à l'origine des méthodes que nous avons mises en place pour nos recherches, méthodes, largement inspirées donc de « la systémique » et de sa terminologie.

❖ **Identification des composantes et d'une structure**

Il faut dès le départ considérer que nous nous penchons sur un territoire, en cherchant à l'approcher à partir de préoccupations spatialisées que sont celles de la géographie. Il ne s'agit donc pas de créer de toute pièce un « système », prétexte à l'étude d'une problématique qui serait simpliste et totalement importée. Au contraire, il faut prendre en compte les réalités de l'espace que nous étudierons, et les inscrire au cœur d'une logique territoriale complexe et ancienne.

Nous considérerons d'abord les composantes du territoire :

▪ **L'espace géographique**

L'identité d'un territoire se situe d'abord dans ses composantes naturelles. A savoir le milieu naturel (faune, flore...), le milieu physique (géologie, reliefs...) et le climat. Ces trois données confèrent au lieu une identité propre et contribuent à l'inscrire d'un point de vue géographique dans de grands ensembles à l'échelle du globe.

Dans un milieu aride à l'instar de la République de Djibouti, où l'environnement et ses composantes ont des caractéristiques marquées, il faudra porter une attention d'autant plus particulière au « sous-système » des milieux naturels.

▪ **La composante anthropique**

Dès le départ, nous avons cherché, dans notre étude, à ne pas présenter l'espace géographique comme la simple toile de fond du territoire et de ses logiques. Il importe pour cela d'étudier, aussi, le territoire en tant qu'espace vécu et éprouvé de manière quotidienne par des hommes. Ceci contribuera à faire de chacun d'eux des « acteurs » au sein de leur territoire. Nous pourrions alors les identifier, les caractériser en tant qu'individus, mais aussi en tant que membres de structures, de groupes, de réseaux et ainsi réaliser une typologie des différents acteurs, selon leurs échelles et modes d'action.

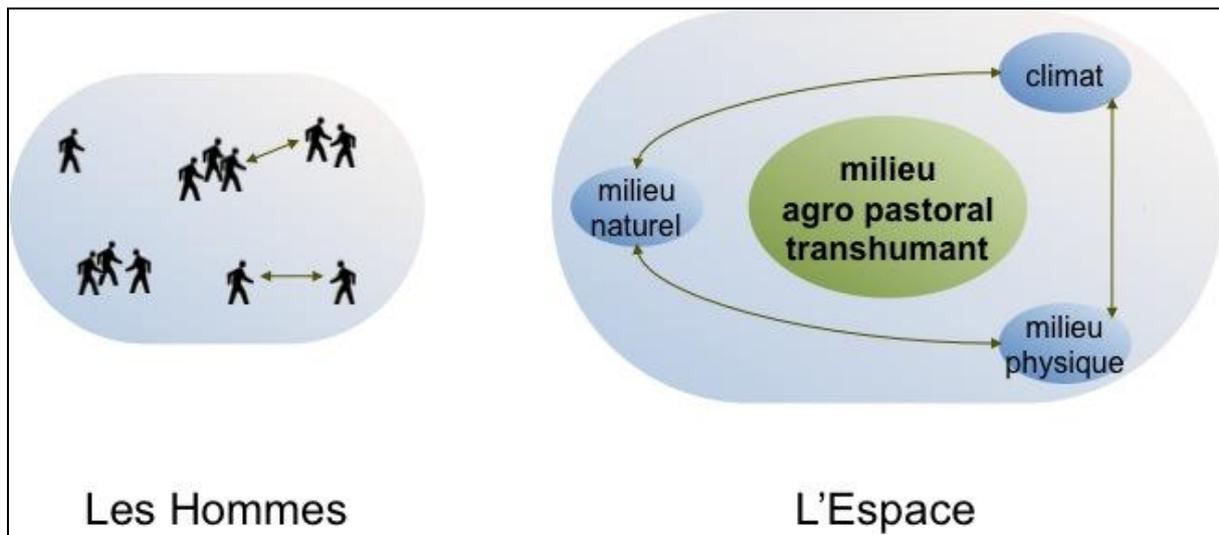


Figure 1. Le territoire : ou l'interaction des Hommes et de l'espace.

❖ Identification de dynamiques, et flux

Après avoir identifié les deux grandes composantes du système à savoir les hommes et leur milieu, il importe de définir les relations qui s'établissent entre ces deux grands ensembles.

C'est à l'article « culture » du dictionnaire *Les Mots de la géographie*, que nous avons trouvé la meilleure description des interactions existant entre l'homme et son milieu. La présence humaine sur un territoire semble se caractériser par des « *implantations structurales (maisons, palais, bibliothèques...), par des activités sporadiques [...], par des productions de richesse et des déplacements de consommation* »⁶.

Cette définition pousse non seulement à considérer les logiques internes à la sphère anthropique, mais aussi à envisager ses relations avec l'ensemble du territoire.

Quelles actions prennent place au sein du territoire et quels sont leurs effets ?

Dans le cas d'une étude traitant du développement du tourisme, on présage déjà de l'importance de ces questions, tant les notions d'aménagement, de décision, d'utilisation et de gestion de l'espace sont centrales.

⁶ R. BRUNET. 1993. *Les mots de la Géographie, dictionnaire critique*, Montpellier-Paris : Reclus, la Documentation Française 518 pages, p.139 (1993)

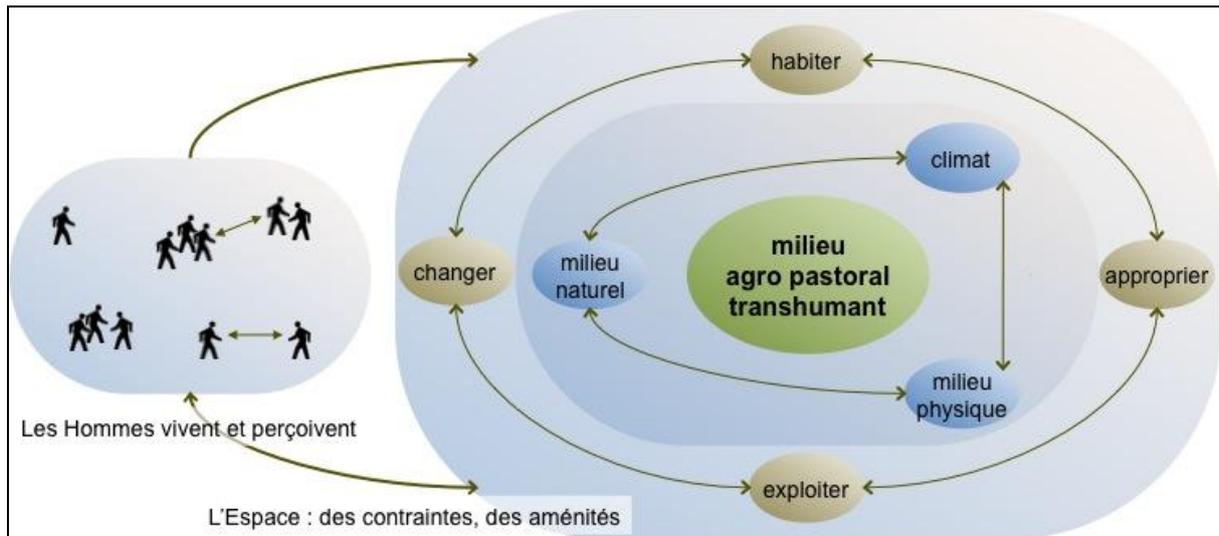


Figure 2. Le territoire : ou l'interaction des Hommes et de leur milieu.

❖ Définition d'un espace de référence

Il s'agissait ensuite de mettre en place le cadre spatial dans lequel prend place ce système, ceci ayant pour double objectif d'en fixer les limites et de poser un cadre géographique concret pour nos recherches.

Il importe, en effet, de définir ce que l'on pourrait nommer la « frontière » de notre système.

Ceci permettra de définir précisément quels éléments entrent en compte dans notre étude, et peuvent être considérés comme faisant partie intégrale du territoire. Mais ceci contribuera par là même à distinguer les éléments qui se situent hors de ce même système et donc dans son environnement.

On peut aisément, à partir de là imaginer des interactions et des flux entre le système et son environnement. L'approche systémique envisage ces échanges sous la forme « d'entrées » (input) et de « sorties » (output) de différentes natures.

Ceci lui permet d'ailleurs de faire émerger la notion d' « interface », que l'on pourrait définir comme un point de rencontre entre le système et son environnement via les flux qu'ils génèrent.

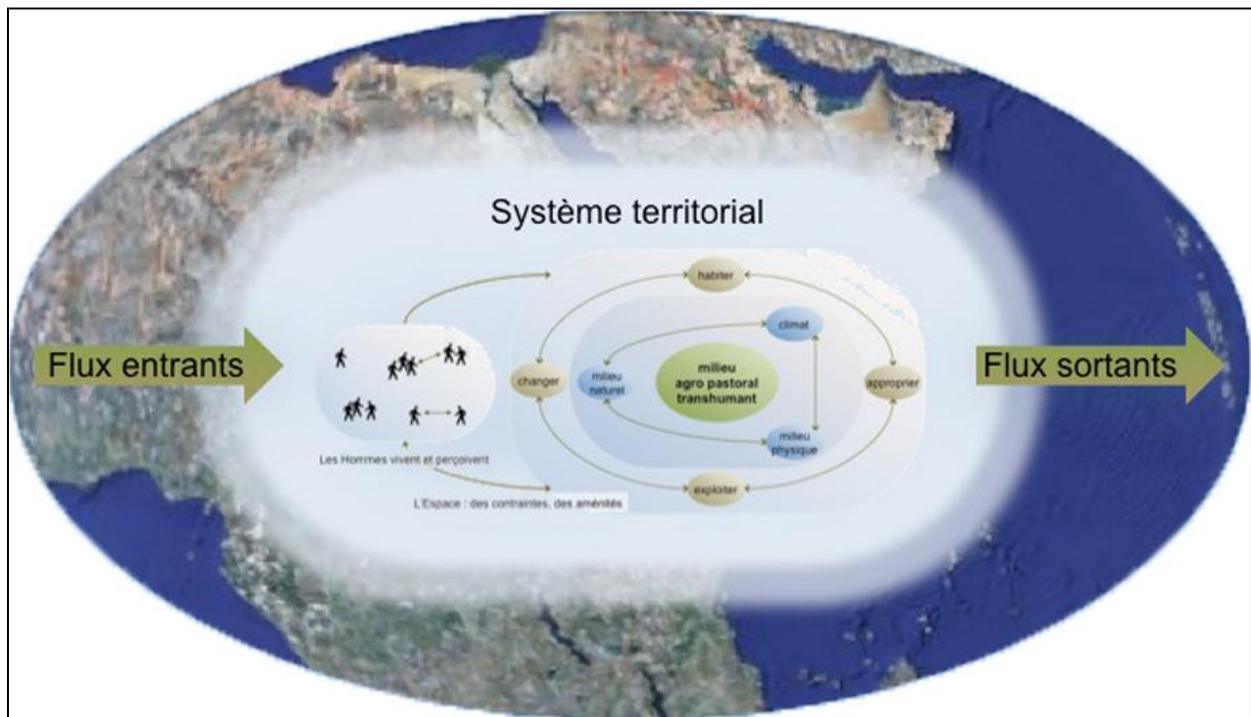


Figure 3. Le territoire inscrit dans un système global.

Notre sujet induit de façon très claire et transparente une zone d'étude : le milieu agropastoral transhumant à Djibouti. Or, cet espace qui correspond à un ensemble de réalités complexes et composites, est difficile à situer de manière précise, sous forme de carte par exemple.

En effet, le déclin progressif du nomadisme et de ses formes traditionnelles au profit d'une urbanisation galopante, mais aussi l'oralité des sources et la perte des traditions, sont autant d'éléments qui concourent à créer ce problème de localisation.

Souhaitant inscrire nos recherches dans un cadre spatial précis, mais cependant proche des réalités djiboutiennes, nous avons choisi, en fonction d'éléments clés du territoire de « construire » notre espace de référence.

La forte distinction entre ville et campagne a été un élément déterminant de nos choix. En effet, tout tend aujourd'hui, et ce de plus en plus, à séparer ces deux réalités. De nombreux travaux scientifiques notamment vont dans ce sens en faisant du nomade un être « *entre la ville et les sables* »⁷. Que ce soit François PIGUET, ou plus récemment Amina SAID-CHIRE dans sa thèse⁸, tous deux s'entendent sur le fait que la ville est un facteur majeur d'exode et de sédentarisation des populations de pasteurs. Ainsi, l'espace nomade cesse où commence celui de la ville. Et ceci est d'autant plus criant en République de Djibouti, Etat à la capitale macrocéphale et fortement centralisatrice.

Nous nous sommes donc ensuite basés sur **l'aménagement du territoire djiboutien**, et sur les structures qui pourraient différencier la ville son « *hinterland* ». De ce point de vue là, la carte des infrastructures routières est très exhaustive, et laisse apparaître très clairement un « arrière-pays » djiboutien très peu desservi.

Le dernier versant concerne l'espace en tant qu'il est vécu et exploité. Car c'est bien de par leur manière d'exploiter le sol que se distinguent les peuples de pasteurs transhumants. Ce qui peut, donner un caractère « nomade » à un territoire, c'est bien

⁷ F. PIGUET, 2000, Des Nomades entre la ville et les sables, sédentarisation dans la corne de l'Afrique. Paris, Genève : Khartala, 444 pages.

⁸ A. SAID-CHIRE. 2001. Le Nomade et la ville en Afrique, stratégies d'insertion urbaine et production d'espaces dans la ville de Djibouti. Géographie. Bordeaux : université Michel de Montaigne, Bordeaux 3, 254 pages.

l'ensemble des aptitudes, des techniques, des connaissances par lesquels les hommes médiatisent leurs relations avec le milieu naturel et le transforment. Ainsi, nous avons considéré, que la localisation des grandes zones de pâturages est révélatrice de la présence de nomades sur les espaces.

Notre zone d'étude inclut, à partir de nos critères de choix, la quasi-totalité du territoire djiboutien (hormis les villes et villages principaux et leurs aires d'influence). Il importera, plus tard d'affiner notre cadre d'étude, et de présenter les sites sur lesquels nous nous sommes penchés de manière plus précise.

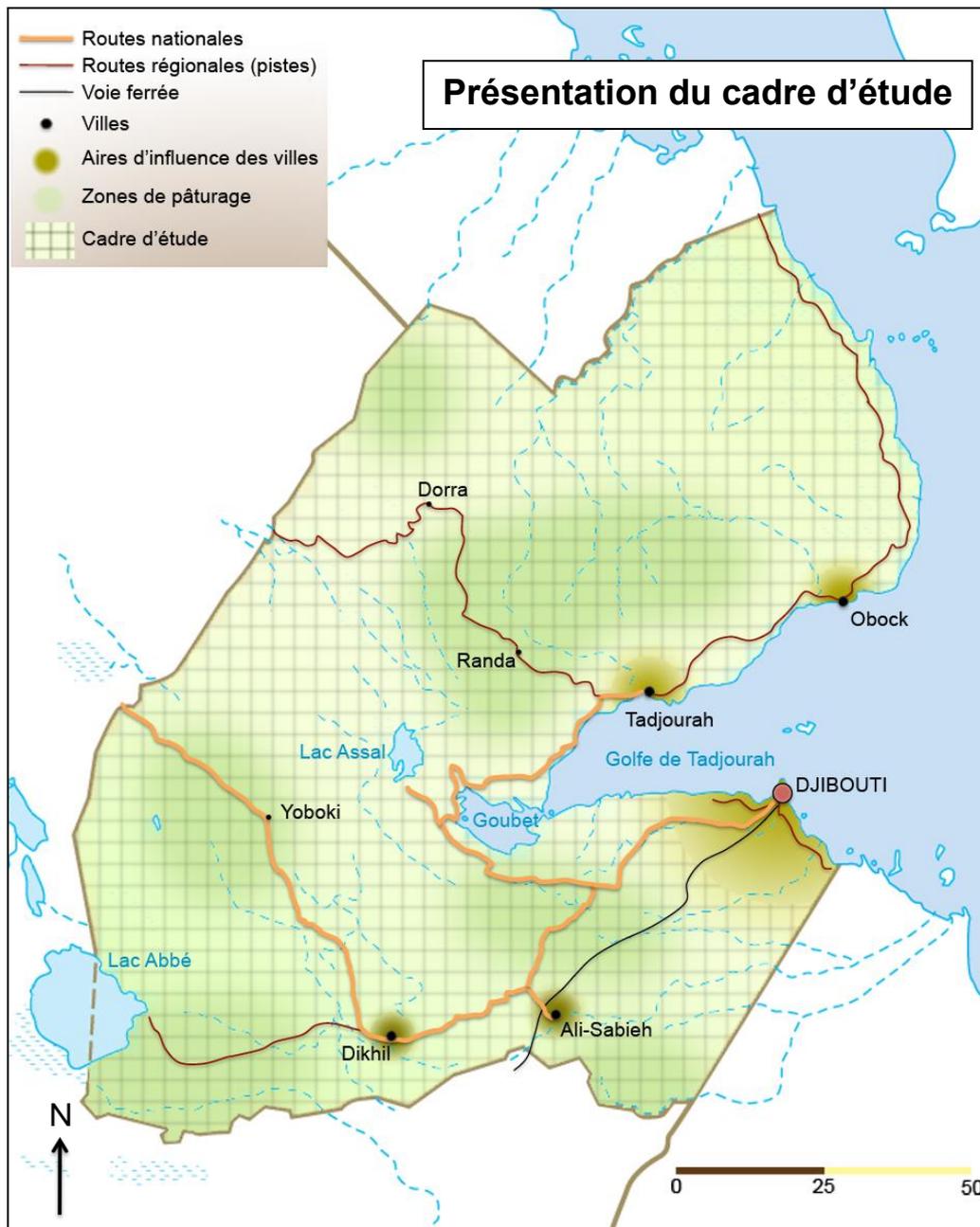


Figure 4. Présentation du cadre d'étude.
Source. Atlas de Djibouti, D. BEN YAHMED et al.

4. Présentation et critique des sources bibliographiques

Nos recherches bibliographiques se sont déroulées en plusieurs étapes, allant de pair avec notre cheminement intellectuel. Les sources documentaires ont joué un double rôle, celui, d'abord, d'influencer notre réflexion, mais aussi celui d'ouverture sur les réalités d'un espace qui nous est tout à fait extérieur. Il importe donc, avant toute chose, de présenter nos principales sources, puisqu'elles ont véritablement constitué la base de notre travail.

Dès le départ, nous avons pris conscience, d'avoir à nous pencher sur des réalités nous étant totalement étrangères. Ainsi, un certain nombre d'ouvrages et de sites, ont joué un rôle « d'entrée » sur la culture, les traditions, l'Histoire de la République de Djibouti.

Or, nous avons pu nous rendre compte assez rapidement de la quantité limitée des sources traitant de ce petit Etat de la Corne de l'Afrique.

❖ Ouvrages généralistes

Le pays n'ayant acquis son indépendance que très récemment (1977), beaucoup d'ouvrages sont bâtis selon une logique impérialiste aujourd'hui désuète et largement surannée. D'autres encore traitent de politique internationale en se référant à une logique de « grands blocs », elle aussi dépassée par l'émergence d'un monde globalisé.

Malgré cela, il existe quelques grands « classiques » qui ont pu contribuer à asseoir notre étude sur des bases solides.

L'incontournable *Histoire de Djibouti. Des origines à la République*, de **Pierre Hugot et Philippe Oberle**⁹, a fait partie de ces ouvrages de référence. Ce livre est connu pour le sérieux de son propos et sa grande fidélité aux faits de l'histoire coloniale. On pourra cependant reprocher aux auteurs de porter un regard parfois un peu trop « impérialiste » sur les réalités djiboutiennes. Il arrive souvent, par exemple, qu'ils s'attardent sur des micro-événements survenus à l'échelle politique locale. Cependant, cet ouvrage expose bien les faits coloniaux, fondateurs en un sens des réalités djiboutiennes actuelles et, est de ce point de vue là très intéressant.

Le récent ouvrage de **Colette Dubois**, *Djibouti 1888-1967 : héritage ou frustration?*¹⁰ nous a été très utile. Contrairement à l'ouvrage cité précédemment, il est basé sur un travail d'archive important. Il relate avec beaucoup de précision le déroulement des faits coloniaux en en donnant, le plus souvent, une interprétation novatrice. De plus l'auteur a eu à cœur de présenter la société nomade et la manière dont elle a pu s'insérer dans les logiques coloniales. Malgré son grand intérêt, on peu reprocher à cette étude d'être trop centrée sur des sources écrites, ignorant ainsi tout un pan de la tradition et de l'histoire nomade contenue dans des sources orales.

De ce point de vue là, les recherches de **Didier Morin** ont été très enrichissantes. En effet, ce linguiste de formation s'est penché sur l'émergence des genres littéraires écrits dans les langues de l'Afrique, et plus particulièrement dans la Corne de l'Afrique. La tentative de l'auteur de se pencher sur la tradition orale, sa naissance, son fonctionnement

⁹ HUGOT Pierre, OBERLE Philippe. 1985. Histoire de Djibouti. Des origines à la République. Paris : Présence Africaine, 346 pages.

¹⁰ DUBOIS Colette. 2000. Djibouti, 1888-1967, héritage ou frustration ?. Paris : L'Harmattan, 431 pages.

et ses survivances à l'ère contemporaine est unique. Loin de chercher à « produire » de toute pièces une Histoire de Djibouti, l'auteur retranscrit avec énormément de précisions l'essence même des langues couchitiques. Ainsi, ses écrits ont été une référence permanente lors de notre travail, notamment le *Dictionnaire historique Afar*¹¹.

Une de nos sources de référence a aussi été *l'Atlas de Djibouti*¹², très récemment publié (2007) et dirigé par **Danielle Ben Yahmed**. Beaucoup de chercheurs et d'universitaires djiboutiens ont collaborés à la rédaction de cet atlas. C'est certainement ceci qui concourt à en faire un ouvrage proche des réalités djiboutiennes actuelles. Les cartes dont regorge l'atlas ont été pour notre travail une source d'inspiration autant que de questionnement. Nous déplorerons cependant, que certains articles, manquent d'esprit critique, et présentent les choses de manière trop idyllique ou trop tranchée.

❖ **Ouvrages sur le pastoralisme et ses pratiques**

Les sources sur le pastoralisme en République de Djibouti sont relativement restreintes. Il existe cependant une abondante littérature traitant de ce phénomène à l'échelle de la Corne de l'Afrique.

Nous avons pu lire un certain nombre d'ouvrages généraux, mais certains, plus que d'autres ont servi de point de départ et de fil conducteur à notre travail. C'est le cas de l'ouvrage de **François Piguet, *Des Nomades entre la ville et les sables, sédentarisation dans la corne de l'Afrique***¹³. Cet ouvrage qui date de 2000, revient sur les principales pratiques du nomadisme, et les inscrit dans un temps long. Plutôt que d'exposer la culture et les traditions nomades comme des « reliques » l'auteur les ancre dans les réalités d'un monde actuel en profonde mutation.

La thèse d'**Amina Saïd-Chiré, *Le Nomade et la ville en Afrique : stratégies d'insertion urbaine et production d'espaces dans la ville de Djibouti***, a été elle aussi une entrée privilégiée sur le mode de faire valoir agropastoral et ses réalités contemporaines. Ceci a eu d'autant plus d'intérêt que l'étude est appliquée à la République de Djibouti. Nous avons pu trouver dans ce travail un certain nombre de points pour mettre en place notre raisonnement, et ce notamment en ce qui concerne les notions de « territorialisation » et de « production de territoires » à partir de cadres anciens

❖ **Ouvrages traitant du tourisme et de ses nouvelles formes**

S'il fut difficile de rassembler des ouvrages traitant du nomadisme, nous eûmes du mal à faire le tri parmi les références sur le tourisme et ses nouvelles formes tant elles abondent !

En effet, la prise de conscience des effets pervers du tourisme sur l'environnement et les milieux, contribue à développer un engouement pour de nouvelles formes de tourisme, plus respectueuses. Ceci est très généreusement relayé, non seulement par les « mass médias », mais aussi par des travaux de recherche poussés et ce dans de nombreux domaines.

¹¹ MORIN Didier. 2004. Dictionnaire historique afar (1288-1982). Paris : Khartala, 298 pages.

¹² D. BEN YAHMED [et al.]. 2007. Atlas de l'Afrique, Djibouti. Paris : Jaguar, 64 pages.

¹³ F. PIGUET, 2000, Des Nomades entre la ville et les sables, sédentarisation dans la corne de l'Afrique. Paris, Genève : Khartala, 444 pages.

Ainsi, de nombreux articles, numéros spéciaux, thèses, cités en bibliographie ont servi d'appui à notre travail. Cependant certains d'entre ces ouvrages ont eu une influence forte sur notre raisonnement, et il importe donc ici de les présenter.

Les « bases » de notre étude, se situent véritablement dans deux travaux d'universitaires, ceux d'**Isabelle Sacareau** et d'**Aurélie Volle**.

Isabelle Sacareau est géographe de formation. Elle a rédigé sa thèse de doctorat sur le trekking au Népal et la mise en tourisme de cet espace. De ce travail est issu un ouvrage **porteurs de l'Himalaya, le trekking au Népal**¹⁴. Le recours à cet ouvrage peut, au premier abord, être surprenant tant le contraste entre les milieux djiboutien et himalayen sont criants. Or, il existe un certain nombre de similitudes qui nous ont permis de puiser des idées au cœur de cette étude. En effet, les espaces djiboutiens et népalais ont en commun d'être de petits territoires, enclavés, mais abritant une marqueterie de milieux et de paysages. Ceci participe d'ailleurs à la vocation touristique de ces deux Etats, vocation ancienne et bien assise dans le cas du Népal, émergente dans celui de Djibouti. Isabelle Sacareau traite de la manière dont le tourisme s'insère au cœur d'espaces et de territoires « profondément humanisés », avant même d'envisager une problématique de développement, qui n'est finalement que secondaire.

Aurélie Volle est elle aussi géographe, et elle a travaillé sur le développement des nouvelles formes de tourisme au sein des communautés Mapuche, au Chili. Dans un ouvrage issu de sa thèse : **Quand les Mapuche optent pour le tourisme, regards croisés sur le développement au Chili**¹⁵. Elle détaille les processus d'insertion du tourisme au cœur des territoires amérindiens, en les considérant avant tout comme des lieux chargés d'histoire et de culture. Le raisonnement de l'ouvrage est largement étayé par une très bonne connaissance de l'auteur des réalités Mapuche, et par l'intérêt qu'elle a porté dans son étude à la sphère des acteurs. Ceci a fortement influencé notre propre travail, notamment lors de la phase de terrain. Cette lecture nous a permis de nous rendre compte de l'importance d'envisager un réseau d'acteurs complexe, fait d'hommes politiques, d'instances administratives, mais aussi d'acteurs locaux, souvent très actifs, eux aussi, à leur échelle.

Mis à part ces deux titres, notre approche s'est faite à partir d'un ouvrage généraliste, qui fait figure de « référence » lorsque l'on traite des questions de tourisme.

La **Géographie du Tourisme**¹⁶ de **Jean-Pierre Lozato-Giotart**, nous a été très utile. Cet ouvrage commence d'abord à se pencher sur l'intérêt d'une géographie du tourisme, et au sens que le tourisme donne aux territoires. L'ouvrage contient aussi une typologie des différents espaces touristiques. Les espaces présentés dans l'ouvrage ne correspondent pas forcément aux réalités djiboutiennes, mais une fois encore, les démarches et procédés mis en œuvre ont été une manne d'idées majeure. Ceci sera d'ailleurs notable dans notre étude, où nous ferons fréquemment référence à cet ouvrage pour justifier notre démarche. Il importe de préciser qu'il n'a pas été notre seule source documentaire, mais que son propos, très didactique a servi l'exercice de rédaction de nos recherches à merveille.

¹⁴ I. SACAREAU. 1997. Porteurs de l'Himalaya : le trekking au Népal. Paris : Belin, 271 pages.

¹⁵ A. VOLLE. 2005. Quand les Mapuche optent pour le tourisme. Paris : L'Harmattan, 227 pages.

¹⁶ JP. LOZATO-GIOTART. 1993. Géographie du Tourisme, de l'espace regardé à l'espace consommé, Quatrième édition. Paris, Milan Barcelone : Masson géographie, 312 pages.

❖ Lecture de littérature et de documentation destinées aux touristes

Traitant du tourisme et de son développement, il nous a semblé important de nous pencher sur le panel de documents dont peut disposer un touriste désireux de se rendre à Djibouti. Nous avons donc fait la recherche de cette destination sur Internet, demandé des brochures à des voyagistes, consulté des guides.

Nous étions alors moins intéressés par le contenu que par la démarche dont résultent ces documents. En effet, leur véritable intérêt est de mettre en lumière la République de Djibouti en tant que terre de tourisme potentielle.

❖ Sources locales

Les sources locales que nous avons pu consulter proviennent pour la plupart d'un travail de recherche effectué lors de notre séjour en République de Djibouti.

Le pays n'ayant pas d'archives « officielles », se procurer des documents en ayant une demande précise est difficile, d'autant plus si ils sont anciens.

Cependant, le Centre Culturel Français Arthur Rimbaud (CCFAR), possède un fonds local qui rassemble quelques documents d'archives, notamment administratives. Nous avons donc pu y consulter des schémas et plans d'orientation sur le tourisme remontant aux années 1960, ce qui a pour intérêt de resituer la problématique du développement touristique dans un temps plus long.

Nous nous sommes aussi procurés, lors de notre passage à Djibouti, des brochures, prospectus ou autres guides distribués aux touristes. Et ceci une fois encore, dans l'optique d'étudier la démarche mise en oeuvre plutôt que le contenu des documents.

❖ Dictionnaires et outils de définitions conceptuelles

Le dictionnaire *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*, sous la direction de **Roger Brunet**, nous a été très utile, autant pour étayer notre raisonnement, que pour définir les concepts et termes majeurs que nous souhaitons utiliser dans notre approche. Il contribue à donner et à expliciter le sens « géographique » de mots pâtissant souvent d'une utilisation quotidienne qui contribue à leur détournement progressif. Le choix de ce dictionnaire ci plutôt que d'un autre, est lié en grande partie au fait qu'il approche la géographie comme une « science sociale », puisque traitant « de l'espace et des sociétés ». Lorsqu'on lit l'article « Géographie » du dictionnaire : « science des phénomènes de société. La géographie a pour objet la connaissance de cette oeuvre humaine qu'est la production et l'organisation de l'espace ». Notre approche se veut, quoi qu'il en soit en accord avec cette conception de la géographie, ancrée dans des réalités sociales au cœur d'espaces profondément humanisés.

Le *Dictionnaire de la géographie, et de l'espace des sociétés*¹⁷, sous la direction de **Jacques Lévy et Michel Lussault**, nous a lui aussi beaucoup servi. Il semblait capital dans notre étude, d'avoir une autre référence que *Les Mots de la Géographie*. Ce document est appréciable de par sa forte dimension critique, servie par le fait qu'il confronte des points de vue très variés.

¹⁷ J. LEVY et M. LUSSAULT. 2003. Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés. Paris, Belin. 1033 pages.

❖ Références permanentes

Il nous semblait important, dès le départ, d'inscrire notre étude au cœur des réalités djiboutiennes contemporaines. Il était capital que nous puissions avoir un lien permanent avec l'actualité du pays. Internet a en ce sens été d'un très grand secours.

- **Site du journal La Nation**¹⁸

Le site permet une consultation quotidienne de l'actualité djiboutienne, et des grandes orientations politiques du pays. De même, il est possible de consulter des articles d'archive, et ceci est particulièrement intéressant.

- **Site du ministère de l'intérieur et de la décentralisation**¹⁹

Ce site présente la démarche de décentralisation qui est en train de se mettre en place. Il a été un outil de compréhension de cette mesure. De plus, on trouve des statistiques exploitables sous forme de données sur ce site.

- **Site du ministère des finances djiboutien**²⁰

Ce site regorge non seulement d'informations, mais permet d'accéder à des statistiques et données variées, sur l'économie, l'emploi la population djiboutienne...

- **Site de la présidence de Djibouti**²¹

Ce site, centré autour de la fonction présidentielle et de son représentant, offre cependant un panorama intéressant sur La République de Djibouti et son mode de fonctionnement.

5. Principales sources de données

« La donnée », telle que peut la concevoir un géographe occidental n'est pas une notion évidente dans un cadre d'étude tel que la République de Djibouti. Comme nous l'avons déjà souligné, il n'existe pas, par exemple d'archives nationales. De même, des gestionnaires, des personnels administratifs qui côtoient quotidiennement pourtant des « données » telles qu'un géographe pourrait les utiliser, ne voient souvent pas l'intérêt de ces informations. De ce fait, beaucoup de sources intéressantes sont ainsi perdues.

De plus, se pose, un problème véritable : celui de la validité des données. Le dernier recensement officiel date des années 1960. Il est difficile aussi d'accorder du crédit aux chiffres concernant la population. En effet, le pays est soumis à des arrivées importantes de migrants, populations qui se fixent de manière précaire aux abords des villes. Ces personnes, au statut flou, sont par exemple peu prises en compte par la statistique étatique, au même titre d'ailleurs que les populations nomades.

A partir de là, il est donc difficile d'acquérir des données ou des informations de manière massive comme on peut le faire en France auprès d'organisations, de collectivités ou d'entreprises... Nous avons éprouvé ces difficultés rapidement, dès le début de nos recherches, et avant même notre départ pour Djibouti.

¹⁸ www.lanation.dj

¹⁹ <http://www.elec.dj>

²⁰ <http://www.ministere-finances.dj>

²¹ <http://www.presidence.dj>

Cependant, nous considérons que ce manque de ressources chiffrées ne doit pas être un frein à la recherche, et aux questionnements qu'elle engendre. Au contraire, l'absence de données est, en elle même, déjà, révélatrice d'une situation et d'une réalité.

De ce constat, nous avons choisi non seulement de mettre à profit les données « traditionnelles » auxquelles nous pourrions accéder, mais aussi de récolter, nous même, celles utilisées dans notre étude.

Notre travail de terrain, à travers des rencontres, des discussions ou encore des lectures, sur place a été largement à l'origine du recueil de ces données. Il importe donc, à présent de mettre en avant les méthodes que nous avons mises en œuvre pour ce faire.

II. Méthodes mises en œuvres et résultats espérés

1. La phase du travail de terrain : entre objectifs et facteurs limitants

❖ Préalable

Dès le départ, nous avons cherché à ne pas extraire notre travail des réalités djiboutiennes, qui en constituent le substrat en même temps que la toile de fond. Il était donc, inimaginable de traiter du développement du tourisme en République de Djibouti à partir de seules lectures, ou d'une approche purement théorique.

De plus, comme nous l'avons déjà signalé, la documentation sur Djibouti n'abonde pas, et ne suffisait donc pas à poser les bases d'un travail de recherche sérieux et efficace.

C'est donc autour d'un travail de terrain que s'est bâti l'ensemble de nos recherches, dans ses prémices, sa mise en œuvre et ses visées.

Le départ pour Djibouti exigeait d'avoir préalablement défini, de manière très claire, un certain nombre d'objectifs afin d'effectuer, sur place, un travail efficace et dont les résultats pourraient par la suite étayer notre raisonnement.

Or, il est difficile d'envisager des questions, des méthodes, un plan de travail, à mettre en œuvre dans un espace que l'on ne connaît que de manière très superficielle et livresque, ne sachant pas tout à fait quelles informations on pourra y obtenir, et ce dans quelles mesures.

Nous avons donc cherché à définir les grandes lignes de notre travail afin de cadrer nos recherches, sans pour autant les limiter.

Mais, il importait, au préalable, d'avoir défini ce que nous considérerions comme un site ou lieu de tourisme lors de notre étude.

Aussi curieux que cela puisse paraître, il n'existe pas de définition précise et claire, du « site touristique ». JP Lozato-Giotart en esquisse une, mais il en ressort plutôt une typologie peu adaptable aux réalités djiboutiennes. Cependant, l'auteur souligne « *le site est toujours évocateur d'une image raccourcie du milieu d'accueil pour le touriste* »²², et ce constat a nourri notre réflexion.

L'OMT, définit le tourisme comme « *un voyage hors de son lieu de résidence, pour une durée d'au moins 24 heures et pour tout autre raison que celle d'y exercer une activité rémunérée* ». Cette définition, est non seulement peu précise, mais se place aussi de manière très claire du côté du visiteur plutôt que de l'espace visité. Il est donc, à partir de là, difficile de voir ce qui fait d'un lieu, un espace « touristique ». Nous avons donc décidé de nous baser sur les principales caractéristiques de l'activité touristique, afin d'en dégager les indicateurs principaux :

- **La présence de visiteurs** est le premier critère de développement du tourisme. Loin de nous l'idée de chercher qui de la poule ou de l'œuf fut le premier, mais on constate que la présence de visiteurs contribue largement à ancrer la vocation touristique d'un

²² JP. LOZATO-GIOTART. 1993. Géographie du Tourisme, de l'espace regardé à l'espace consommé, quatrième édition. Paris, Milan Barcelone : Masson géographie, 312 pages, p.38

site. Ce processus est aujourd'hui très peu étudié, la plupart des pays étant entrés dans une ère de pratiques touristiques intensives. Mais à Djibouti, ceci a son importance, de nombreux lieux étant encore en passe d'être découverts comme des espaces exploitables par l'activité touristique.

Exemple : les Hallols (prés salés marécageux et enclavés au cœur du pays) sont une destination de loisir de plus en plus prisée.

- **La présence de sites remarquables** nous semble être un élément déterminant quand au développement du tourisme. Nous avons pu constater, à travers nos lectures, et nos observations que c'est souvent autour d'un site naturel ou anthropique au fort potentiel paysager que se cristallisent les balbutiements de l'activité touristique. Ceci est d'autant plus vrai, lorsque le site permet la pratique de loisirs de plein air, ou d'un sport en particulier.

Exemples : la pratique du Char à Voile fait du Grand Bara, un lieu de tourisme. Son fort potentiel paysager fait du Lac Assal, un lieu de tourisme.

- **La présence de structures d'accueil et d'hébergement** est un indicateur clair du développement du tourisme.

Exemple : le campement touristique de Bankoulalé, fait de Bankoulalé et de ses environs un lieu de tourisme.

- **La présence d'initiatives destinées à une clientèle touristique** de même que la volonté d'en mettre en place sont des indicateurs fiables de la vocation touristique d'un site.

Exemple : la vente d'objets souvenirs de fabrication artisanale au belvédère du Goubet, en fait un lieu de tourisme. L'organisation d'une coopérative, basée sur l'artisanat au village d'Ardo en fait un site touristique.

Ces quatre points nous semblent être les plus révélateurs, et les plus déterminants quant à la mise en tourisme des lieux.

Cependant, pour que nous considérions un espace comme touristique, il suffira qu'il réponde à une seule de ces conditions.

Certains des sites que nous avons inclus dans notre étude correspondent à plusieurs de ces quatre préalables. Nous avons choisi, donc, de considérer, que plus un site répond aux exigences plus la mise en tourisme des lieux est avancée. C'est ce choix, d'ailleurs, qui nous permettra d'établir une typologie de la mise en tourisme des lieux, plus tard.

❖ Objectifs

Notre objectif premier fut donc, d'être en mesure, suite à notre séjour à Djibouti, de décrire les différents éléments qui constituent le territoire, mais aussi leurs relations, dans toutes leurs dimensions.

Ainsi, notre travail de terrain s'est structuré autour de trois grandes orientations autour du phénomène de tourisme :

- **L'observation**

La phase d'observation a été la première que nous ayons mise en œuvre. Cette phase du travail a largement bénéficiée du regard neuf que nous posons sur la République de Djibouti (n'y ayant jamais séjourné auparavant).

Elle a consisté en un examen des différents sites touristiques ainsi que de leurs alentours. Plutôt que de visiter des sites, de manière passive, nous avons cherché à avoir une approche la plus « intelligente » possible. Ceci avait aussi son importance, afin d'assurer une certaine objectivité dans nos observations. Une des dérives possibles aurait été d'analyser les sites visités comme un voyageur, ou le rédacteur d'un guide touristique, en donnant un avis, des appréciations sur la « qualité du site ». Ainsi, nous avons mis en place des procédés simples, que nous avons utilisés de la même façon dans tous les sites visités, à la manière d'une « grille ». Ces méthodes seront présentées en détail, plus loin, dans notre étude.

▪ **La rencontre**

La phase d'observation a donné lieu ensuite, à de nombreuses rencontres. Cette notion de « rencontre » est au cœur de cette étude du tourisme. Nous sommes conscients de n'avoir pas rencontré pendant notre séjour l'ensemble des acteurs du tourisme. Ceci n'aurait pas été possible à mettre en œuvre, pour des raisons de temps, mais aussi d'organisation. Toutefois, nous avons tenu à rencontrer des acteurs clés du tourisme, et ce à tous les niveaux : des acteurs locaux, mais aussi des acteurs institutionnels, internationaux, ou encore des habitants des zones riveraines des sites touristiques.

Un grand nombre de rencontres avaient été envisagées, planifiées, bien avant notre départ, mais d'autres, se sont organisées une fois sur place. L'aspect souvent spontané de ces échanges nous a permis d'accéder, au travers de discussions, de questionnements, à de nombreuses informations, ou données.

Cependant, nous avons vite pris conscience que le caractère informel et « désorganisé » de ces rencontres ne permettrait pas de les exploiter pleinement dans le cadre de notre mémoire de recherche.

Il importait alors de mettre en place des méthodes normalisées, mais peu contraignantes, afin de cadrer les échanges, sans complètement les brider. Elles seront présentées plus loin, dans notre étude.

▪ **L'analyse**

La phase d'analyse a eu lieu durant notre séjour à Djibouti, mais elle l'a aussi précédé, et s'est poursuivie bien après notre retour.

Elle consiste en une interprétation des informations recueillies durant l'observation et les rencontres, celles-ci n'ayant aucun intérêt sous leur forme brute. Il s'agissait donc, de les mettre en relief, afin d'en faire « des données » utilisables, et interprétables dans un raisonnement.

La phase d'étude se veut, tout comme les phases précédentes, proche des réalités djiboutiennes, et se doit en cela de restituer fidèlement les propos, ou impressions recueillies. Il ne s'agit pas, de restituer les choses de manière abusive, afin de leur donner un sens qu'elles n'ont pas.

Il était difficile pour cette étape, qui fait largement appel à un travail d'interprétation, d'utiliser des outils ou une méthodologie qui auraient été trop cadrés, et par là même trop restrictifs.

Ainsi c'est un double souci d'objectivité et de rigueur qui a guidé ce travail.

❖ **Difficultés et facteurs limitants**

Bien qu'ayant cherché à définir des cadres clairs, nous avons eu affaire dans notre travail de recherche à des difficultés particulières, de même, nous sommes conscients que certains facteurs, indépendants de notre volonté, ont pu jouer le rôle de facteurs limitants. Il

est important de les exposer ici, préalablement à la présentation de nos recherches et de leurs résultats :

▪ **Un regard extérieur**

Comme nous l'avons déjà signalé plus haut, notre travail de terrain a été l'occasion d'un premier voyage vers la République de Djibouti, mais aussi vers le continent africain.

Dans l'optique de la recherche, ceci a un intérêt véritable, et nous avons pu l'éprouver lors de notre séjour. En effet, nous avons pu porter sur les réalités djiboutiennes un regard relativement neuf, et donc par là même plus objectif.

Nous nous sommes attachés tout au long de notre séjour sur place à ne pas transformer ce regard « neuf » en un regard « naïf ». Mais nous sommes conscients, cependant, que nos origines, ont pu jouer un rôle important de « filtre » sur ces réalités, et sur notre étude du développement du tourisme.

Notre quotidien, notre culture, nos habitudes et les modèles véhiculés par la société occidentale font partie de ces filtres. Nous avons tenté de les contourner à partir de l'utilisation de méthodes normalisées. Cependant, il est certain que ces filtres, même dans une mesure moindre, risquent d'interférer dans nos recherches et dans l'interprétation de nos résultats.

▪ **Problème des sources**

Nous avons déjà pu soulever le problème du manque de sources et celui de leur accès. Durant notre travail, ceci a parfois pu jouer le rôle de facteur limitant, et constituer une perte considérable de temps. Cependant, ce facteur est propre à l'étude des pays du Sud, émergents ou en voie de développement. Le manque de sources ne doit pas être une excuse à l'absence de résultats fiables, et cette première expérience de recherche nous a permis de le constater. On a tendance, lorsque l'on se penche sur une autre réalité, à souhaiter à tout prix utiliser les outils et techniques dont on use habituellement. Il semble préférable, au contraire, de composer à partir des moyens et techniques dont on dispose et de s'adapter. C'est d'ailleurs à partir de là que l'on peut envisager une approche au plus près des réalités du terrain, et non importée de toute pièce.

▪ **Questions relatives à l'organisation et au séjour sur place**

Notre séjour à Djibouti a duré deux mois (du 14 février au 17 avril 2008). Nous l'avons mis à profit pour recueillir des informations, des documents, mais aussi pour aller visiter les principaux lieux touristiques et aller à la rencontre des populations et acteurs concernés par l'activité.

Afin d'être au plus près de l'Université de Djibouti, qui a été notre point de référence durant ce séjour, nous avons choisi de loger à Djibouti Ville. Or, l'espace sur lequel notre sujet nous pousse à nous pencher est « l'arrière-pays » djiboutien. Certains des sites touristiques que nous avons visités se situent parfois à plus de 200 kilomètres de la capitale (Obock par exemple). Les trajets ont pu être réalisés grâce à la coopération de nombreuses personnes. A la difficulté des distances s'adjoignent des difficultés d'accès. Peu de campements sont desservis par des voies carrossables, mais plutôt par des pistes en plus ou moins bon état. Tout déplacement au cœur de la République de Djibouti nécessite donc un véhicule tout terrain.

De même, nous avons pu séjourner gracieusement dans les campements touristiques, où nous avons toujours été très bien accueillis et où chacun a eu à cœur de répondre à nos questions. Il importe de souligner ceci, puisque sans cette aide précieuse notre travail de recherche n'aurait sans doute pas pu aboutir.

▪ **Le facteur du temps**

Notre séjour s'inscrivait dans un temps limité, et c'est avec une certaine frustration que nous avons quitté la République de Djibouti. Il y a en effet d'autres lieux que nous aurions pu visiter, d'autres personnes que nous aurions pu rencontrer. Mais si nous sommes certain de n'avoir pas pu tout voir, nous sommes conscients aussi de la chance que nous avons eu de visiter la quasi-totalité des sites touristiques djiboutiens. De même de nombreux acteurs du tourisme, institutionnels ou non, nous ont accordé de leur temps, et ont considéré notre travail avec beaucoup de sérieux et de respect.

2. Méthodes mises en œuvres

Les méthodes que nous avons mises en œuvre sont dans la continuité des trois grands objectifs que nous nous étions préalablement fixés :

- observer
- rencontrer
- analyser

Il importe donc, de présenter de manière concrète les outils que nous avons utilisés et mis en œuvre pour les atteindre lors de notre travail de terrain.

❖ L'observation

Comme nous avons déjà pu le préciser, il nous semblait capital d'observer les différents sites touristiques avec un regard critique. Une des dérives possibles aurait été de « faire du tourisme », en n'ayant aucune vision des choses d'un point de vue scientifique.

Pour éviter cela, nous nous étions fixés des objectifs :

- Pouvoir distinguer les espaces touristiques
- Cerner le fonctionnement des structures touristiques du milieu agropastoral djiboutien : qu'ont-elles de propre ? Qu'est-ce qui les différencient de structures « classiques » ?
- Cerner la manière dont les structures de tourisme s'intègrent dans leur environnement

Avant notre départ pour la République de Djibouti, nous n'avions fixé que ces grandes lignes, ne parvenant pas à envisager de manière concrète la manière dont notre travail de terrain se déroulerait. C'est dès le début de nos recherches que nous avons pu mettre en œuvre des méthodes et techniques.

Nous nous sommes rendus compte, d'abord, que nous aurions à faire, à des espaces touristiques très différents, dans leur démarche, leur état d'avancement, le degré d'implication anthropique dont ils bénéficient...Il n'est pas envisageable, par exemple, d'observer un campement touristique, qui est une structure d'hébergement, de la même manière qu'un site naturel comme le lac Assal. Pourtant, ces deux cas entrent bien dans le champ du « tourisme en milieu agropastoral en République de Djibouti ».

De même, il nous a très vite paru capital de nous intéresser non seulement au site touristique, mais aussi à ses environs. C'est en effet la meilleure manière d'éprouver la façon dont le tourisme s'intègre dans un milieu, et comment il compose avec ce qui l'environne.

▪ **Pour observer les campements**

Lors de nos premières visites de campements, nous avons utilisé la « méthode » de la prise de notes, afin de garder une trace de ce que nous avons pu observer. Après plusieurs visites de sites, et constatant qu'ils fonctionnaient tous selon un modèle similaire, nous avons décidé de mettre en place une « grille » d'observation de chaque site. Elle devait permettre, de recueillir des informations exploitables, comparables entre elles et utilisables facilement.

Il était important que le document soit simple, et rapide à utiliser. Nous n'avons, parfois, séjourné que très peu de temps dans certains campements. De plus, nous devions être en mesure de remplir cette grille seuls, sans passer par un intermédiaire, afin de ne pas transformer cette phase d'observation en un travail d'interprétation...

En plus de cette étude, dans chaque campement visité, nous avons pris une série de photographies selon un procédé toujours similaire et simple.

Nous montions sur le point le plus élevé du campement, afin de le surplomber. Et de cet endroit, à l'aide d'une boussole, nous prenions une photographie des quatre points cardinaux en suivant toujours le même procédé : pas de zoom, pas d'effet, une prise de vue à hauteur d'yeux.

Ce travail nous a fourni des images exploitables, notamment dans une optique comparative.

▪ **Pour observer un site remarquable**

Lors de notre séjour, nous avons pu nous rendre dans des sites touristiques « emblématiques » et phares de la République de Djibouti, comme le lac Assal, le belvédère du Goubet...dans ces endroits, la mise en tourisme du lieu est déjà avancée (présence quotidienne de visiteurs, proximité de structures d'hébergement, développement d'initiatives à l'attention d'une clientèle touristique). Cependant, d'autres sites, plus reculés, ou moins visités, sont le théâtre d'un développement touristique balbutiant, et c'est un peu « par hasard » que nous les avons découverts.

A partir de là, il était difficile de créer une grille d'observation des sites touristiques, cependant, nous avons pris des notes lors de nos visites : dans quel milieu s'insère le site ? Y rencontre-t-on d'autres personnes (habitants, ou touristes...) ? Des initiatives sont-elles mises en place ?...

Il importait de pouvoir, quoi qu'il en soit, réinvestir dans nos recherches ces observations.

▪ **Pour observer les environs des sites et campements touristiques**

Puisque nous cherchons avant tout à comprendre comment le tourisme s'insère dans le milieu qui l'abrite, il nous a semblé important de pouvoir, observer aussi ce qui environne les sites.

Ceci n'a pas toujours été possible, puisque nous séjournions plus ou moins longtemps dans les différents lieux. Mais, la plupart du temps, des marches, ou des randonnées étaient l'occasion d'observations très intéressantes.

En ce qui concerne cette phase du travail, « la rencontre » a d'ailleurs largement relayé l'observation.

❖ La rencontre

Etant donné l'approche que nous privilégions, il nous a paru important d'aller rencontrer les personnes qui, à tous niveaux, de par leur activité, ou leur quotidien peuvent être qualifiés d' « acteurs » du tourisme.

De par son étymologie, l'acteur est celui qui « agit ».

« Les principaux acteurs de l'espace géographique sont : l'individu [...] ; le groupe, plus ou moins informel[...] ; l'entreprise ; la collectivité locale ; l'Etat. [...] Pris ensemble ils constituent le système des acteurs. [...] Ils agissent sur l'espace selon leurs moyens et leurs stratégies qui dépendent en partie au moins de leurs représentations. »²³

Cette définition a largement guidé notre travail.

Nous avons cherché en effet à rencontrer différents types d'acteurs, bien conscients de leur complémentarité et de l'existence de liens entre eux.

Ainsi, certains échanges, réalisés avec des acteurs institutionnels se sont déroulés dans un cadre très formel, mais d'autres avec les acteurs locaux relèvent plus d'une forme de discussion spontanée.

Or, comme nous l'avons déjà soulevé, malgré le caractère informel de ces entretiens, ils nous ont livré des informations intéressantes, qu'il était important de pouvoir réinvestir.

Ici encore la prise de notes, voire même l'enregistrement de la conversation (lorsque ceci était possible) ont été d'un grand secours.

Ici encore nous avons défini des objectifs avant notre départ :

- Rencontrer des personnes qui de par leur activité, leur quotidien entretiennent des liens avec le développement du tourisme
- Etre capable de cerner le rôle de chacun et le niveau auquel il opère
- Identifier des réseaux, des liens, entre les différents acteurs

Suite à cela, et une fois face aux réalités du terrain, nous avons mis en place une liste des gens que nous souhaitions rencontrer, interroger, et mis en œuvre des méthodes adaptées.

▪ Entretiens avec les responsables de campements

Suite à nos visites des campements touristiques et au travail d'observation que nous y avons effectué, il nous semblait important de rencontrer les responsables de campements, pour avoir un contrepoint.

Pendant un temps, nous avons songé à mettre en place une enquête, auprès des responsables, ou des touristes, or, pour plusieurs raisons ce procédé n'a pas été retenu. Nous avons visité 10 campements touristiques (sur une vingtaine en fonctionnement lors de notre séjour). Ceci est trop peu pour que les résultats d'une enquête soient exhaustifs. De plus, étant donné nos conditions de travail organiser la passation des enquêtes aurait été trop compliqué. Nous avons donc décidé, plutôt, d'utiliser l'entretien. Son cadre moins strict que celui de l'enquête permet de s'exprimer plus spontanément, et sur des sujets moins convenus. Les entretiens se sont tous déroulés durant notre séjour, sur rendez-vous, à Djibouti Ville.

Nous avons mis en place une trame, faite de questions et de lignes directrices, afin de cadrer un minimum la discussion.

²³ R. BRUNET. 1993. *Les mots de la Géographie, dictionnaire critique*, Montpellier-Paris : Reclus, la Documentation Française 518 pages, p.17.

Nous enregistrons les propos, avec l'autorisation de la personne interrogée, pour pouvoir les reprendre par la suite.

Cette technique nous a permis de recueillir non seulement les informations dont nous avons besoin, mais aussi d'autres éléments. Les entretiens ont pour la plupart été à l'origine de questionnements nouveaux.

Ils ont permis de dégager les points communs des campements touristiques, mais aussi les éléments qui les différencient. Si nous avions disposé de plus de temps, nous aurions pu mettre en place une enquête, simple, à partir des informations recueillies lors des entretiens.

▪ **Pour les acteurs institutionnels et les entreprises**

Contrairement aux responsables de campements, nous n'avons identifié que très peu d'acteurs institutionnels ou d'entreprises en lien avec le tourisme avant notre départ.

C'est donc une fois sur place que se sont peu à peu dessinées des perspectives de rencontres.

Les entretiens se sont pour la plupart déroulés sur prise de rendez-vous, à Djibouti Ville, à partir de questions préparées en fonction de la personne interrogée.

Nous avons pu constater que la sphère des acteurs institutionnels et celle des entreprises sont plus difficiles à pénétrer que celle des acteurs locaux. De plus, les élections législatives ont eu lieu peu de temps avant notre arrivée à Djibouti, ainsi un grand nombre d'instances politiques étaient en plein remaniement, C'est le cas notamment du ministère en charge du tourisme.

En ce qui concerne les entreprises liées au tourisme (agences de voyage notamment), nous avons pu en identifier un certain nombre à Djibouti Ville. Nous sommes allés à la rencontre de certaines d'entre elles seulement.

Le milieu du tourisme procédant avant tout d'une logique marchande, aux visées économiques, il est soumis à la concurrence et à ses lois. Ainsi, si certaines agences nous ont transmis des informations utiles, en ayant à cœur d'être le plus transparentes possibles, nous nous sommes heurtés aussi, parfois, à des difficultés.

▪ **Entretien avec des acteurs non institutionnels**

Nous avons été amenés aussi à rencontrer des acteurs non institutionnels. Des membres, des présidents d'associations, par exemple.

Ici encore, ces rencontres n'ont été envisagées qu'une fois sur place. Elles se sont déroulées autour de questions préparées préalablement, et ont pris la forme le plus souvent de discussions.

▪ **Entretien avec les personnes concernées par le développement touristique sans en être des acteurs**

Nous avons cherché à nous intéresser à l'impact du tourisme sur son milieu. Dans ce cadre, il nous a semblé important de rencontrer les personnes vivant quotidiennement aux abords des sites ou campements touristiques.

Il faut préciser, que nous nous trouvions alors face à des populations rurales, isolées parfois, ne maîtrisant que très peu la langue française. Il était impossible d'envisager une passation d'entretiens au sens strict du terme.

Nous avons donc plutôt cherché à mettre à profit les rencontres ayant eu lieu lors de marches ou de randonnées en compagnie d'un guide local. L'accueil étant au cœur de la tradition nomade, il est arrivé fréquemment que nous soyons invités à entrer dans une

*daboïta*²⁴ par exemple. C'est lors de ces discussions improvisées, que nous avons pu éprouver au mieux la manière dont le tourisme s'insère dans une économie pastorale traditionnelle. Même si l'on ne peut les restituer mots pour mots, ces échanges ont été une base fondamentale de notre travail.

3. Cadre spatial de l'étude

❖ Le tourisme en République de Djibouti : une activité difficile à localiser

Il importe maintenant de présenter l'espace géographique qui a servi de cadre à notre étude. C'est-à-dire les lieux qui ont servi de base à l'obtention d'informations et données que nous avons réinvesties dans ce mémoire de recherche.

Avant notre départ en République de Djibouti nous n'avions pas eu accès à des documents ou à des témoignages nous permettant de situer de manière précise l'ensemble des sites remarquables, des itinéraires touristiques ou encore des structures d'hébergement. Nous pensions, alors, qu'une fois sur place ce type d'informations serait facilement accessible. C'était une fois encore sans compter sur l'absence, ou les limites des sources et données disponibles.

L'office du tourisme fournit une carte présentant les différentes infrastructures de tourisme (routes, campements touristiques, emplacement des agences à Djibouti Ville...).

Nous nous sommes au départ référés à ce document lors de nos déplacements. Or, nous avons rapidement pu constater qu'il n'était pas toujours très exhaustif. Ainsi de nombreux campements présentés sur la carte n'existent plus, de nouveaux ont été créés, des routes sont en travaux, ou sont elles aussi hors d'usage...

Ceci ne remet pas en cause la qualité de ce document (qui est d'ailleurs à notre connaissance un des seuls à synthétiser toutes ces informations), mais montre la véritable difficulté à cartographier le fait touristique en République de Djibouti.

Ayant pu éprouver ce problème nous-mêmes, un pan important de notre travail sera destiné à présenter l'activité touristique en République de Djibouti. Ceci nous conduira à montrer que les difficultés à localiser le tourisme sont inhérentes à sa nature et à ses formes.

De plus, et comme nous l'avons déjà précisé, nous n'avons pas pu lors de notre trop court séjour en République de Djibouti visiter l'ensemble des sites touristiques. En ce qui concerne les sites remarquables nous pensons avoir pu observer les plus emblématiques, les plus fréquentés et les plus connus. Pour ce qui est des campements touristiques, nous avons été reçus dans une dizaine d'entre eux. Ces campements et les observations que nous avons pu y effectuer constituent véritablement le socle de notre étude. L'ensemble des structures d'accueil visitées sont disséminées sur le territoire djiboutien, et prennent donc place dans différentes réalités, dans différents milieux. C'est ceci qui d'après nous contribue à rendre représentatif le travail que nous avons pu mener.

²⁴ Habitation nomade traditionnelle.

❖ Présentation des sites visités



Figure 5. Présentation des sites visités.

Source. Atlas de Djibouti, D. BEN YAHMED et al., Carte de l'Office National du Tourisme

Cette carte ne cherche pas à faire un inventaire exhaustif des structures de tourisme, mais plutôt à présenter les sites que nous avons pu visiter, ou encore les campements où nous avons été accueillis. Comme nous l'avons déjà signalé, il est difficile de localiser les campements et de savoir exactement quel nombre il y en a sur le territoire à l'heure actuelle. Il importait cependant de faire apparaître sur ce document les

campements que nous n'avons pas visités, afin de montrer l'étendue de notre aire d'étude. Pour ce faire, nous nous sommes basés sur l'inventaire et les localisations proposées par l'Atlas de Djibouti qui date de 2007 et relève d'une démarche scientifique sérieuse.

Ce document montre que nous avons pu visiter un grand nombre de sites très différents et disséminés sur l'ensemble du territoire djiboutien.

En ce qui concerne les campements, un rapide coup d'œil sur la carte permettra de s'apercevoir que nous n'en avons visités que très peu au sud du pays. Ceci est dommageable. Mais, comme nous l'avons déjà souligné, il était parfois difficile d'organiser nos déplacements.

Cependant, nous avons pu rassembler de la documentation sur les initiatives menées à cet endroit. Bien que ne remplaçant pas une visite du site, celle-ci nous permet d'avoir un aperçu sur les réalités du terrain.

III. Le tourisme en République de Djibouti : genèse de l'activité

Avant de présenter les résultats et constats issus de notre travail de recherche, nous souhaitons présenter le tourisme djiboutien dans ses grandes lignes, mais aussi inscrire cette activité dans un contexte politique, historique et économique large.

1. La valorisation récente du tourisme dans un Etat en transition

La République de Djibouti est un Etat ayant acquis son indépendance il y a trente ans, le 17 juin 1977 après plus de cent ans de présence coloniale française. Le pays a été fortement marqué dans son organisation et dans ses modes de fonctionnement par cette longue période, et ceci se ressent encore aujourd'hui.

❖ Un état nouvellement indépendant

Il ne s'agit pas de relater ici tous les faits historiques de la période coloniale. Or, cette époque a eu une prégnance si forte sur le pays, encore palpable aujourd'hui d'ailleurs, qu'on ne peut la contourner.

On peut fixer les prémices de la colonisation française en République de Djibouti à l'année 1884. C'est en effet à cette date que naissent la Colonie d'Obock et ses dépendances. Le choix de cette bourgade était stratégique : le site devait servir d'escale sur la Mer Rouge, mais aussi de relais pour atteindre l'Éthiopie.

Or, dès l'année 1888, on admet que les capacités de la ville d'Obock sont trop limitées. Le dévolu des colons se porte donc sur le Ras de Djibouti, petit îlot de madrépore pointant sur le golfe de Tadjourah. Le site et la situation de la future capitale djiboutienne sont idéals. Les eaux y sont plus profondes qu'à Obock, le climat moins rude, et cet endroit assure un débouché certain sur l'empire éthiopien. La route menant au Harar, étant deux fois plus courte et moins accidentée que celle au départ d'Obock.

C'est seulement en 1892 que le comptoir obockois sera définitivement transféré à Djibouti, alors que des commerçants venus de Zeïla et d'Obock avait déjà commencé à s'y installer.

En 1895, le gouverneur Léonce Lagarde vient s'installer à Djibouti. La ville compte alors 2050 habitants, 50 européens et 2000 « autochtones ».

La jeune cité commence à exercer un pouvoir d'attraction sur ses environs, en même temps qu'elle devient la capitale de la « Côte Française des Somalis ». Les premiers arrivants sont souvent des citadins étrangers, et plus tard des pasteurs autochtones. Ces migrations marquent le début de la vocation macrocéphale d'une capitale créée de toute pièce.

En 1897 débute la construction du chemin de fer Djibouti-Addis Abéba. On cherchait alors à assurer la viabilité et l'avenir de la colonie tout en facilitant les échanges avec le voisin éthiopien.

L'arrivée du chemin de fer a marqué un véritable tournant, il a, en quelque sorte, sonné le glas du commerce caravanier tel qu'il existait auparavant. L'arrivée de ce mode de transport a marqué, en effet, le début d'un mode de vie « citadin » largement basé sur le salariat et le commerce. De plus, il a contribué à augmenter encore l'attractivité de la ville.

Le train a très largement, au même titre que la création de la ville de Djibouti, contribué à donner naissance aux logiques qui sont aujourd'hui encore celles qui régissent le pays. Ces deux piliers de l'ère coloniale sont à l'origine des constats que l'on peut faire aujourd'hui : une capitale macrocéphale, centralisatrice, qui semble focaliser l'intérêt des populations de l' « arrière-pays » et des zones frontalières.

C'est en 1977, que Djibouti accédera à son indépendance. Or, celle-ci n'a pas eu lieu sans heurts. Il est d'après nous hors de propos de revenir sur la genèse de cette indépendance, importe plutôt la situation qui en résulte et rejailit aujourd'hui encore sur le pays.

Au sortir d'années de colonisation, la République de Djibouti avait de nombreuses lacunes à combler, dans des domaines clés, comme l'éducation, la santé...

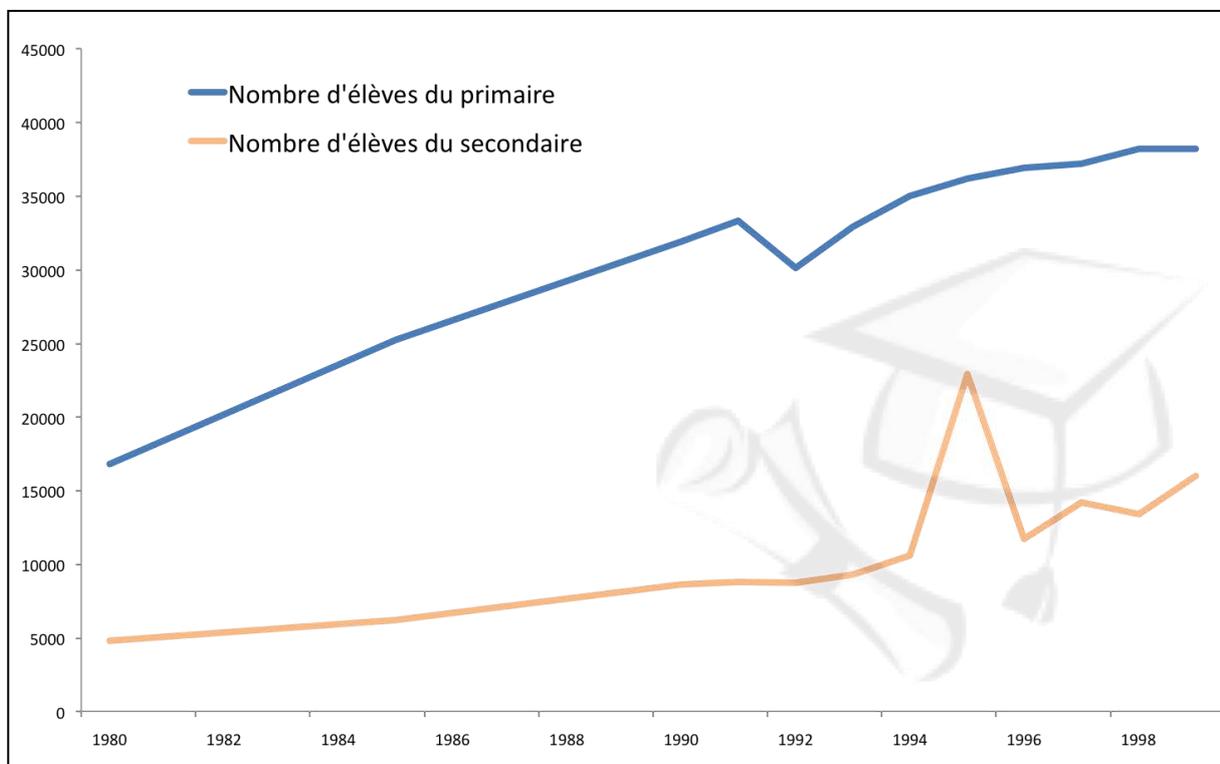


Figure 6. Taux de scolarisation en République de Djibouti, De 1980 à 1998
Source. D'après des données du Ministère des finances djiboutien

On voit nettement, ici, qu'aux lendemains de l'indépendance le nombre d'élèves scolarisés dans le primaire et surtout le secondaire était relativement faible. La situation évolue rapidement et positivement dès le début des années 1990. Ceci montre un investissement réel et efficace de la part du gouvernement djiboutien pour combler un manque réel de structures éducatives.

On constate que les activités « vitales » et motrices de l'économie ont été mises au premier plan, laissant des activités secondaires, comme le tourisme, en suspend.

❖ Un pays économiquement très dépendant

▪ Balance commerciale fortement déficitaire

L'économie djiboutienne se caractérise par un fort déséquilibre entre ses importations et exportations. Ne bénéficiant que de très peu de ressources naturelles sur son sol, ce petit Etat de la Corne de l'Afrique, non seulement ne produit presque rien (l'industrie représente 15% du PIB, et l'agriculture 3%), mais n'est pas en mesure d'exporter.

Ainsi en 2007, le pays a importé pour 1 168 millions de dollars contre seulement 297 millions exportés. Ceci contribue à rendre cet état très dépendant, notamment de l'Asie et de l'Union Européenne, ses principaux partenaires commerciaux.

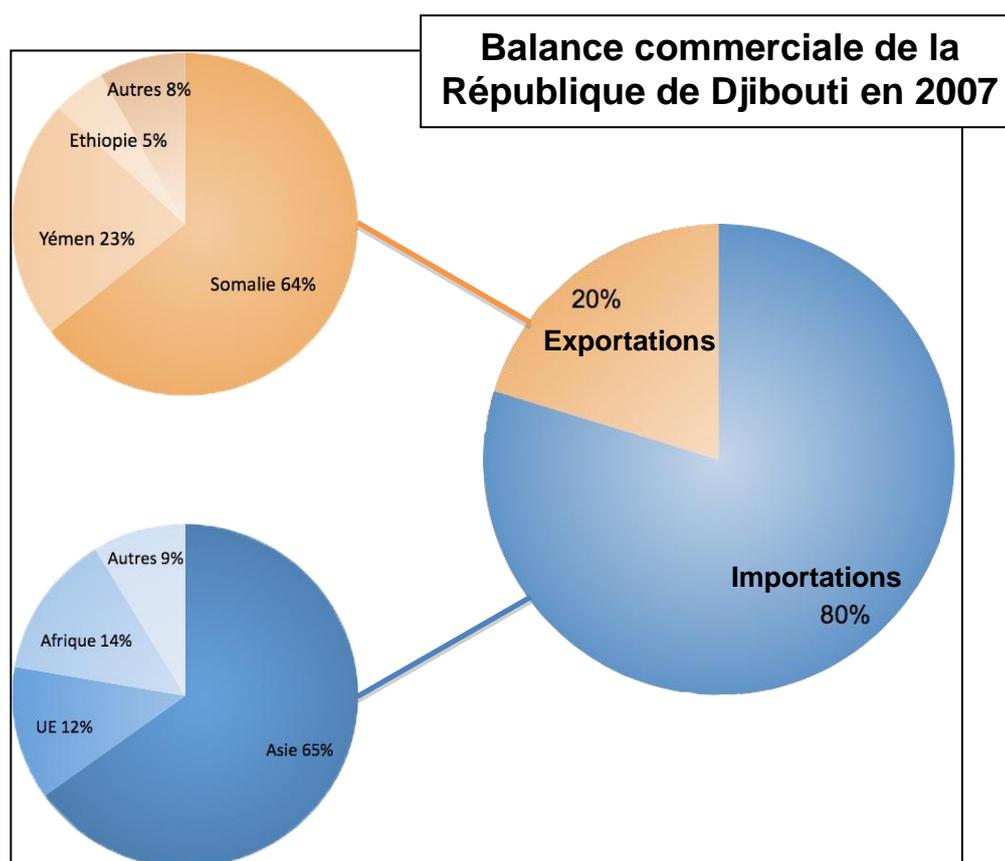


Figure 7. Balance commerciale de la République de Djibouti en 2007.

Source. L'Etat du monde 2007.

Dans ce contexte, le tourisme et son développement prennent tout leur sens. L'activité apparaît en effet comme une ressource providentielle, pouvant mener à l'émancipation de ce pays.

▪ Capitale macrocéphale, centralisant les services, les emplois

La ville de Djibouti centralise l'ensemble des activités moteur de l'économie du pays. Le port international de Djibouti, « carrefour des trois continents » est un des principaux pôles de développement du pays, et il est à ce titre un des principaux générateurs d'activité. Il constitue aussi un secteur clé, pour cet Etat membre du COMESA. Les perspectives de construction du port de Doraleh, situé à 11 km à l'ouest du port actuel,

risquent certainement d'augmenter encore son poids. Cet impressionnant chantier est confié à la société arabe, Dubaï Ports World.



Le port de Doraleh, un chantier géré par la société Dubaï Ports World



Le terminal pétrolier du futur port de Doraleh

De même, la banque et les commerces, autres secteurs clés de l'économie nationale, sont présents exclusivement dans la capitale.

La décentralisation, en projet depuis l'accession du pays à l'indépendance, a débuté depuis 2003 avec la promulgation à l'assemblée de la « loi portant sur la décentralisation et le statut des régions ». Le pays se structure donc dorénavant autour de 6 régions (Dikhil, Tadjourah, Ali Sabieh, Obock, Djibouti et Arta). Des préfets ont été mis en place et ont ainsi remplacé les commissaires de la République en poste jusqu'alors. La décentralisation de Djibouti est en marche, afin de s'efforcer de réduire les écarts toujours palpables entre la capitale et son *hinterland*.

▪ Economie en transition

Comme de nombreux pays du continent africain, la République de Djibouti connaît une importante période de transition socio-économique.

Le système agropastoral séculaire en place, a été bouleversé par des années de colonisation et l'époque qui l'a suivie. Aujourd'hui, des conditions de vie rendues difficiles (sécheresse, augmentation des prix...) poussent les nomades à quitter leurs terres pour aller s'installer dans les abords des villes. La périphérie de la capitale djiboutienne est un exemple criant de cette urbanisation galopante. La ville n'a de cesse de s'étendre. Cet

exode rural vient renforcer les flux d'immigrés venus de l'extérieur déjà très importants. En 2007, la population urbaine de la République de Djibouti s'élevait à plus de 84%²⁵. Or, bien qu'urbanisé, cet Etat connaît des indices socioculturels et de développement très bas. Le taux de mortalité infantile s'élève par exemple à 10% et on compte à peine plus d'un médecin pour 1000 habitants.

Il semblerait que rien ne puisse endiguer, cet exode vers la ville. Ici encore, le gouvernement et les acteurs institutionnels fondent beaucoup d'espoir dans le tourisme. Ceci ci permettrait en effet au pays de se développer, mais aussi de fixer des populations dans l'arrière-pays.

▪ **Guerre civile récente**

La guerre civile ayant fait rage dans les années 1990 a profondément marqué le pays et dégradé son économie, à peine en train de s'extraire de la période coloniale.

Ce conflit trouve ses origines dans une répartition jugée inégale des fonctions et postes administratifs entre les Afars et les Issas (les Afars étant minorisés).

Les combats ont pris fin en 1994, après la signature de « la paix des braves ».

Cette guerre a été la première guerre moderne qu'a essuyée le pays : des moyens militaires modernes, un cadre conventionnel moderne, et les premiers réfugiés de l'histoire djiboutienne en sont caractéristiques. De novembre 1997 à janvier 1998, deux tiers des populations des trois districts vont quitter le pays vers l'Ethiopie, l'Erythrée...

L'« arrière-pays », transformé en champ de bataille, sera, au sortir des conflits totalement exsangue.

Aujourd'hui, cet épisode récent et douloureux de l'histoire du pays reste très largement tu. Et si il a fortement marqué le territoire (au Nord notamment), il a aussi et surtout marqué les esprits.

▪ **Présence étrangère et dépendance économique**

La République de Djibouti, malgré sa taille modeste (23 000 km²), regroupe un nombre important de représentations diplomatiques. Ceci tient largement à la position stratégique de carrefour qu'occupe le petit Etat en Europe, Asie et Afrique.

La présence militaire française à Djibouti est ancienne. Elle résulte de la période précoloniale et d'accords permettant à l'armée française de stationner en République de Djibouti.

A l'origine, 4 500 homes stationnaient sur place. Or, ces effectifs tendent à diminuer sensiblement depuis les dix dernières années. Aujourd'hui, on ne compte plus que 1 800 soldats, résidant à Djibouti pour des périodes de 4 mois (dans le cadre des « tournantes ») à 3 ou 4 ans (dans le cas de prolongations de contrats).

Le débat sur la présence militaire française dans la Corne de l'Afrique a été relancé de manière très virulente depuis l'affaire Borel, qui peine à trouver son dénouement.

Depuis les attentats du 11 septembre 2001 aux Etats Unis, et le lancement de la guerre contre le terrorisme décidée par Washington, Djibouti connaît un renouveau de sa rente stratégique. En effet, proche de la Somalie et du Yémen où seraient implantés des groupes liés à Al-Qaïda, Djibouti héberge depuis 2002, la seule base américaine du continent africain. L'installation des troupes états-uniennes se fait sous forme de « location », apportant une compensation financière importante à l'Etat djiboutien.

Si la rente stratégique permet à Djibouti le maintien, voire l'augmentation de son taux de croissance, elle contribue à rendre le pays dépendant d'une présence extérieure que rien ne semble garantir sur le long terme.

▪ **Situation géopolitique dans la Corne de l'Afrique**

²⁵ D'après B.BADIE, B.DIDIOT. 2007. *L'état du monde 2007*. Paris : La Découverte, 430 pages.

La République de Djibouti est ancrée, malgré son mode de fonctionnement autonome et ses caractères propres, dans un contexte géopolitique Corne-africain. Ainsi, elle est très influencée par la situation des pays voisins (Erythrée, Ethiopie, Somalie). Ceci est d'autant plus criant que ces Etats sont marqués par des caractéristiques géopolitiques fortes. Djibouti est confronté à des arrivées massives d'immigrants venant des régions avoisinantes, et fait en quelque sorte figure de « réceptacle » de réfugiés, déplacés et ce depuis le milieu des années 1970. Au moment de l'indépendance djiboutienne, les trois Etats frontaliers étaient en guerre, et la Corne de l'Afrique rongée par des catastrophes climatiques. Ceci a largement contribué à des afflux massifs de populations vers l'enclave djiboutienne qui a vu la périphérie de sa capitale changer de visage en une trentaine d'années.

La récente affaire de la prise d'otages du Ponnant a de nouveau focalisé le regard des instances internationales sur la question de la piraterie au large des côtes somaliennes, qui pose un problème véritable en termes de sécurité des routes commerciales maritimes. Cet épisode est révélateur des troubles existants dans la zone.

2. Un tourisme qui cherche à s'inscrire dans les réalités d'un monde globalisé

❖ Le tourisme dans le monde : entre essor et remise en question de l'activité

Si l'industrie du tourisme est en plein essor à l'échelle du globe, elle ne cesse de soulever un certain nombre de questions qui la forcent à se remettre en cause.

En effet, il suffit de se pencher sur la situation de certains sites pour s'apercevoir des effets pervers d'un tourisme outrancier.

J.P Lozato-Giotart parle d'un « *tourisme Attila* » pour évoquer une activité fortement consommatrice et destructrice de l'environnement.

On constate en effet, à l'échelle de certains sites, des problèmes de pollution, mais aussi d'acculturation, de déscolarisation, de désœuvrement des jeunes...

Aujourd'hui, ces dérives sont bien connues, puisque très largement relayées par des débats comme celui sur le réchauffement climatique, ou les inégalités à l'échelle du globe. Mais, si il a pris du poids durant ces dernières années, ce constat n'est pas neuf. Dans les années 1960 déjà, des associations dénonçaient les impacts du tourisme sur les cultures locales et les milieux naturels.

Un certain nombre de dates clés jalonnent l'évolution de cette prise de conscience, qu'elle ait été institutionnelle ou non.

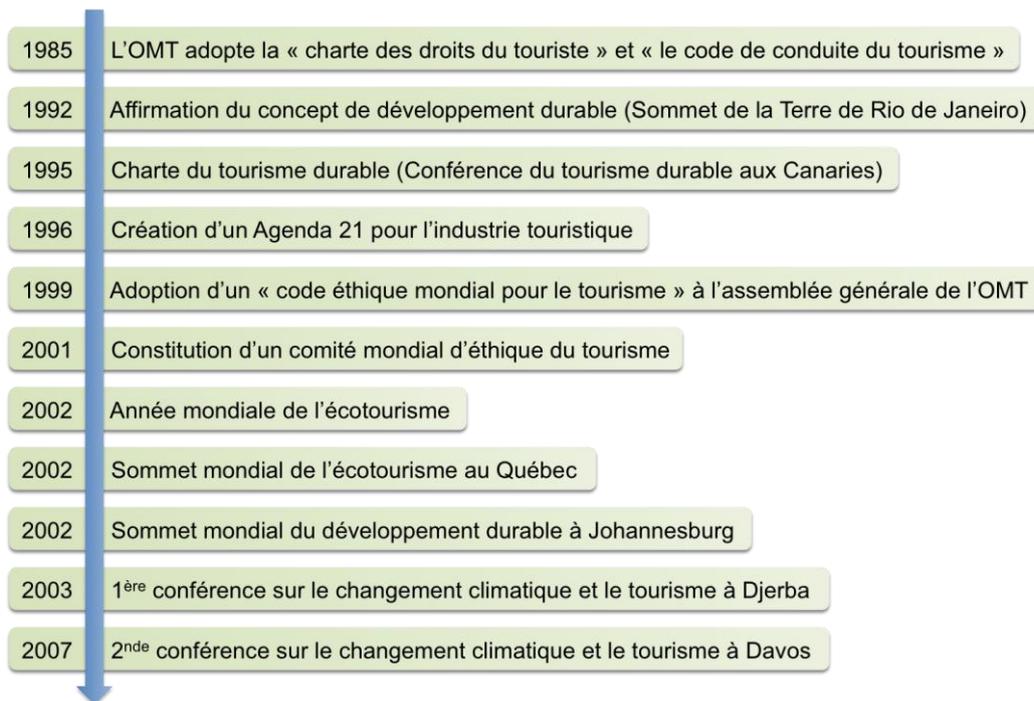


Figure 8. Chronologie des grandes étapes menant à un tourisme plus responsable.

On remarque, à partir de cette chronologie, qu'un glissement s'est peu à peu effectué : on est passé d'une volonté de protection des êtres et des milieux à celle de faire du tourisme un outil de développement durable et englobant des réalités complexes et multi scalaires.

Ainsi, de nombreux pays en marge de la mondialisation et de l'économie moderne cherchent à trouver dans le tourisme un souffle nouveau.

Le continent Africain est particulièrement concerné par cette mouvance, relativement récente. Ainsi, si des destinations telles le Kenya ou le Sahara s'affichent depuis de longues années, pour leurs paysages, les treks, les safaris, d'autres font leur entrée sur le marché du tourisme.

Durant ces dernières années, les destinations africaines ont enregistré une croissance de 10% des arrivées, grâce à l'essor de produits « alter-touristiques ».

Soucieux dans les années 1980 de « ne pas bronzer idiots », les globe-trotters de tous bords cherchent aujourd'hui à « voyager durable ».

Un étude Ipsos révélait, en 2004 que « *neufs clients sur dix seraient disposés à privilégier les produits qui démontrent une action citoyenne et sept sur dix accepteraient de payer plus cher un produit éthiquement correct* ».

Si cet engouement est révélateur d'une prise de conscience globale, il ne faut pas ignorer, d'autre part, les effets de mode qui sont à son origine.

Ainsi, de nouvelles destinations, de nouvelles activités et de nouvelles offres émergent pour répondre à cette nouvelle demande. Nombreux sont les tours opérateurs, français ou étrangers, à afficher une offre « éco touristique », « solidaire », « responsable » ou encore « durable » et « équitable ». Ces termes, s'ils sont souvent le gage d'un engagement éthique sérieux recouvrent aussi des réalités variées et ambiguës.

Ainsi, sur le terrain, les nouvelles formes de tourisme correspondent à des activités et à des formes diverses. Elles semblent pourtant avoir en commun un certain nombre de caractéristiques :

- **Respect du milieu naturel** : une véritable volonté de protéger les ressources et milieux naturels est affichée par les nouvelles formes de tourisme. Ceci correspond à

la reconnaissance du milieu comme un patrimoine à préserver, pour ses habitants, mais aussi en tant que principale source du tourisme.

- **Respect du milieu anthropique** : les nouvelles formes de tourisme cherchent à sauvegarder les cultures, traditions, et savoir-faire locaux d'un tourisme dévastateur. Mais, souvent elles les mettent aussi en avant et tentent de les valoriser.
- **Aspect éthique** : les nouvelles formes de tourisme, cherchent à rompre avec un tourisme ne profitant qu'aux pays du Nord. On cherche à faire que les bénéfices du tourisme puissent aussi revenir aux communautés d'accueil pour les pousser à se développer.

Des outils et méthodes sont eux aussi mis en œuvre sous des formes diverses : labels, certifications, mise en place d'agendas 21 du tourisme. L'ensemble de ces procédés va de pair avec le développement de nouvelles formes de tourisme.

❖ Le tourisme djiboutien à l'heure de la mondialisation

La République de Djibouti, lorsque qu'elle n'est pas inconnue, ne l'est pas en tout cas pour sa vocation touristique. On assimile trop souvent, en effet, ce petit Etat de la Corne de l'Afrique à son climat aride et à ses bases militaires, images peu vendeuses d'une destination de loisirs...

Si au sortir de la colonisation Djibouti avait d'autres priorités que le développement du tourisme (éducation, santé...). Le pays cherche aujourd'hui, à développer cette activité, en tant qu'elle peut mener à une « réduction de la pauvreté ». C'est donc à partir de cet objectif majeur que la plupart des initiatives sont prises et mises en œuvre.

Lors de notre séjour en République de Djibouti, nous avons pu assister à un séminaire organisé par l'Office National du Tourisme Djiboutien (ONTD), en partenariat avec le « Groupe Développement » (ONG canadienne initiant des projets de développement avec les collectivités locales). Si le contenu de cette conférence a été très intéressant, car au cœur de nos questionnements, la démarche mise en œuvre est elle aussi digne d'intérêt.

En effet, le but de cette rencontre était de réunir les différents acteurs clés du tourisme, institutionnels ou non, afin de discuter autour du thème : « tourisme et réduction de la pauvreté : bonnes pratiques et développement durable ». Les discussions ont été appuyées par la présence du « Groupe Développement », groupement d'experts internationaux.

Ce type d'initiative est fortement révélateur d'une envie d'inscrire le tourisme dans une démarche de développement.

Cette intention est remarquable et montre qu'un regard lucide est porté sur la nécessité, pour la République de Djibouti, d'entrer dans les réalités d'un monde globalisé.

Or, dans de nombreux cas, la naissance de nouvelles formes de tourisme résulte d'un processus temporel long et d'une prise de conscience aux étapes nombreuses.

Suite à notre séjour, et au travail que nous avons pu effectuer sur place, un constat s'est imposé à nous. La République de Djibouti est un Etat neuf, nouvellement indépendant, qui doit composer avec un équilibre économique parfois fragile. Le tourisme y est une activité encore marginale, même si elle tend à se développer et à prendre de l'ampleur.

Or, aujourd'hui, comme dans d'autres pays du Sud ou émergents, on cherche à faire de cette activité un outil de lutte contre la pauvreté, ou une voie de développement.

Ceci pose une question capitale : **peut-on envisager d'instrumentaliser le tourisme, dans un pays qui ne l'a préalablement que très peu développé ?**

Le pays ne serait-il pas en train de chercher à propulser son tourisme à l'échelle d'un monde globalisé, avant même d'avoir rempli les étapes préalables de son développement ?

Notre étude ne cherchera pas à répondre à ces questions de manière approfondie. Cependant, il importe que nous les prenions en compte et ne manquions pas de les soulever tout au long de notre travail. Car, à défaut d'obtenir des réponses, ces interrogations constituent le cœur des problématiques de développement du tourisme en République de Djibouti et dans d'autres pays à la situation similaire.

3. Particularités et singularités du tourisme djiboutien

❖ Les structures institutionnelles du tourisme à Djibouti

Le tourisme et son développement ayant longtemps été relégués au second plan au profit d'autres priorités, font aujourd'hui partie intégrante des projets de développement du pays.

Il est vrai cependant, que le tourisme, ou du moins l'« excursionnisme » sont des phénomènes anciens en République de Djibouti. Au XIX^{ème} siècle, déjà l'intérêt des sociétés de géographie se cristallisait autour de ce qui devait devenir la « Corne de l'Afrique ». Ce terme, inventé par les Britanniques servait à désigner les côtes de la Mer Rouge et de l'Océan Indien et les steppes de l'Ogaden. « *Située à quelques pas de l'Asie, à faible distance de la Méditerranée, entre le monde arabo-musulman et les profondeurs animistes de l'Afrique, le long de la Mer Rouge et de l'Océan Indien parcourus par les riverains depuis une époque très ancienne, la Corne de l'Afrique a été naturellement un carrefour des races, des religions et des civilisations* »²⁶. Plus tard, dès les balbutiements de la période coloniale, les Français présents sur place allaient passer du temps dans des sites comme le Lac Abbé, ou les plages. D'après l'actuel directeur de l'office du tourisme, il y a « *toujours eu à Djibouti un petit bureau de tourisme* ».

Un document d'archive datant des années 70 environ, relate « *c'est en 1968 que l'idée de développer le tourisme à Djibouti prit corps sous la forme d'une délibération de la chambre des députés, réservant le meilleur terrain de bord de mer de Djibouti à la construction d'un hôtel* »²⁷.

C'est suite à cette initiative pionnière qu'a été créé l'Office du Tourisme Djiboutien (ODT) en 1969.

²⁶ E. M'BOKOLO. 1985. L'Afrique au XX^{ème} siècle, Le continent convoité. Paris : éditions du Seuil, Points, 393 pages.

²⁷ « le Tourisme en Territoire Français des Afars et des Issa », date et auteur inconnus, document consulté au CCFAR.

En 1997, Djibouti devient membre de l'OMT. Le tourisme commençait alors à tenir une place importante dans les stratégies de développement du pays. Jusqu'alors l'activité était restée plutôt insignifiante, puisque jugée comme une priorité secondaire.

En 1999, un Plan Stratégique pour le Développement du Tourisme (PSDT) a été mis en place avec l'appui de l'OMT. L'ONTA se transforme alors en Office National du Tourisme Djiboutien (ONTD). A partir de là, on va chercher à focaliser le développement du tourisme autour cette nouvelle structure, afin que les initiatives mises en place puissent être plus efficaces.

En janvier 2008, une « déclaration pour le tourisme durable » est née d'un colloque sur le tourisme organisé à Djibouti.

En 2003, Djibouti était aussi présent au premier Forum International du Tourisme Solidaire (FITS), via l'Agence Djibouti Espace Nomade (ADEN) et d'autres entreprises.

A ce titre, les personnels de l'office du tourisme ont été des interlocuteurs privilégiés pour notre étude.

Hormis l'office du tourisme, peu de structures institutionnelles entretiennent un lien aussi direct et étroit avec l'activité.

Lors de notre séjour, nous aurions aimé rencontrer un membre du ministère ayant en charge le tourisme. Or, comme nous l'avons déjà signalé, la ministre du tourisme étant nouvellement nommée, ce projet n'a pas pu être concrétisé.

❖ La situation du tourisme

Aujourd'hui, le tourisme djiboutien semble bel et bien à une période charnière de son développement. Ainsi, les choix stratégiques dont il peut faire l'objet revêtent une importance particulière.

Lors de notre séjour sur place, nous avons pu consulter un certain nombre de documents d'archives, datant de la période coloniale, et de celle de l'indépendance. Il semble important de présenter les grandes orientations successives du tourisme afin de mieux resituer les logiques selon lesquelles il se développe aujourd'hui.

Un rapport datant du milieu des années 1970 souligne « *un hôtel de standing international mis à part, Djibouti et son territoire possèdent la plupart des éléments susceptibles de permettre dans un avenir proche un développement important du tourisme* »²⁸.

Cependant, l'existence de ce rapport révèle une volonté ferme de développer les activités touristiques, même si jusqu'alors on n'avait pas cherché à le faire « *parce que le problème de l'emploi ne s'est pas encore posé avec la même acuité que dans d'autres territoires et départements* »²⁹.

Ce rapport datant d'avant la décolonisation fait état du problème des infrastructures routières, du problème de l'accès à l'eau, d'une trop faible capacités hôtelière, du manque d'espaces de loisirs, et de la mauvaise image de marque de Djibouti. Or ces points, sont aujourd'hui encore soulevés comme des freins au développement du tourisme

²⁸ « Djibouti », auteur et date inconnus

²⁹ Idem

Durant ces dernières années, le tourisme djiboutien a pris un tour nouveau. Des initiatives comme les campements touristiques de l'arrière-pays sont en plein essor, et depuis peu la ville de Djibouti abrite un palace de standing international. Ces initiatives concourent à la variété de l'offre touristique djiboutienne, mais montrent aussi combien les choix d'orientation concernant cette activité sont peu affirmés.

En 1999, et en partenariat avec l'OMT, le Ministère de la jeunesse, des sports, des loisirs et du tourisme a mis en place un *plan stratégique pour le développement du tourisme*.

Nous avons pu avoir accès à ce document lors de notre séjour. Avant même de nous pencher sur ce qu'il préconise, nous avons trouvé beaucoup d'intérêt dans l'état des lieux qu'il propose de l'activité touristique en république de Djibouti.

Ce rapport souligne d'abord les freins au développement du tourisme djiboutien :

- Problème des infrastructures de transport
- Question de l'accès à l'eau difficile à gérer mais incontournable
- Mauvaise image de marque du territoire

Mais, il insiste surtout sur les fortes potentialités du pays, pour le développement de cette activité :

- Présence de nombreux sites d'exception, basés sur des « zones représentatives de la biodiversité mondiale [ayant] une très grande valeur d'attraction pour le tourisme »³⁰
- Position géographique « inégalable pour le transport maritime et aérien »³¹
- Un pays en développement

Ce rapport semble plutôt préconiser le développement d'un tourisme tourné vers des objectifs « durables ». En effet Djibouti possède de véritables potentialités pour « un tourisme balnéaire important, un tourisme de nature, un tourisme écologique ou « écotourisme » et un tourisme à très court terme »³². Ce texte, explique que le développement d'un tourisme haut de gamme ne serait pas, contre toute attente, favorable à la société et à l'économie djiboutienne. En effet un tourisme « de niches » ne contribuerait pas à la production de richesses ou encore à la création d'emplois locaux, et surtout n'auraient pas d'effet induits sur d'autres secteurs comme la pêche, l'agriculture ou l'artisanat.

Or, malgré la date de publication de ce rapport (1999), il semblerait qu'aucun choix ferme de scénario pour le développement du tourisme n'ait encore été effectué. Pour le démontrer, il suffit de présenter la variété de l'offre touristique.

❖ Variété de l'offre

Il importe de faire un point sur l'offre touristique djiboutienne, telle qu'elle existe aujourd'hui.

En effet, plusieurs formes de tourisme, ayant émergé à des époques différentes, prennent place en République de Djibouti.

▪ Activités de niche

³⁰ République de Djibouti. 1999. Plan Stratégique pour le développement du tourisme. Madrid : Organisation mondiale du tourisme.

³¹ Idem

³² Idem

Les activités de niche constituent une des plus anciennes formes de tourisme présentes en République de Djibouti. La plongée sous marine par exemple prend place depuis de longues années dans les fonds maritimes du pays. De même, la pêche sportive commence à se développer. Ces activités font appel à une clientèle de passionnés attirés par la réputation des fonds et ressources halieutiques de la Mer Rouge. Cependant, bien que faisant appel à une clientèle de passionnés, internationaux, elle est peu rentable pour le pays. Les touristes, dans ce cas, restent peu de temps sur place (une à deux semaines maximum), et ne consomment rien hors des prestations prévues dans leur séjour.

▪ **Hôtellerie classique**

La vocation hôtelière de l'offre touristique djiboutienne est ancienne, presque traditionnelle. Le premier hôtel fût érigé par Eloi Pino, l' « hôtel des arcades », et fût le lieu de rencontre de tous les grands voyageurs du XX^{ème} siècle (Erol Flynn, Albert Londres, Joseph Kessel)

On trouve dans le centre ville de Djibouti, mais aussi dans les villes de taille moins importante de l'intérieur du pays, des hôtels. Dans la capitale, ceux-ci ont surtout pour but d'accueillir des voyageurs internationaux. Ces établissements répondent à une demande liée à la vocation portuaire, mais aussi de transit de la République de Djibouti. d'un standing correct ils accueillent donc des gens de passage, ainsi que des hommes d'affaires venus assister à des colloques.

▪ **Hôtellerie de luxe**

Dans les années 1980, la République de Djibouti s'est dotée d'un hôtel Sheraton, encore en fonctionnement aujourd'hui, il devait, à l'époque, servir d'hébergement à des visiteurs pressés et exigeants et compte plus de 200 chambres. Lors de nos recherches, nous avons pu consulter des documents d'archives relatifs à la question du tourisme. En les lisant on voit l'engouement véritable qui a pris place autour de la construction du Sheraton. « *Un pays jeune, en plein développement ; de vastes possibilités quant à la création d'une industrie touristique moderne et rentable* » déclaraient en 1981 les responsables de la chaîne hôtelière américaine. On estimait alors que « *planifiée intelligemment et avec soin, l'industrie du tourisme [pouvait] apporter à ce pays de nombreux avantages, sociaux, matériels et financiers* »³³.

Aujourd'hui, des réactions similaires prennent place autour de la mise en place d'un palace Kempinski, installé à Djibouti par une chaîne émirienne. Doté de 177 chambres et suites (dont 141 chambres de luxe, et de 26 suites dont une « présidentielle »), de restaurants, et bars à thèmes, de salles de réunion et d'une piscine et terrasse extérieure, ce projet apparaît aujourd'hui dans le regard des djiboutiens comme le fleuron de leur potentiel touristique et de nombreux espoirs sont générés autour de son développement. Il est vrai que le complexe, nouvellement installé, ne cesse de s'étendre et de s'améliorer (une marina et une plage privée vont être construites).

³³ G. HANCOCK, S. LLOYD. 1982. Djibouti, terre de rencontres et d'échanges, Nairobi : H and L associates, 80 pages.



Piscine du Kempinski et extérieur du Sheraton

▪ Campements touristiques

Cette forme d'hébergement touristique se développe plutôt à l'intérieur de La République de Djibouti. Elle correspond à une forme bien particulière. C'est d'ailleurs sur ces campements que nous nous appesantirons le plus longuement, puisqu'ils sont ancrés au cœur de notre aire d'étude et constituent une des preuves de la présence du tourisme des plus emblématiques. Nous le verrons plus tard, ces campements ont des formes semblables et se basent sur les mêmes modes de fonctionnement. Ils accueillent majoritairement une clientèle d'expatriés présents à Djibouti, mais cherchent à s'ouvrir à l'international.

On les trouve disséminés dans tout le pays, mais principalement dans les zones les plus fraîches, ou proches de sites remarquables comme le Lac Assal et le Lac Abbé.

On aurait tendance à croire que cette typologie des formes de tourisme a émergé récemment. Or, il n'en est rien. Dans des rapports des années 1960 à 1980, on trouve déjà des allusions à chacune des formes de tourisme présentées ici. Ce qui a sensiblement changé, c'est l'importance accordée à chacun de ces secteurs de l'industrie touristique.

Si l'hôtellerie de luxe était restée encore l'apanage d'une offre touristique se voulant variée et poussée, des formes comme les campements touristiques ont longtemps été déconsidérées, alors qu'on les place aujourd'hui au cœur des projets du pays. Il en est de même pour la capacité touristique du pays qui n'a pas toujours été perçue à sa juste valeur.

M. Aden Robleh Awaleh alors ministre du commerce, du transport et du tourisme décalerait en 1982 :

« Le tourisme est l'un des secteurs de notre économie pour lesquels nous prévoyons une croissance considérable dans les années à venir. Bien entendu, nous devons faire preuve de réalisme et reconnaître nos limites. Djibouti ne sera jamais un but touristique en soi, ne serait-ce parce que nous sommes un petit pays et qu'il y fait extrêmement chaud à certaines époques de l'année. Nous sommes situés sur des routes aériennes très fréquentées comme celles qui vont aux Seychelles ou à l'île Maurice et nous pouvons donc raisonnablement espérer devenir un arrêt-séjour de courte durée pour les touristes qui les empruntent ».

Aujourd'hui des objectifs semblent être plus clairement définis, même si le pays est à une période charnière du développement de sa stratégie touristique, hésitant presque entre le développement de grands complexes comme le Kempinski et l'offre de l'arrière-pays.

Nous avons pris conscience de ce contexte lors de notre étude, et sommes certains, que lors des différents entretiens et rencontres nous pouvons avoir eu affaire à des « partisans » de l'une plutôt que de l'autre de ces formes de tourisme. Cependant, il nous semble avoir dès le départ défini notre angle d'approche suffisamment précisément pour que ceci ne porte pas atteinte à notre volonté d'objectivité.

Conclusion du chapitre 1

La République de Djibouti en est à une phase charnière de sa politique de développement touristique. Elle cherche cependant à l'ancrer dans les exigences et constats contemporains d'un monde globalisé.

Le tourisme en milieu agropastoral transhumant en République de Djibouti recouvre des réalités plurielles et complexes que nous nous sommes efforcés d'approcher lors de notre séjour.

Nous avons cherché à mettre en œuvre des méthodes nous permettant d'analyser cette activité dans le milieu où elle prend place de manière objective et efficace.

Ceci va nous amener, à présent à exposer les modalités selon lesquelles nous les avons utilisées, et les résultats et conclusions que nous avons pu en retirer.

Chapitre 2. Le tourisme en milieu nomade : une activité ancrée au cœur d'un territoire aux logiques complexes

Notre étude nous a conduits à nous pencher sur le développement d'une forme particulière de tourisme : celle qui prend place au cœur même du milieu agropastoral transhumant de la République de Djibouti.

Il importe avant tout de présenter ce milieu, dans ses caractéristiques naturelles et physiques, mais aussi anthropiques. Ceci nous amènera à voir selon quelles modalités, sous quelles formes et de quelle manière le tourisme peut s'insérer dans cet espace singulier.

I. « L'arrière-pays » djiboutien

1. Entre faux sens et réalités

Avant même de débiter cette présentation, il importe de faire un point sur le sens du terme « arrière-pays ».

Nous l'avons utilisé jusqu'à présent et continuerons à l'utiliser. Nous sommes cependant conscients de la nécessité d'en justifier préalablement le sens.

Bien que cherchant à véhiculer l'idée d'une localisation spatiale, ce terme est chargé aussi d'un sens idéologique fort, et est, de même, fortement connoté.

❖ Une réalité spatiale

Cet « arrière-pays » est donc une entité définissable, réelle, qui possède des limites, que nous avons d'ailleurs tentées de définir de manière précise dans la première partie de notre travail. Cet espace résulte de logiques propres à différents facteurs :

- Facteurs naturels : « l'arrière-pays », se situe en arrière du littoral. Il est soumis à un climat particulier, mais possède aussi des formes et reliefs singuliers que nous présenterons plus loin.
- Facteurs anthropiques : « l'arrière-pays », s'oppose finalement à Djibouti Ville, capitale macrocéphale et centralisatrice, et à son aire d'influence. Ce terme marque l'opposition du monde rural, de ses traditions, de ses savoirs faire, à celui de la ville.

D'après *Les Mots de la Géographie*³⁴, la notion d'« arrière-pays » recouvre différentes réalités :

³⁴ R. BRUNET. 1993. *Les mots de la Géographie, dictionnaire critique*, Montpellier-Paris : Reclus, la Documentation Française 518 pages, p.45

- Celle de périphérie, par rapport à un centre
- Celle d'écart, relatif à des difficultés d'accès ou à des différences culturelles, ou spatiales
- Celle d'aire d'approvisionnement

A la vue d'une carte présentant la République de Djibouti, on peut très rapidement et facilement identifier un « arrière-pays », basé sur l'existence d'une seule ville de taille importante, la capitale, mais aussi sur des infrastructures routières ignorant des pans entiers du territoire.

Ainsi, l'existence d'un « arrière-pays » djiboutien semble beaucoup plus basée sur une stratégie d'aménagement du territoire que sur des données naturelles de départ.

Il importera, plus tard, de présenter les logiques qui commandent au fonctionnement de cet espace, afin de comprendre comment il s'insère au coeur de la République de Djibouti et selon quelles modalités.

❖ Un sens idéologique connoté

Si nous avons pu voir que le terme d' « arrière-pays », trouve d'un point de vue géographique, toute sa légitimité, le sens idéologique de ce mot, pose lui, d'avantage de problèmes.

En effet, si identifier spatialement un « arrière-pays », ne semble pas poser de problème, il ne faut pas oublier ce qu'induit cette dénomination. Ceci aura d'autant plus de sens en République de Djibouti, où cette notion vient en très grande partie d'une opposition ville/campagne.

Dans ce contexte, il est aisé d'assimiler cette zone à un monde rural « attardé », éloigné des formes de modernité, enclin à l'utilisation de traditions et de coutumes ancestrales, éloignées du progrès. Or dans notre démarche, il ne s'agit pas du tout de cela.

Ce que nous nommons « arrière-pays » a été non seulement le cadre, mais aussi le coeur de toutes nos recherches. Nous n'avons pas, alors, cherché à avoir un jugement de valeur sur ce territoire et ses fonctionnements, notre but premier ayant été d'observer et de rendre compte le plus fidèlement possible de ce que nous avons pu constater.

Il ne faut pas oublier que l'occupation du territoire djiboutien trouve ses origines à l'intérieur du pays, plutôt que sur le littoral. En effet, si la ville de Djibouti et les côtes sont aujourd'hui emblématiques de ce petit Etat, ce sont aussi des territoires importés et créés, peu à peu de toute pièce, de par le sens et les usages que l'on a voulu leur conférer notamment durant la période coloniale. La ville de Djibouti est un héritage de cette période, c'est une cité érigée ex-nihilo, pour satisfaire des besoins et des stratégies d'occupation du territoire djiboutien très précises.

De même, historiquement, les peuples qui occupent la République de Djibouti ne sont pas pêcheurs, ou marchands, ce sont des peuples nomades, caravaniers... Notre étude nous amènera à présenter leurs savoir-faire séculaires, et la manière dont ils évoluent à l'heure actuelle.

Ainsi, nous avons choisi de donner à la notion d' « arrière-pays » un sens strictement spatial, puisque cet espace s'insère bel et bien en arrière d'une capitale très centralisatrice et d'un littoral qui semble focaliser de nombreux enjeux et attentions.

Mais, notre étude s'attachera surtout à présenter la manière dont cet espace est perçu, vécu, approprié par des populations. Loin de chercher à juger son fonctionnement, nous tenterons plutôt de montrer comment il se perpétue aujourd'hui, au sein d'un pays, qui il est vrai, le qualifie souvent d' « arriéré » et l'occulte.

2. Un milieu naturel difficile

❖ Le climat

Avant tout nous souhaitons faire un point sur les caractéristiques climatiques et physiques de l'intérieur de la République de Djibouti. Riches de contrastes et fortement marquées, elles constituent en effet un élément déterminant pour l'occupation du territoire, son aménagement et son appropriation par les populations locales.

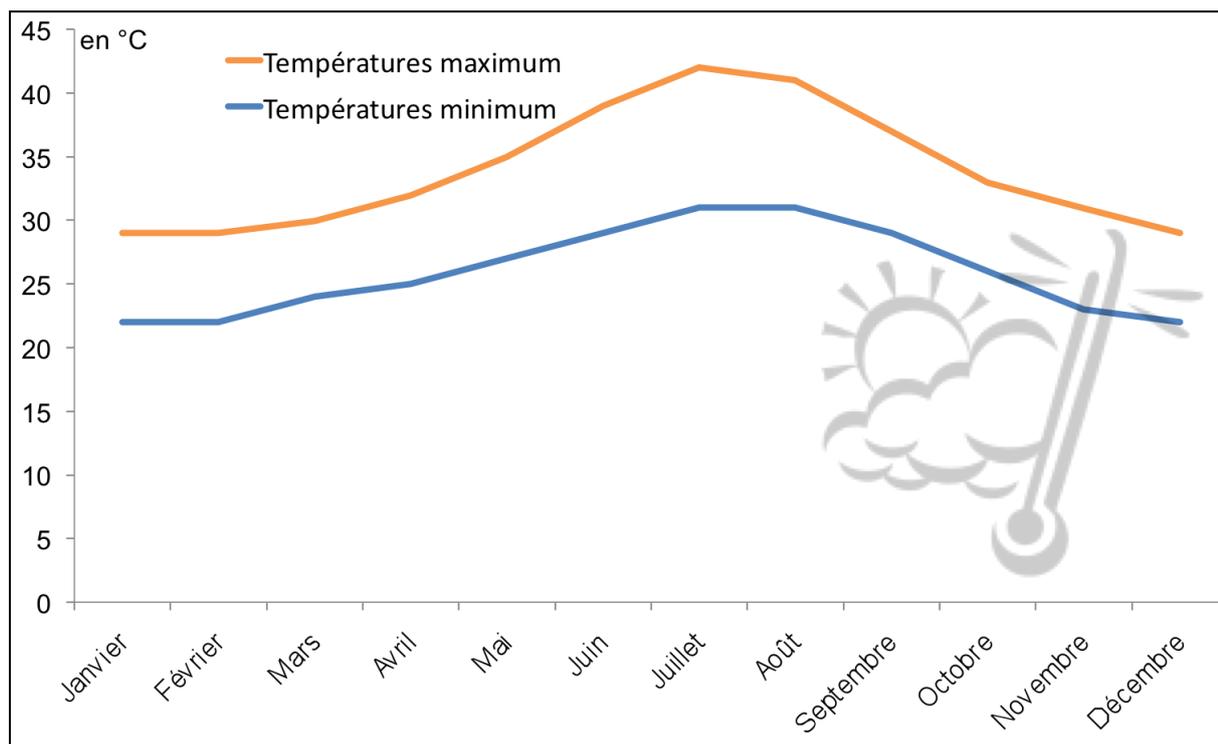


Figure 9. Graphe des températures annuelles de la République de Djibouti, 2007.
Source. D'après le site Internet meteomedia.com.

La République de Djibouti est réputée pour son climat chaud et aride. Une latitude entre 10°50'N et 12°40'N et une longitude entre 41°53'E et 43°15'E, confèrent à ce petit Etat de la Corne de l'Afrique un climat tropical semi-aride, dominé par deux zones de vents planétaires liées au déplacement saisonnier de la zone de convergence inter-tropicale (ZCIT).

Ainsi, le pays connaît deux saisons :

- une saison fraîche, de novembre à avril, durant laquelle les masses d'air provenant des hautes pressions subtropicales, génèrent peu de précipitations significatives sur l'ensemble du territoire.
- une saison chaude (ou été), de mai à septembre, où le pays est sous influence des vents d'ouest en provenance de la zone équatoriale. Les précipitations liées à ces masses d'air, profitent plus aux massifs éthiopiens voisins, qu'à la République de Djibouti. cette période de l'année octroie un régime thermique unique au monde au petit Etat. Entre juin et août, les températures peuvent avoisiner les 50°C aux point les plus chauds du pays, comme le Lac Assal ou la région Nord-Est.

Cette situation explique un climat djiboutien semi-aride, qui se traduit par des températures et une évaporation élevées tout au long de l'année, ainsi que par des précipitations faibles et irrégulières³⁵.

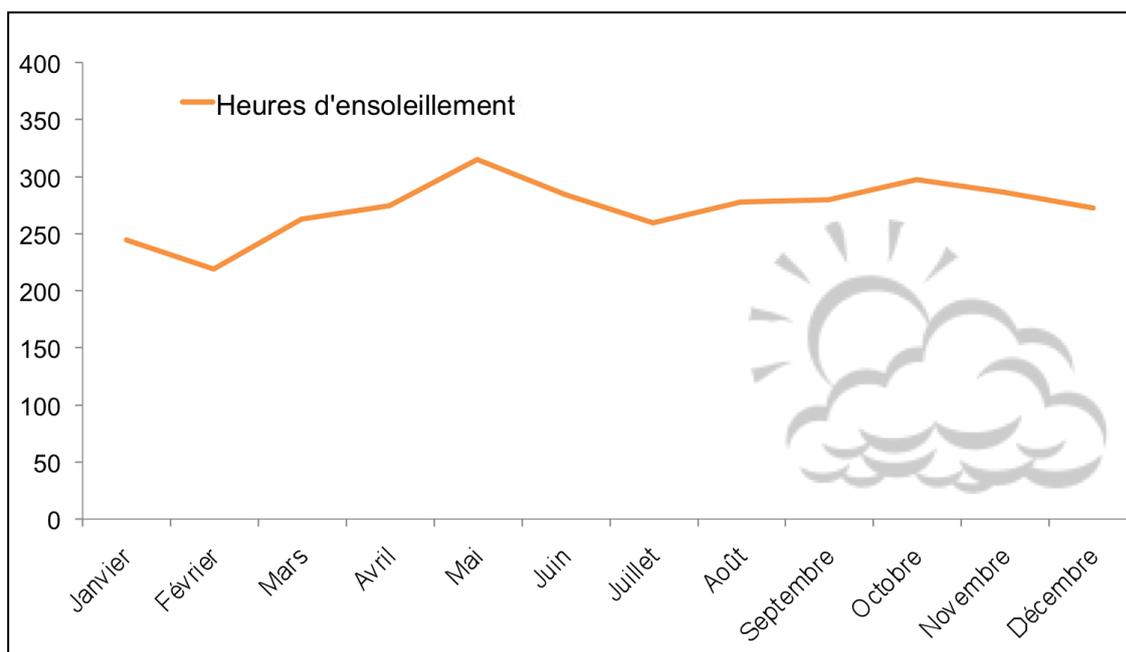


Figure 10. Graphe des heures d'ensoleillement de la République de Djibouti, 2007.
Source. D'après le site Internet meteomedia.com.

On note cependant que le volume d'heures d'ensoleillement n'est pas aussi important que l'on aurait d'abord pu le présager. Ceci est dû à la proximité de Djibouti à l'équateur, ce qui lui confère des journées courtes.

Il faut donc mitiger le caractère fort du climat djiboutien. Le pays n'est pas de manière uniforme aride et sec. En effet, des reliefs plus élevés, comme dans la forêt du Day (1 500 mètres environ), les monts Goda (1 800 mètres environ), ou encore les Mabla (1 300 mètres environ) constituent autant de microclimats : oasis de fraîcheur.

❖ La problématique de l'eau

Il nous semble important d'aborder la problématique de l'eau. Cette question est abordée de manière presque traditionnelle, par les géographes, lorsqu'ils se penchent sur un territoire et son mode de fonctionnement. Il est vrai qu'elle est fortement révélatrice des caractéristiques de ce même territoire, mais aussi de la manière dont les hommes se l'approprient, le vivent et le perçoivent, tant l'accès à l'eau est nécessaire à toute forme de vie.

³⁵ D'après D. BEN YAHMED [et al.]. 2007. Atlas de l'Afrique, Djibouti. Paris : Jaguar, 64 pages.

Cette question est particulièrement déterminante, dans ce pays aux précipitations faibles et irrégulières, et connaissant des températures élevées toute l'année.

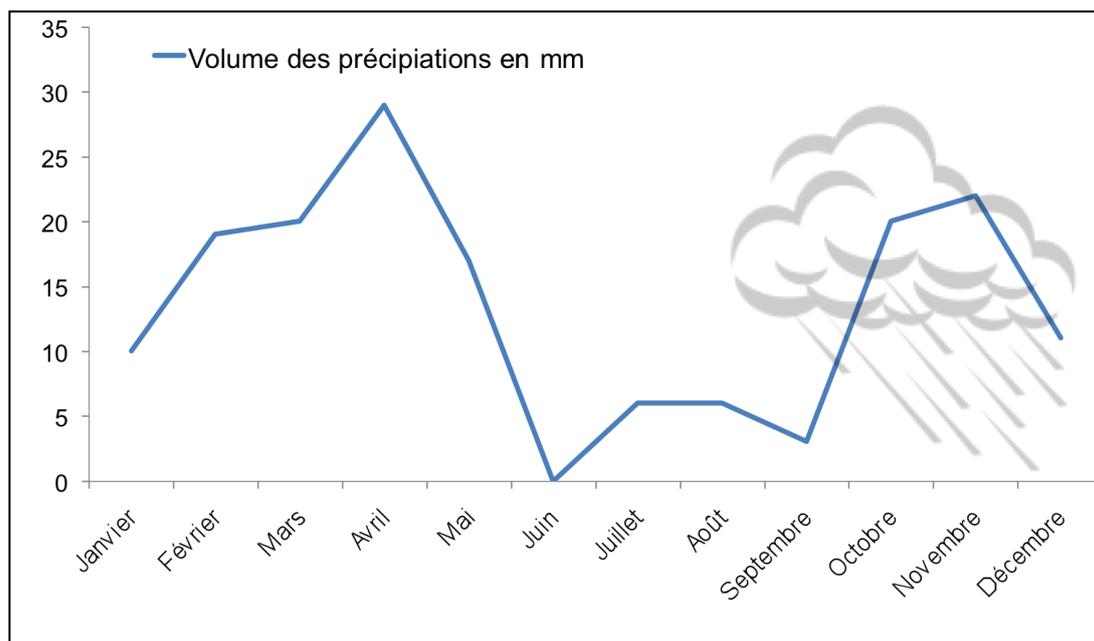


Figure 11. Graphe du volume des précipitations en République de Djibouti, 2007.

Source. D'après le site Internet meteomedia.com.

L'alimentation en eau potable des populations est assurée à partir de l'exploitation de nappes profondes dont la qualité tend à se dégrader au fil des ans, sous l'effet d'une surexploitation.

Dans la capitale, l'alimentation en eau se fait à partir d'une nappe souterraine, au moyen d'une trentaine de forages profonds. Or, au regard des volumes d'eau mobilisables et de l'augmentation constante des besoins la situation n'est pas très rassurante.

En ce qui concerne les zones rurales, plus reculées, l'alimentation se fait à partir de puits communautaires (environ 227) et de stations de pompage (48). A l'heure actuelle, ces points d'eaux sont devenus insuffisants, et souvent vétustes...Or, les populations, de par leur mode de vie et les activités qu'elles pratiquent au quotidien (élevage, agriculture vivrière...), sont concernées par la gestion des ressources en eau.

Comme le rappelle Piguet dans son ouvrage sur les pratiques nomades³⁶, le mode de vie agropastoral est un « système de production où hommes et animaux vivent dans une relation symbiotique ». Ainsi, si la survie du groupe humain dépend entièrement de l'état du cheptel, la réciproque est vraie, elle aussi. Les ressources naturelles et autres aménités disponibles sur le territoire jouent donc un rôle déterminant.

Les ressources en eau font, en effet, figure de pilier dans la société nomade dont le fonctionnement repose sur trois grands impératifs :

- Se nourrir
- Se déplacer
- Occuper un territoire, du moins pour un temps

³⁶ F. PIGUET, 2000, Des Nomades entre la ville et les sables, sédentarisation dans la corne de l'Afrique. Paris, Genève : Khartala, 444 pages.

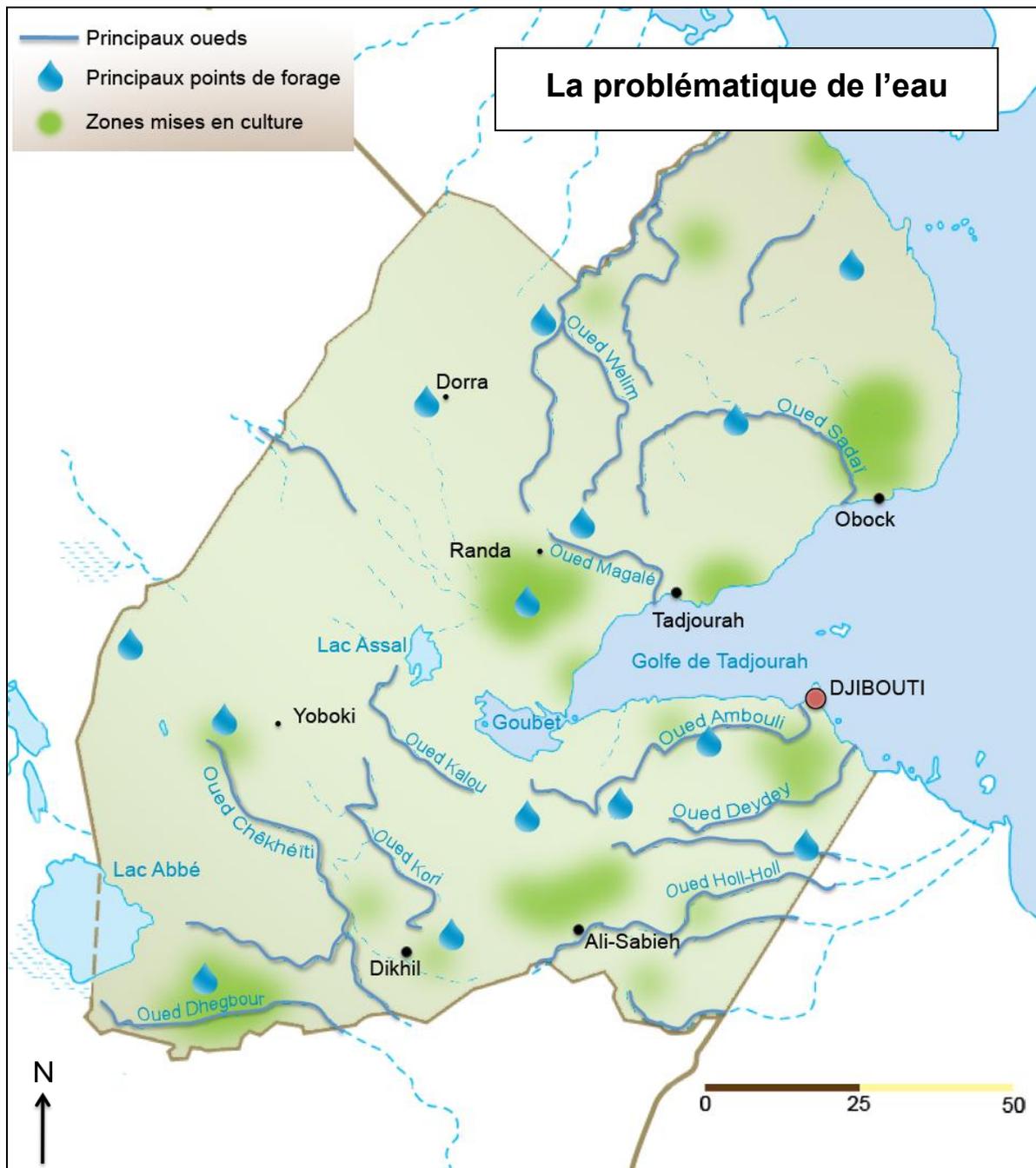


Figure 12. La problématique de l'eau.
Source. D'après Atlas de l'Afrique, Djibouti.

Il suffit de se pencher sur une carte présentant les principales ressources en eau, les points de forage et les principales zones de mise en culture pour s'apercevoir du déséquilibre existant. Ceci est du à des facteurs naturels (présence ou non de ressources en eau), mais aussi à une gestion et à des choix stratégiques d'aménagement.

Plus on s'enfonce dans le pays, plus il semble que les ressources en eau soient rares et surtout inexploitées.

On peut craindre, aussi, que dans ce milieu aux caractéristiques climatiques fortement marquées, le changement climatique global n'ait un impact déterminant. Des études ont montré qu'à l'horizon 2050, les températures annuelles devraient augmenter de 0,6 à 2,4°C, en même temps que les précipitations diminueront.

Depuis une dizaine d'années, on constate une augmentation des phénomènes de sécheresses, d'inondations, ou d'autres faits climatiques jamais éprouvés jusqu'alors en république de Djibouti.

Cette année par exemple, le pays, à l'exception de quelques zones situées en altitude, n'a reçu aucune précipitation durant plus de neuf mois consécutifs. Si ce type d'aléa climatique touche et éprouve l'ensemble du pays, il contribue à mettre fortement en péril une économie agropastorale déjà affaiblie. Les spécialistes du climat imputent ces grands bouleversements au changement climatique global. Ceci rend le constat d'autant plus inquiétant, que rien, dans ce cas, ne pourra endiguer le processus en marche.

L'Etat djiboutien semble pleinement conscient de la nécessité d'assurer un meilleur accès à l'eau, et ce notamment, dans le cadre des projets de développement du milieu rural (une des priorités affichées de l'actuel gouvernement).

Ainsi, un programme d'investissement triennal a été créé. Il repose sur deux points principaux :

- La mise en place de nouveaux forages
- L'aménagement d'ouvrages hydrauliques pour mobiliser des dizaines de milliers de mètres cubes des eaux de surface chaque année

Les objectifs affichés de ce programme sont doubles :

- Assurer les besoins en eau des éleveurs et de leur Cheptel sur l'ensemble du territoire national
- Assurer les besoins en eau des villages ruraux et des activités agricoles et industrielles

Ce projet semble ambitieux, et éloigné aussi des réalités du terrain : des ressources en eau rares, des précipitations faibles et irrégulières et une forte évaporation.

De plus, la question de l'accès à l'eau pour les populations nomades pose un véritable problème. Le nomade, traditionnellement se déplace en fonction des aléas du climat, pour nourrir son troupeau. Le pasteur doit en effet « capitaliser » son cheptel, gage de sécurité alimentaire, et par là même de survie du groupe.

Or, si l'on crée des points d'eau fixes, qu'advient-il de la transhumance et de ses impératifs ?

Ce mode de faire valoir, ne risque-t-il pas de disparaître peu à peu au profit d'autres pratiques moins exigeantes, ou en engendrant un abandon progressif de certaines parcelles du territoire ?

De plus, la question de l'eau est aussi déterminante en ce qui concerne l'objet de notre étude. Le tourisme, nous le verrons plus tard, est une activité tributaire de cette ressource pour assurer l'accueil des touristes (hygiène, repas, confort...), de même que l'entretien des structures.

3. L'arrière-pays djiboutien : ancré ou à l'écart des volontés étatiques de développement ?

La République de Djibouti, comme nous l'avons déjà souligné précédemment, n'est pas traditionnellement tournée vers la mer et son exploitation, même si sa vocation portuaire actuelle le laisserait supposer.

❖ Genèse de l' « arrière-pays »

L'organisation du territoire djiboutien résulte de différentes phases successives de son histoire. Il importe de revenir sur chacune de ces périodes, puisqu'elles ont largement contribué à son organisation et à son fonctionnement actuel.

Avant l'ère coloniale, les frontières de la République de Djibouti n'étaient pas dessinées comme elles le sont aujourd'hui. Le pays répondait plutôt à des logiques de peuplement propres à toute la Corne de l'Afrique. Ainsi, le territoire peuplé majoritairement par les Afar et les Somali (comme c'est encore le cas à l'heure actuelle), était divisé en grands sultanats chez les Afars.



Figure 13. Répartition des Afars et principaux sultanats à la fin du XIX^{ème} siècle.
Source. D'après Atlas de l'Afrique, Djibouti.

La première véritable « organisation administrative », de Djibouti, au sens où l'on peut l'entendre, date de l'époque coloniale. Le pays était alors divisé en quatre cercles :

- Djibouti
- Tadjourah
- Ali Sabieh
- Obock

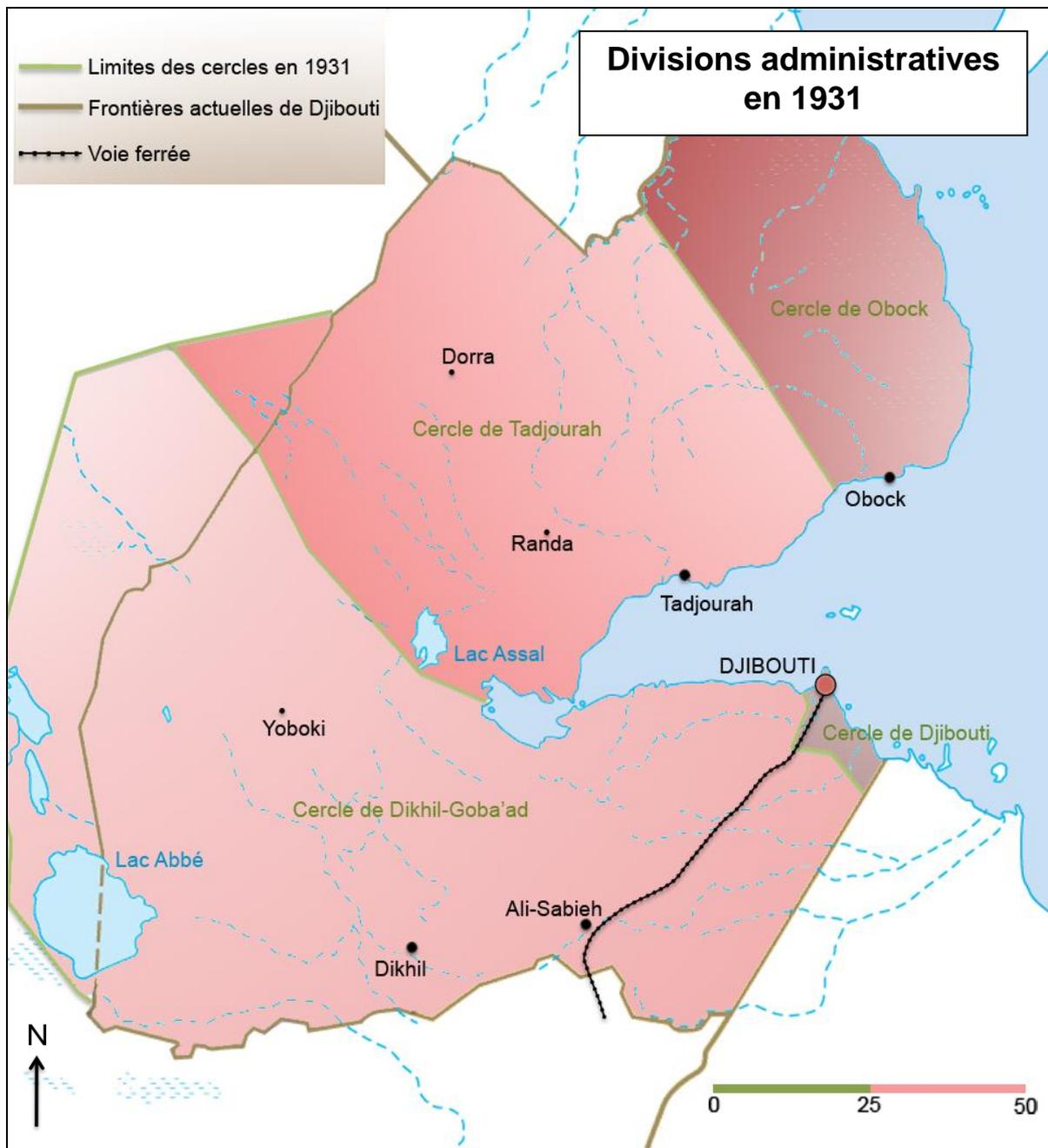


Figure 14. Divisions administratives en 1931.

Source. D'après Atlas de l'Afrique, Djibouti.

Tous ces cercles, hormis celui de Djibouti, étaient gérés par des commandants de cercle. En sa qualité de représentant de l'autorité coloniale, le gouverneur de la colonie implanté dans la capitale, Djibouti Ville, dirigeait le territoire par l'intermédiaire de ces personnels.

La République de Djibouti dépendait alors du bon vouloir de sa métropole, et son statut a été maintes fois modifié durant la période coloniale, et ceci a pu ou non avoir un impact sur son organisation interne.

En 1946, le pays devint un territoire de l'Union Française, puis après 1958 un TOM et, en 1967, suite aux émeutes de l'année 1966 lors du passage du Général De Gaulle, Djibouti devint le « Territoire des Afars et des Issas », avec son assemblée et son gouvernement. L'Etat fut dès lors représenté par un haut commissaire.

Après l'accession du pays à l'indépendance en 1977, les cercles devinrent des districts. C'est le décret du 4 août 1979 qui a mis en place et délimité ces entités, qui sont finalement calquées sur les anciennes limites des cercles, en place pendant l'ère coloniale.

Le district, par essence, n'est donc pas une collectivité territoriale, mais une institution administrative déconcentrée de l'Etat.

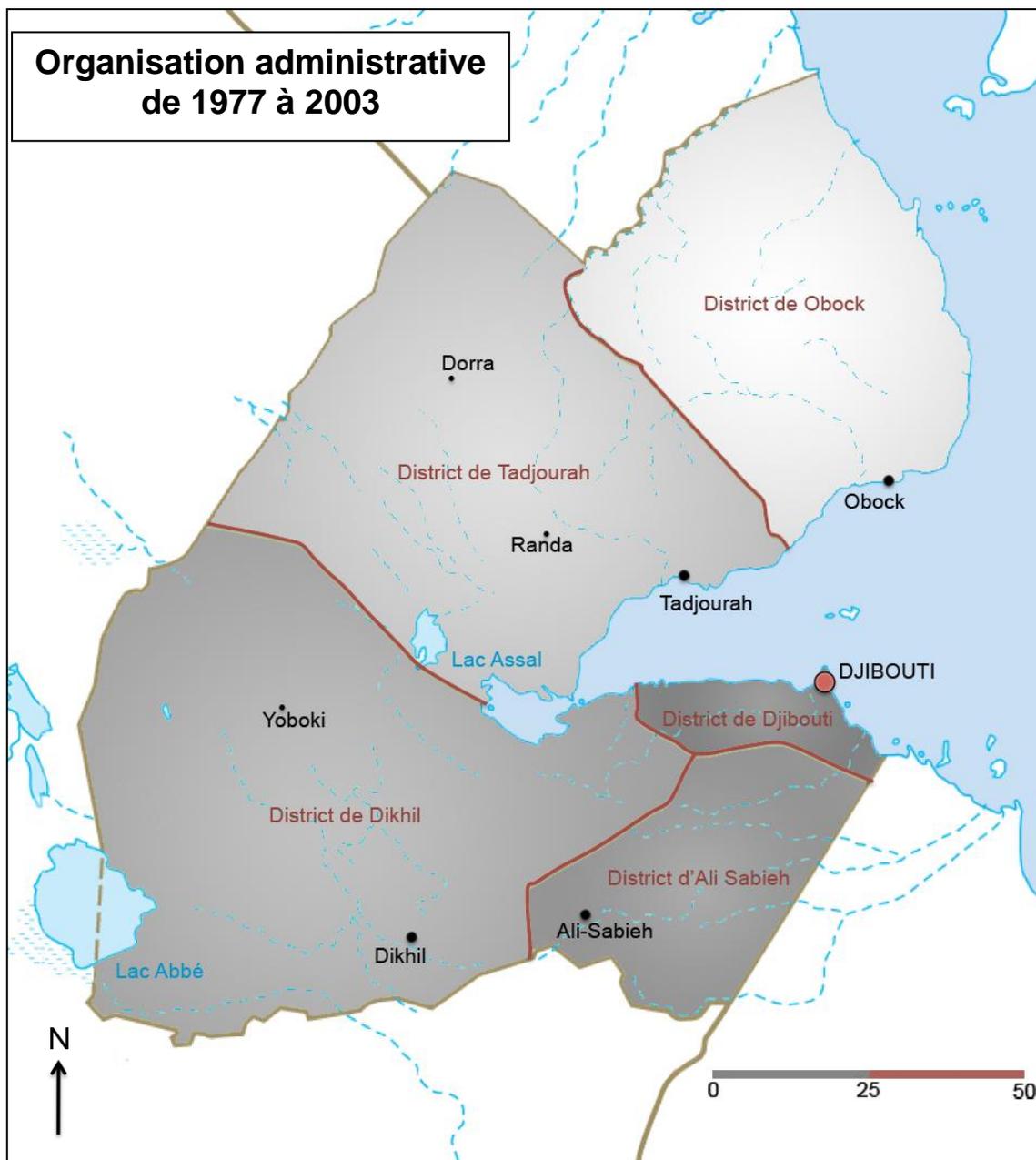


Figure 15. Organisation administrative de 1977 à 2003.

Source. D'après Atlas de l'Afrique, Djibouti.

A la tête des districts sont placés des administrateurs civils, les commissaires de la République, chefs de districts. Ils se trouvent sous la tutelle directe du ministre de l'intérieur et représentent le gouvernement. Leur charge principale est d'administrer le district en s'appuyant sur les services déconcentrés de l'Etat.

Chaque district est subdivisé en circonscriptions administratives dirigées par des chefs de poste placés sous la tutelle directe du commissaire de la République installé dans le chef lieu du district. Chacune d'elles dispose d'un minimum d'infrastructures sociales : une école, un centre de soin...

Le district de Djibouti est lui divisé en arrondissements (et non en circonscriptions comme les autres districts).

Que ce soit l'organisation coloniale, ou celle mise en place plus tard, elles sont largement à l'origine de la naissance d'un arrière-pays, dont les logiques de fonctionnement le distinguent de celles de la capitale et des territoires littoraux.

L'exposition de ces différentes formes et modes d'administration du territoire djiboutien, nous pousse à prendre conscience des états divers que ce petit pays a pu traverser en un siècle environ.

Si depuis la décolonisation en 1977, la République de Djibouti est maître de ses choix stratégiques, ce ne fût pas toujours le cas. Ainsi de nombreux héritages coloniaux, totalement importés sont encore présents aujourd'hui, de même d'ailleurs que des héritages précoloniaux.

C'est ce qui contribue à faire de l'arrière-pays djiboutien, un ensemble peu uniforme relevant de réalités composites plutôt que d'une logique d'ensemble. Mais, si l'écart entre Djibouti Ville et le reste du pays semble être une donnée majeure, ce n'est pas la seule composante de l'*hinterland* djiboutien.

En effet, cet espace résulte aussi de modes d'administration anciens, comme le sultanat (qui subsiste aujourd'hui encore, et entre autres, dans la région de Tadjourah).

Lors de notre étude il importera de prendre en compte cette « marqueterie » de situations, à la base de ce que nous avons nommé « arrière-pays ».

❖ Des zones affaiblies

Comme nous avons déjà pu l'évoquer auparavant, l'arrière-pays djiboutien est soumis à des contraintes fortes, qu'elles soient liées à des données naturelles (climat...) ou à un mode de gestion de l'espace.

Dans l'imaginaire de tout un chacun, cet espace a une place particulière. Tantôt associé à des populations nomades, fières, chevaleresques, mais aussi incontrôlables et farouches, tantôt vu comme un milieu désertique, éloigné du monde et de tout, ou comme une manne ou une ressource providentielle...

L'arrière-pays, quoi qu'il en soit, est toujours vu comme un territoire « de caractère », par ceux qui le vivent ou se contentent de l'approcher et de l'imaginer.

Ceci, n'est pas seulement une idée reçue, mais s'éprouve sur le terrain. Ainsi, la vie, ou l'implantation à l'intérieur du territoire de Djibouti n'est pas chose aisée, loin de là même.

L'arrière-pays est peuplé, et exploité de manière séculaire et traditionnelle par des peuples nomades, de pasteurs, ayant un mode de vie pérégrin. Ces populations ont

énormément été étudiées, pour leurs savoir-faire, leurs traditions et leurs modes de fonctionnement.

Une des thèses communément avancées quand à leur mode de vie, est qu' « *il poursuit une exploitation optimum de ressources végétales espacées, grâce à la grande faculté de mobilité* »³⁷, tout en réussissant à s'adapter aux contraintes fortes du milieu qui l'abrite.

Ainsi, il est normal que les populations nomades, malgré leur faculté d'adaptation au jour le jour, soient touchées par un durcissement de leur milieu, et par là même de leurs conditions de vie.

Nous avons pu, déjà, évoquer les problèmes liés au climat (sécheresse, pluies abondantes et soudaines...) qui affectent les troupeaux, et ainsi, des familles entières, mais les facteurs naturels sont loin d'être seuls responsables du recul des pratiques pastorales, des facteurs anthropiques ont un rôle bien plus important.

L'augmentation du coût de la vie ou encore l'enclavement progressif de l'arrière-pays, sont autant d'éléments qui entrent eux aussi fortement en compte.

En effet, dans la tradition nomade, la richesse et le prestige social reposent dans la possession d'un troupeau. Les nomades vivant en brousse ont encore fortement à cœur, de ce point de vue là, de posséder un cheptel de taille conséquente. Or, ces populations n'ont pas les moyens de nourrir leurs bêtes.

Ainsi, rester en brousse aujourd'hui, et poursuivre un mode de vie pérégrin, ne peut souvent se faire sans l'appui financier de proches, ou de famille basés à Djibouti Ville. Paradoxalement, le mode de vie nomade est devenu dépendant, tributaire d'un monde urbain qui ne cesse de le renier, ou de le décrier.

Dans son ouvrage, Piguet montre comment des éléments de la modernité précipitent la chute des pratiques nomades, en affaiblissant ce milieu où l'on met en place des assistances plutôt que de véritables projets de développement.

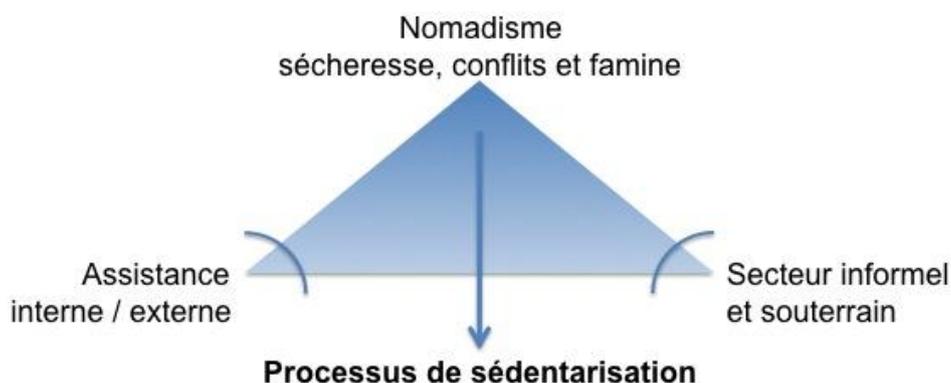


Figure 16. Causes de la sédentarisation de peuples nomades.

Source. François Piguet.

C'est l'ensemble de ces facteurs qui pousse les populations à quitter la brousse, pour immigrer vers les villes. Ceci est tout à fait palpable dans la capitale djiboutienne, où les environs de l'agglomération ne cessent de s'étendre, suite à l'arrivée de migrants des pays limitrophes, mais aussi à l'arrivée de nomades quittant la brousse.

³⁷ F. PIGUET, 2000, Des Nomades entre la ville et les sables, sédentarisation dans la corne de l'Afrique. Paris, Genève : Khartala, 444 pages, p. 38.

Une fois en ville les pasteurs deviennent sédentaires, mais conservent souvent leurs troupeaux, dont ils cherchent à tirer profit.

Ceci crée une situation difficile, et contribue à générer un problème d'identité profond, chez ces populations en quelque sorte « dénaturées ».

Il importait cependant de présenter les évolutions du nomadisme, qui contrairement à ce que nous pourrions croire, ne sont pas si récentes, la période coloniale, ayant largement, déjà, amené le déclin des pratiques pastorales.

Le tourisme, en tant qu'activité qui s'implante dans l'arrière-pays, sera-t-il capable de maintenir les populations pérégrines sur place, en leur assurant la survie, mais aussi des perspectives de développement sur le long terme ?

❖ **La décentralisation : vers un bouleversement ?**

Jusqu'en 1999 (arrivée au pouvoir de l'actuel président), le pays fonctionnait à partir du système des districts que nous avons présenté précédemment.

Aujourd'hui, la décentralisation se met peu à peu en place, il importe de décrire ce processus, qui est censé donner, à terme, un nouveau poids et un nouveau sens à l'arrière-pays.

La volonté de mettre en place un dispositif de décentralisation est ancienne. Quelques années après l'indépendance, un premier processus de municipalisation avait été amorcé. Une ordonnance de 1977 avait, en ce sens, créé et organisé des municipalités. Ce furent, dix municipalités dans le district de Djibouti, et deux à trois municipalités dans chacun des autres districts. Ces municipalités auraient été administrées par des délégations spéciales composées de trois à cinq membres désignés en conseil des ministres, sur proposition du ministère de l'intérieur.

Or, ce projet a rapidement été abandonné, pour cause de moyens insuffisants, mais aussi par souci de consolider l'unité nationale au sortir de la colonisation.

En 1999, le processus de décentralisation a donc effectivement été lancé.

En 2003, est promulguée la « loi portant sur la décentralisation et le statut des régions ». Elle induit la création de cinq collectivités territoriales :

- La région de Dikhil
- La région de Tadjourah
- La région d'Ali Sabieh
- La région d'Obock
- La région de Djibouti
- La région d'Arta (créée par la suite)

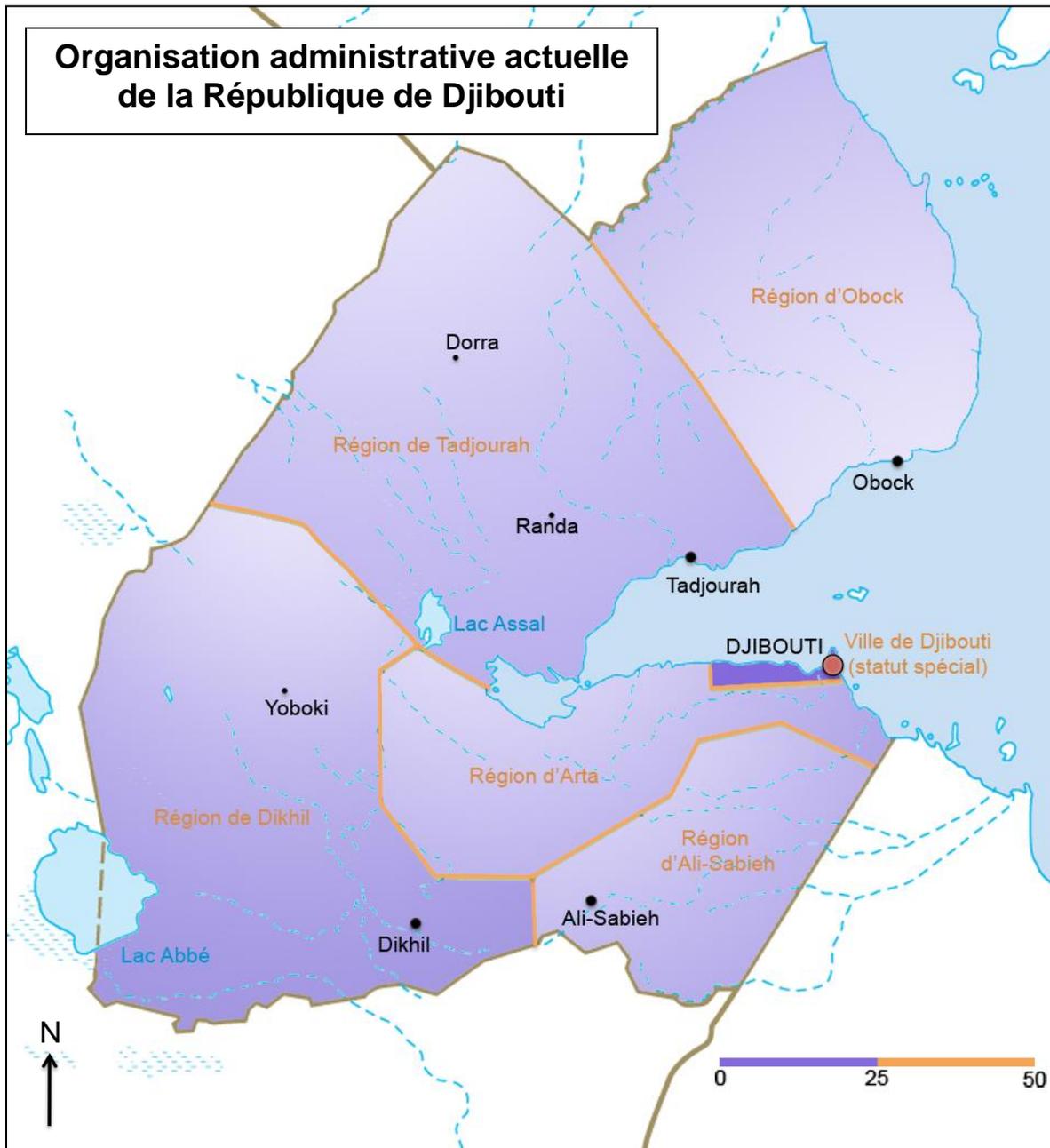


Figure 17. Organisation administrative actuelle de la République de Djibouti.

Source. D'après l'Atlas de l'Afrique, Djibouti.

Les élections locales et régionales ont été organisées pour la première fois au mois de mars 2006. Des préfets ont été mis en place dans les différentes régions et les communes, ils ont remplacé les commissaires de la République. Ceci marque un véritable tournant politique pour la jeune République, ainsi qu'une focalisation nouvelle sur l'*hinterland* djiboutien.

Le décret portant sur le transfert et la répartition de compétences entre l'Etat et les collectivités territoriales souligne : « *les compétences transférées par l'Etat dans les conditions fixées par la loi concourent au développement économique, scientifique, social, sanitaire, éducatif, culturel et sportif des collectivités locales* ». Ce transfert devrait s'effectuer de manière progressive.

Lors de notre récent séjour en République de Djibouti, nous avons pu constater que la décentralisation est bel et bien « en marche ». Or, si ceci est évident à Djibouti Ville, où des instances comme le Ministère de l'Intérieur et de La décentralisation se sont mises en place ou ont été remaniées, la réalité est beaucoup plus floue dans l'arrière-pays, qui est pourtant le premier concerné par cette mesure.

On constate en effet, que les populations locales, ou que les villages de l'intérieur n'ont pas encore intégré cette idée de décentralisation. Si la plupart des gens semblent conscients qu'une « déconcentration » des pouvoirs de l'Etat va leur être bénéfique, ils ne semblent pas mesurer les impacts d'une décentralisation, à plus long terme.

Jusqu'à présent toutes les démarches administratives (ou presque) s'effectuaient à Djibouti Ville. A présent, ceci pourra se faire de manière plus aisée pour des gens vivant aux quatre coins du pays. Dans une ville telle qu'Obock, un hôtel de région a (comme dans toutes les régions nouvellement créées) été érigé au centre de la ville. Il abrite le nouveau conseil régional décentralisé. Mais lorsque l'on discute avec les habitants, ils ne semblent pas bien cerner le sens de cette structure, « importée » et récente.

De plus, les habitants des régions de l'intérieur semblent craindre l'émergence de taxes fiscales variées (prévues pour le courant de l'année 2008). Jusqu'alors, la propriété terrestre fonctionnait de manière traditionnelle et séculaire selon le droit coutumier : c'est-à-dire que la terre appartient à la tribu de manière collective, puis à celui qui la met en valeur ou l'occupe. A partir de là, aucune taxe n'était jusqu'alors prélevée.

La République de Djibouti superpose en effet différents types de pouvoirs, en ce sens, l'exemple de la ville de Tadjourah est très évocateur :

- Le Sultan : le sultan est une personne très respectée, il gère le droit coutumier et oral. Il fait aujourd'hui encore autorité lors de nombreux conflits, ou de prises de décisions.
- Le commissaire de district : le commissaire de district a perdu toute légitimité politique dès la publication des décrets sur la décentralisation. Cependant, il reste une référence auprès des populations locales, et continue, en un sens, à exercer ses fonctions.
- Le préfet de région : issu du processus de décentralisation, le préfet de région a nouvellement été mis en place. Il peine à trouver sa légitimité auprès des populations.

Ainsi, si la décentralisation semble transférer un grand nombre de pouvoirs et de compétences à l'échelle locale, on peine, aujourd'hui encore à en saisir les tenants et les aboutissants. Ceci tient sans doute au caractère récent de ces mesures. Nous ne pensons pas avoir suffisamment de recul pour juger ou même présager de l'effet de ce changement, cependant nous imaginons combien la mise en place et l'acceptation de structures décentralisées risque d'être un processus long et difficile à mettre en œuvre.

En ce qui concerne notre objet d'étude, le tourisme, nous ne pourrions ignorer les lois de décentralisation. Elles ne semblent pas préconiser d'actions précises concernant l'activité. Cependant, elles induisent un cadre nouveau dans lequel prendront place les initiatives touristiques, il importera de comprendre ce que ceci peut changer à plus ou moins long terme de manière concrète.

II. L'arrière-pays : un milieu de vie difficile

Nous avons jusqu'alors présenté les principales caractéristiques de l'arrière-pays djiboutien. Or, nous ne souhaitons pas en faire un territoire répondant seulement à des données physiques ou encore administratives, en le désincarnant. Cet espace est aussi un lieu de vie, quotidien, pour des populations au mode de vie singulier.

Notre objet d'étude est le tourisme, en tant qu'il est ancré dans l'arrière-pays djiboutien. Avant même de présenter l'activité touristique et les modalités selon lesquelles elle s'insère, il importe de montrer ce qui prend place de manière traditionnelle au cœur de ce territoire.

1. Des peuples, une histoire, des racines

❖ Les habitants de la brousse : qui sont-ils ?

Nous aurions pu nous pencher sur le nomadisme et les activités pastorales dans toute la Corne de l'Afrique. Ceci aurait été pertinent étant donné le fait que les nomades ne connaissent ni limites ni frontières. Or, il nous a semblé intéressant d'étudier plus attentivement encore les populations qui peuplent notre aire d'étude. C'est en effet au sein d'un espace marqué, précisément, par la présence de ces peuples que se développera l'activité touristique, au cœur de notre sujet.

A partir de ce choix, nous nous sommes intéressés aux peuples Somali et Afar, qui peuplent la République de Djibouti. Ces deux ethnies, toutes deux issues de souches couchitiques ont de nombreux points communs.

Les peuples couchitiques, sont aussi, parfois, nommés Chamites. Ce terme désigne une parenté liant les différentes ethnies réunies sous ce vocable, et est issu directement du prénom de l'un des fils de Noé, qui serait l'ancêtre de ce peuple.

Les peuples couchitiques sont nombreux : Afar, Somali, Bedja...

Ils ont en commun des racines linguistiques qui font toute leur particularité, mais aussi des origines proches que nous exposerons ici.

Présenter les fondements des civilisations nomades est difficile pour plusieurs raisons. L'oralité des sources, d'abord, peut poser problème, n'offrant pas de « références » ou de données telles qu'on les trouve en occident.

Cependant, celles-ci existent bel et bien, et des chercheurs se sont chargés de les compiler afin d'en faire des analyses fiables et concrètes.

Les récits de voyageurs, particuliers ou liés à des sociétés de Géographie sont souvent des monographies très fidèles des modes de vie et cultures nomades. A ces écrits s'ajoutent les témoignages de fonctionnaires coloniaux. Sous la forme de rapports, parfois, ces récits se veulent toujours, quoi qu'il en soit, fidèles à la réalité. A ces sources historiques s'ajoutent les recherches scientifiques (géographie, anthropologie, sociologie...).

Nous ne chercherons pas, ici, à approcher de manière exhaustive l'histoire des peuples couchitiques concernés par notre étude, ceci n'étant pas son objet. Il nous semble

cependant important de revenir sur les grands fondements historiques et sociologiques de ces groupes afin de mieux comprendre leurs orientations contemporaines.

❖ Des populations aux fortes particularités ethniques

Que ce soit les Afar ou les Somali, ces peuples sont marqués par une identité forte, et fortement revendiquée par ailleurs. Ceci n'est pas sans laisser de trace sur les territoires appropriés par ces populations.

La société est organisée de manière plus ou moins hiérarchisée chez les peuples Afar ou Somali. Cependant l'idée d'organisation prime toujours en leur sein.

Ainsi, on peut distinguer un « schéma d'organisation » commun, aux deux groupes :

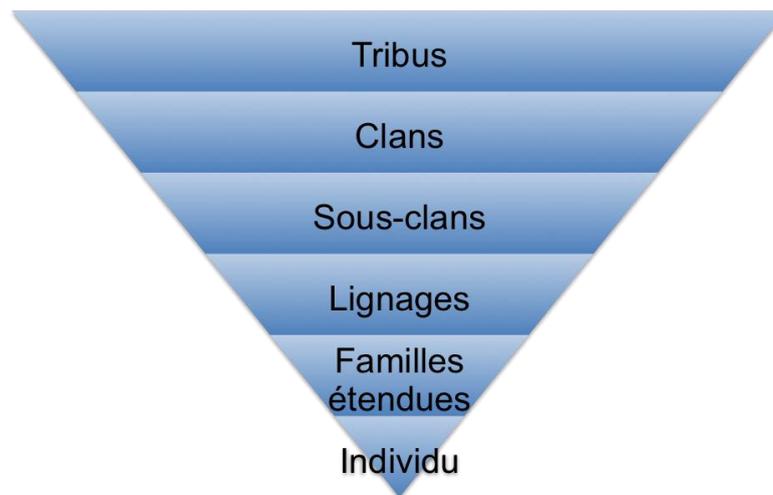


Figure 18. Hiérarchie sociale des peuples nomades de la Corne de l'Afrique.

Cette hiérarchie ne retranscrit que de manière très imprécise l'organisation des différentes ethnies, elle est seulement destinée à montrer combien l'idée de hiérarchie est prégnante dans l'organisation des sociétés, mais aussi combien la notion de lien entre les différentes échelles est capitale.

Notre étude ne cessera de sous-tendre ce principe : **chaque individu, n'existe qu'en tant que faisant partie d'un groupe, lui-même rattaché à d'autres entités, en lien permanent les unes avec les autres.**

Ainsi, il existe des rapports et interrelations entre des individus d'un même groupe, mais ces mêmes individus ont aussi un sentiment identitaire fort par rapport aux autres groupes, ou aux populations environnantes.

❖ Racines et Histoire des peuples Somali et Afar

Les Afar et les Somalis on en partage « *le mythe d'une descendance arabe à partir d'un cheikh qui, venu de la péninsule Arabique serait à l'origine de l'islamisation de la tribu et dont toutes les généalogies de familles se réclament* »³⁸.

³⁸ F. PIGUET, 2000, Des Nomades entre la ville et les sables, sédentarisation dans la corne de l'Afrique. Paris, Genève : Khartala, 444 pages, p. 65

- Les Afar font, eux, remonter leurs origines au personnage d'Adal Mahis, qui venu du Yémen, aurait engendré une descendance, dont deux des fils seraient à l'origine des sultanats de Tadjourah et de Raheïta.
- Les Somali, se réclament de la descendance d'Irrir, venu lui aussi de la péninsule Arabique. 6 groupes de tribus se réclament comme issus de sa généalogie.

Cette idée de généalogie est très importante, au sein des deux ethnies, elle est en effet à l'origine de toutes les distinctions d'ordre hiérarchique et social.

Il est difficile, mais aussi délicat de chercher à dénombrer de manière précise les Afar et les Somali présents en République de Djibouti.

Il est évident que les Afar, dans toute la Corne de l'Afrique sont largement minoritaires et ont, en un sens, été minorisés politiquement depuis l'indépendance.

Aujourd'hui, les dispositions de l'Etat djiboutien prévoient une répartition des postes équitable entre Afar et Somali. Cependant, le conflit civil des années 1990 en République de Djibouti a trouvé ses origines dans le taux de représentativité Afar jugé trop faible.

Comme nous avons déjà pu le signaler, ce conflit, récent, fait largement figure de « tabou » dans la société djiboutienne, et peu de personnes s'expriment sur ce sujet encore brûlant. Ceci n'a pas véritablement été un frein à nos recherches, puisque ce conflit n'en était pas un des objets principaux. Cependant, cette situation nous a fait prendre conscience de la difficulté d'opposer de manière radicale Afar et Somali. Il faut plutôt, à notre sens, traiter de ces peuples, de leurs traditions, de leurs coutumes, de leurs savoirs faire, dans ce qu'ils ont de commun, mais aussi dans leurs différences, mais ce, sans jamais les opposer.

En ce qui concerne l'histoire officielle de ces deux peuples, il est délicat d'établir des chronologies exhaustives. Ceci n'est pas lié à une absence de conscience historique de leur part, mais plutôt à la période coloniale, qui a « faussé » de manière considérable les schémas et formes d'organisation traditionnelles.

L'histoire afar, est donc, par exemple, très largement méconnue. La tradition orale a pu, à travers les récits de voyageurs, ou de fonctionnaires coloniaux, transmettre certains éléments.

Il apparaît que jusqu'à la fin du XV^{ème} siècle, la nation afar se répartissait entre deux royaumes principaux, le royaume Dankali au Nord, et le royaume d'Adal au Sud. Le XVI^{ème} siècle marque l'émergence d'entités politiques plus autonomes : les sultanats, qui survivent encore très largement aujourd'hui sous leur forme originelle.

L'histoire afar semble très largement marquée par une volonté d'indépendance, et un aspect farouche de ces peuples. Ainsi, en 1936, après l'invasion de l'Ethiopie par les Italiens, les Afar resteront insoumis, et ne cesseront de résister à cette présence étrangère.

Les Somali, sont de manière traditionnelle, un peuple d'éleveurs, vivant en particulier de la traite du lait. Cette ethnie trouve ses origines dans l'extrême est de la Corne de l'Afrique.

On ne distingue pas jusqu'au XVI^{ème} siècle d'entités politiques de poids chez les Somali. Jusqu'au début de la période coloniale, malgré une exception (le sultanat Adjuran), les Somali n'ont jamais été unifiés sous une autorité, ou une entité politique. C'est la colonisation européenne, qui a, de toute pièce, importé la notion de pouvoir central.

Ceci a contribué à créer l'idée de frontières, de limites, qui a renforcé le particularisme et constitué un frein important aux mobilités des hommes, des bêtes et des marchandises.

❖ Origines et évolution des peuples Afar et Somali

Le peuple Afar (ou Danakil) a été nommé pour la première fois par le géographe et historien Ibn Battûta (1304-1377), alors que les Somali, font eux leur apparition pour la première fois, dans un hymne éthiopien datant du XV^{ème} siècle.

Ces deux ethnies, de souche couchitique, ont des langues bien distinctes des autres idiomes de même origine, et se distinguent par une tradition orale différente, originale et propre, qui a d'ailleurs suscité l'intérêt de nombreux chercheurs, comme Didier Morin. Pour ces peuples en effet, « *la possession du monde qui les environne, fût toujours étroitement liée à la maîtrise de la parole* »³⁹.

Ces sociétés sont toutes deux fortement hiérarchisées, même si chez les Afar ceci est beaucoup plus palpable et strict que chez les Somali.

Il existe chez les Afar de multiples subdivisions basées sur la différence entre Adohyammara (blancs), et Assahyammara (rouges). De cette distinction, due à la provenance géographique des différents membres de l'ethnie, s'origine une société fortement hiérarchisée.

Les Afar sont un peuple très dispersé géographiquement, ainsi la notion de famille, ou de groupe, quel qu'il soit, recouvre un sens large. Ceci est à l'origine, des traditions d'accueil et d'hospitalité marquées de ce peuple. Puisque quand un Afar se déplace, il peut toujours compter sur l'appui ou l'aide d'un proche, et ce où qu'il soit ou presque.

Chez les Somali, le système tribal se compose de clans. L'arbre généalogique est très précis, et permet de remonter à l'origine de chaque branchage de tribu. Par exemple, on peut, aujourd'hui encore, grâce à une forte survivance de la tradition orale, remonter 20 à 25 générations, jusqu'au fondateur éponyme d'un clan. On distingue d'ailleurs six confédérations de tribus, aux branches claniques venant d'un ancêtre commun (les Dir, les Issak, les Darod, les Hawiyé, les Digil, les Sab).

Les Somali étant très nombreux (totalité de la population somalienne, 2/3 de la population djiboutienne, par exemple), ils exercent des activités variées, plus ou moins sédentaires et liées à leur milieu de vie. Cependant, ces peuples ont conservé une grande faculté de mobilité, palpable à l'heure actuelle. Même sédentarisés, les Somali ne craindront pas de déménager, ou de changer de lieu de vie au sein d'une ville par exemple.

L'Islam a été introduit sur la côte des Somali dès le X^{ème} siècle. Il a connu une expansion rapide qui a menée à une réorganisation en profondeur des clans et de la société. La plupart du temps, chez les nomades, les croyances islamiques s'adjoignent à des croyances pré-islamiques. Afar comme Somali pratiquent plutôt un Islam Sunnite de rite shâfi'ite.

2. Des modes de vie adaptés

Après avoir présenté, de manière succincte, les populations qui peuplent notre aire d'étude, nous souhaitons à présent faire un état des lieux de la manière dont elles composent avec le milieu dans lequel elles vivent.

Ici encore, nous n'avons pas cherché à distinguer de manière radicale les modes de vie afar des modes de vie somali. Nous justifions ce parti pris par le fait que ces deux ethnies nourrissent, de ce point de vue, beaucoup plus de points communs que de différences. Ainsi, nous avons eu à cœur de présenter tour à tour des aspects des deux cultures pour fournir un aperçu le plus exhaustif possible des modes de vie nomades.

³⁹ D. ALWAN. 2008. Didier Morin : le griot moderne de l'Afar. Djib'out, N°38, pages 6-10.

❖ L'économie

Chez les peuples nomades, Afar ou Somali, la totalité de la vie économique tourne autour du cheptel, et de la nécessité de posséder et de faire vivre des bêtes est à la base de toute la vie pastorale. Ainsi, la hiérarchie sociale est toute entière marquée par cette notion de possession du bétail.

Les espèces de prédilection des pasteurs nomades sont les chameaux (caméliens), des moutons (ovins), des chèvres (caprins), ou des bovins, dans les zones plus favorisées. Ces espèces, à des degrés divers, sont toutes d'un entretien relativement aisé, et sont déplaçables facilement, au gré des aléas du climat et des ressources notamment.

De plus, la variété des troupeaux et leur combinaison assurent une plus grande souplesse et une meilleure adaptation en cas de sécheresse, ou autre instabilité climatique.

	Mise bas	Avantages	Utilisations	Inconvénients
 Bovins	1 fois / an	<ul style="list-style-type: none"> • Production rentable 	<ul style="list-style-type: none"> • Boucherie • Lait 	<ul style="list-style-type: none"> • Bétail exigeant • Coûteux • Nécessitent des structures de stockage de la production (viande, lait)
Caprins 	2 fois / an	<ul style="list-style-type: none"> • Permet une utilisation maximale du milieu • Bons rendements 	<ul style="list-style-type: none"> • Lait • Viande 	<ul style="list-style-type: none"> • Vulnérables aux épizooties • Besoin constant en eau • Mobilité réduite • Agents de désertification par biomorphose
Ovins 	1 fois / an	<ul style="list-style-type: none"> • Bons rendements 	<ul style="list-style-type: none"> • Lait • Viande parfois 	
Caméliens 	1 fois tous les 2 ans	<ul style="list-style-type: none"> • Permet de vivre en autarcie pendant une grande partie de l'année • Endurance • Peu d'exigence 	<ul style="list-style-type: none"> • Bât • Lait • Prestige social 	<ul style="list-style-type: none"> • Coûteux

Figure 19. Caractéristique des espèces élevées par les nomades.

Source. D'après François Piguet.

Le troupeau joue plusieurs rôles déterminants.

▪ Une source de nourriture

La base alimentaire reste étroitement liée, elle aussi, à la production du troupeau et aux ressources végétales à disposition. Ainsi, on utilise le troupeau pour se nourrir, de même que des denrées issues de cueillettes ou de récoltes frugales.

Les espèces comme les chèvres ou les bovins sont avant tout utilisées pour leur production de lait, dont on se nourrit comme tel, ou que l'on transforme en beurre (*Ghee* chez les Somali). Le lait constitue véritablement la base de l'alimentation des populations

nomades, on peut le consommer cru, caillé, ou agrémenté de céréales... En cas de disette, on le réserve aux enfants, jugés plus vulnérables.

On utilise aussi la viande fournie par les différentes espèces, mais de manière beaucoup plus rare. En effet, ce met ne fait pas partie du régime alimentaire de base du nomade. On la consomme plutôt lors de fêtes ou d'occasions exceptionnelles (deuil, mariage...)

▪ **Prestige**

Le troupeau conditionne l'ensemble de la hiérarchie sociale. Chez les Afar, le bétail est la propriété des chefs de famille. A leur mort, on distribue le troupeau à leurs descendants selon un droit d'aînesse. Les femmes ont, elles, un droit d'usage sur les vaches (lorsque le climat et le niveau de vie des familles permettent leur élevage). Cependant, elles n'héritent pas de leur mari, et la jeune fille, lorsqu'elle se marie n'emporte pas le troupeau.

▪ **Valeur marchande**

Ainsi, les populations nomades peuvent échanger ou vendre le cheptel, mais aussi ses productions. Traditionnellement, les échanges prenaient place dans la fertile vallée de l'Awache. Aujourd'hui avec le développement des villes, centres commerciaux par excellence, les lieux de commerce ont évolué : les centres urbains sont devenus des lieux d'échange privilégiés avec l'extérieur pour les populations nomades.

Le pasteur y vend donc les produits de son troupeau, du charbon de bois, des peaux ou d'autres denrées... Il acquiert ainsi les moyens de se ravitailler et de se vêtir.

Outre les ressources en lien direct avec le troupeau et son exploitation, d'autres activités sont rémunératrices, pour les peuples de pasteurs. Le commerce caravanier est une de ces activités.

« de tous temps, le nomade a joué un rôle d'intermédiaire, auquel le sédentaire doit nécessairement faire appel dans toutes ses communications extérieures terrestres »⁴⁰, Souligne F. Piguet. Ceci est lié aux savoir-faire, et autres connaissances dont font preuve les pasteurs. Ils connaissent mieux que quiconque l'arrière-pays, et savent exploiter de manière optimale les voies de circulation et moyens de transport à leur disposition.

❖ **Gestion de l'espace et du temps**

Les rudesses et irrégularités du climat qui règne dans la Corne de l'Afrique sont largement responsables d'un mode de pastoralisme original, que l'on appelle parfois « nomadisme altitudinal ». Il relève non seulement d'une perception particulière de l'espace et du temps, mais aussi et surtout, de leur utilisation de manière singulière.

Dans sa thèse Amina Saïd-Chiré propose une lecture climatique de l'espace occupé par les Issa-Somali. Cette étude est tout à fait révélatrice de la manière dont ce peuple perçoit et vit l'espace.

Ce dernier divise l'espace en trois grands milieux naturels :

▪ **Le *Guban* ou « terre brûlée par le soleil »**

⁴⁰ F. PIGUET, 2000, Des Nomades entre la ville et les sables, sédentarisation dans la corne de l'Afrique. Paris, Genève : Khartala, 444 pages, p.49

Cet espace climatique traditionnel englobe, pour les Somali, toutes les régions à climat chaud qui bordent la Mer Rouge et l'Océan Indien. Le *Guban* est plutôt utilisé dans la saison fraîche (novembre à avril), que les Somali nomment *jilaal*. Durant cette période souffle un vent de Nord-Est, venu de la mer et chargé d'humidité, apportant quelques pluies. C'est le *xays* (Somali), ou le *dadaa* (Afar)

- **Le *Galbeed***

Ce second espace regroupe des régions au climat moins rude, et aux pâturages plus fournis. On peut le situer, au-delà d'un axe Lac Abbé-Diré Dawa, vers l'Awash, vallée fertile qui abrite majoritairement des populations Afar. Cette zone est pâturée pendant la saison chaude (*xagaa*) qui s'étend de mai à octobre. Elle reçoit en effet, à cette période, des pluies estivales que les Somali nomment *Karan* et les Afar *Karma*.

- **Le *Buur***

Pour les Issa, c'est cette zone qui s'oppose véritablement au *Guban* (le *Galbeed* étant peuplé et approprié par les Afar). Le terme de *Buur* désigne les contreforts montagneux, milieu lui aussi plus clément.

Ces grands espaces climatiques ont une influence forte sur l'exploitation de l'espace par les peuples nomades. L'utilisation de ces deux zones écologiques, est une complémentarité vitale pour les peuples nomades. Aujourd'hui encore les mouvements de transhumance des Afar et Somali sont largement conditionnés par ces deux grandes entités.

Outre une perception et une utilisation du temps, la manière dont les peuples nomades vivent et perçoivent l'espace est très largement conditionnée par leur mode de vie pérégrin.

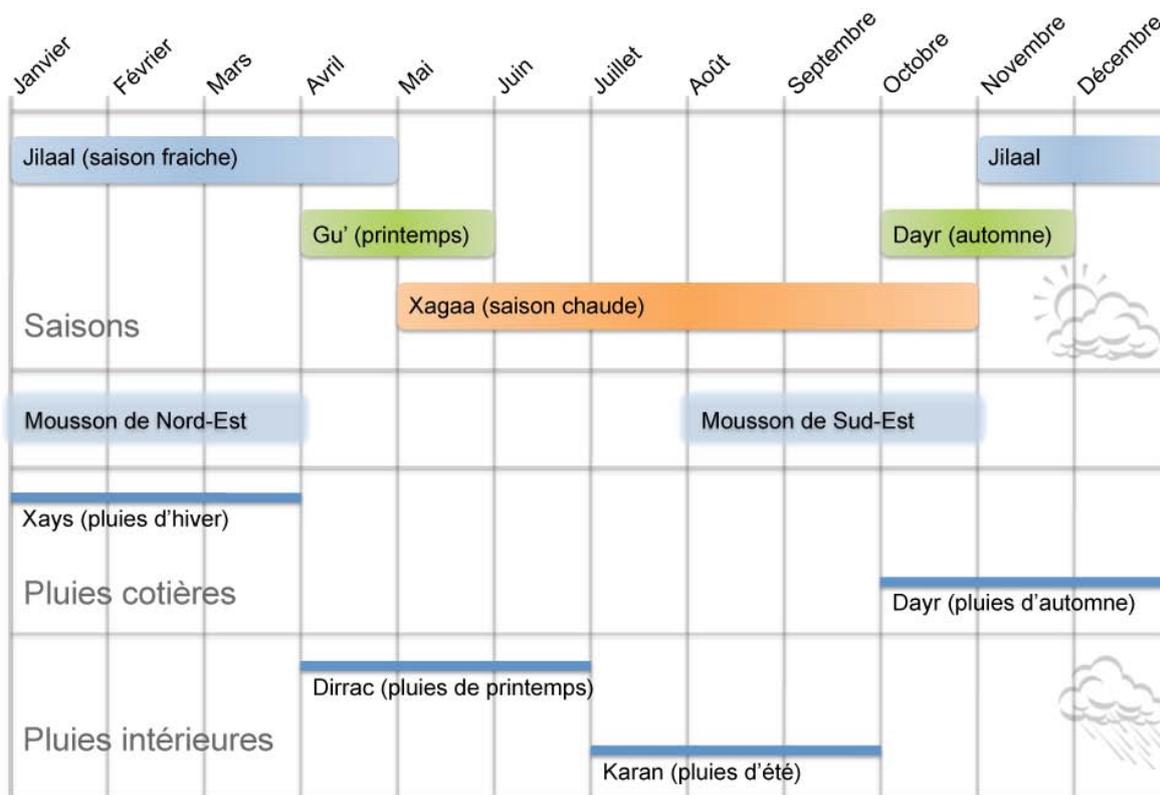


Figure 20. Calendrier climatique Issa Somali.

Source. D'après Amina Saïd-Chiré.

L'espace est avant tout perçu comme une manne, une ressource et un apport indispensable en nourriture pour les hommes autant que pour le cheptel. Sa division et son utilisation se font donc à partir de cette donnée, et ce chez les Afar autant que chez les Somali.

La division de l'espace chez les Afar est tout à fait révélatrice de ce mode de fonctionnement.

La possession des territoires de pâturage d'une tribu nomade se fait *ad-indivis*, c'est-à-dire que la propriété est commune, mais que la jouissance de la terre et son exploitation sont réservées au seul occupant. Tant qu'un groupe nomadise sur une terre, il en a la jouissance, mais cependant n'en a pas la propriété. Le sol est considéré par les populations nomades comme un patrimoine collectif qui n'est ni aliénable, ni vendable.

Ainsi, le territoire est traditionnellement divisé en lots d'importance inégale correspondant au nombre de lignages et de segments de lignages.

Cette forme de répartition, volontairement peu équitable peut être une source de convoitises ou de conflits. La possession d'un territoire peu arrosé (étant donné l'irrégularité de la pluviométrie et les rudesses du climat) peut impliquer un besoin de pactiser ou de disputer illégalement un meilleur terroir.

Mais, pour bien comprendre de quelle manière les peuples nomades de la Corne de l'Afrique perçoivent l'espace, on ne peut considérer seulement les territoires où ils s'établissent de manière plus ou moins durable. L'espace est aussi celui des trajets et parcours de transhumance, qui nécessite de la part des pasteurs une véritable gestion au même titre que n'importe quel sol.

Les trajets de transhumance sont ceux qui conduisent les nomades et leurs bêtes entre deux temporalités bien distinctes :

- Le temps de la survie
- Le temps du recouvrement des forces autant pour les bêtes que pour les hommes ;

Dans le cas des Somali par exemple, l'organisation économique des unités pastorales s'appuie essentiellement sur le *reer*. C'est un groupement d'une centaine de têtes de bétail, accompagné de deux ou trois éleveurs, ainsi que de leur famille.

Les différents *reer* quittent leur puits d'attache, propriété des lignages, pour aller profiter des herbages qui jalonnent les parcours de transhumance après les pluies.

Dans ces groupes, le chef de famille, ou chef du *reer* a un rôle de décideur. Il a la responsabilité des autres hommes, mais aussi du cheptel. A ce titre il possède aussi une connaissance très étendue concernant la localisation des puits ou des zones fourragères de la région. La possession et la maîtrise de ces informations sont à l'origine d'un grand nombre de réseaux de solidarité et d'échanges entre les nomades. De même, le passage d'un *reer* sur le territoire d'un autre *reer* fait l'objet de négociations de droits de passage.

L'organisation des transhumances chez les Afar, même si elle n'est pas en tout point semblable, ressemble fortement à celle que nous venons de décrire concernant les pasteurs Somali. Il est important, surtout, de noter, combien le rapport à l'espace de ces peuples est réglé, mais aussi tributaire du climat et de ses aléas.

Quoi qu'il en soit cette exigence de déplacement conditionne en tous points l'existence et la vie des nomades. Tout doit pouvoir être chargé et déplacé facilement à dos de dromadaire.

Ainsi, ils ne possèdent que très peu de choses, afin de faciliter les départs et trajets. Le mobilier se limite à une tente (*daboïta* chez les Afar), C'est un dôme hémisphérique, fait d'armatures de bois flexibles, entrecroisées, puis recouvertes de nattes tressées en fibre de palmier « doum ».



Structure d'une *daboïta* (habitation Afar)



Vue intérieure d'une *daboïta*

A cette habitation traditionnelle s'ajoutent des peaux, des ustensiles de cuisine, des outres en peau de chèvre, des récipients en vannerie, fumés pour assurer leur imperméabilité.



Ustensiles de cuisine utilisés par les nomades

❖ Organisation politique et sociale

L'organisation politique et sociale des groupes nomades est très largement conditionnée par l'organisation économique et la manière de gérer l'espace que nous avons exposées précédemment.

Ici, la distinction entre les groupes Afar et Somali va être plus marquée, ces deux ethnies ayant des façons de faire spécifiques.

Il importe avant de les décrire, de préciser que malgré leur caractère traditionnel, ces modes de gestion politique et sociale sont pour la plupart aujourd'hui encore en vigueur, et font l'objet, même, d'une mise en application rigoureuse par les populations.

Quatre sultanats majeurs se sont maintenus à l'intérieur des limites d'états modernes chez les Afar :

- Tadjourah
- Raheïta
- Awsa
- Goba'ad

Des sultans (*dardar*) sont à leur tête, assistés de vizirs (*banoïtas*). Ces systèmes traditionnels font aujourd'hui encore largement autorité, et le sultan reste une personne respectée et largement consultée pour des questions de droit coutumier.

La société afare n'est pas castée, elle permet, sous condition, l'intégration d'éléments allogènes à la tribu (mariage, alliances entre groupes).

Chez les Somali, en revanche, la hiérarchie est présente et pesante.

Les Somali et les Afar ont en commun une tradition d'accueil, de solidarité, de secours mutuel, et d'hospitalité qui tient aux rudesses de la vie nomade que ces deux ethnies ont en partage. Ceci peut prendre des formes différentes.

Chez les Afar, une forme d'institution existe, elle matérialise parfaitement cette tradition d'hospitalité et d'entraide mutuelle : la Fi'ma.

*« On peut définir la Fi'ma soit comme une organisation regroupant toutes les fractions d'immigrants de plusieurs tribus venant dans une région, soit comme un groupe de plusieurs tribus habitant la même région. C'est quelque chose qui est semblable à un code : un code qui aide à rendre la vie en commun supportable à chaque membre de la société, un code d'entraide et de protection ; il permet, en effet, de protéger chacun contre les autres, de protéger les autres contre lui ou bien encore de le protéger contre lui-même ».*⁴¹

La Fi'ma assure, à ce titre, un encadrement social, elle a le pouvoir de légiférer en matière de justice et de paix, sans avoir à recourir à l'appareil d'état, souvent redouté par les populations nomades (car synonyme de taxations).

La Solidarité est l'objet premier de cette institution. Elle peut s'exercer à tout moment, lors de défaillances physiques, ou d'évènements engageant de fortes dépenses, ou encore lorsqu'un troupeau est décimé

On trouve des réseaux de solidarité similaires chez les peuples Somali, eux aussi très organisés et structurés. Chez les Issas, une institution ancestrale, *le Xeer*, va dans ce sens.

⁴¹ A. DINI AHMED, 1967, Un Fait social afar : la fi'ma. Pount, n°3, 3^{ème} trimestre, Djibouti, p.31

Tout garçon, à sa naissance est par exemple rattaché à un groupe payeur de *mag* (prix du sang). Un groupe de payeurs rassemble de cent à un millier d'hommes selon les cas, apparentés et unis par un contrat.

Même si il a d'abord un rôle économique à jouer (définir les liens entre un client et un vendeur, associations commerciales de différents membres), ce groupe peut aussi revêtir à l'instar de la Fi'ma la forme d'une assistance sociale collective.

Nous n'avons pas décrit ces institutions de secours mutuel de manière très précise, là n'est pas l'objet de notre étude.

Cependant, il importait de montrer combien la solidarité, chez les nomades est régie par le droit coutumier et des institutions « piliers ».

Nous le verrons au cours de notre travail, le développement du tourisme a largement bénéficié de cette vision de la solidarité et de l'hospitalité, presque naturelle et aujourd'hui encore fortement ancrée au sein des populations de pasteurs.

3. Etat du pastoralisme à l'heure actuelle.

Plutôt que de tenter de décrire les évolutions contemporaines du mode de vie nomade, il nous a semblé plus judicieux et intéressant de nous baser sur un exemple fortement évocateur de celles-ci.

Lors de notre séjour en République de Djibouti nous avons pu séjourner dans la zone de la forêt du Day, durant plusieurs jours et à plusieurs reprises. Ceci nous a permis d'observer, mais aussi d'aller à la rencontre des populations.

❖ Présentation

Située à 1 500 mètres d'altitude environ, la forêt du Day, fait figure d' « oasis de fraîcheur » au cœur du territoire semi-aride qu'est la République de Djibouti. Cet espace est donc de manière ancestrale, le réceptacle de mouvements de transhumance, mais aussi le milieu de vie permanent de populations semi-nomades.

La forêt s'étend sur quelques hectares, à peine, et en son cœur on trouve 3km² d'une formation végétale relique datant de l'ère primaire. Elle abrite des jujubiers, des figuiers étrangleurs ou encore des genévriers géants. Autant d'espèces qui constituent une ressource en nourriture providentielle pour le cheptel.

Ce territoire, pendant de longues années a été géré de manière très raisonnée par les populations établies sur place, non par un souci moderne et occidental d' « écologie », mais par nécessité de protéger une de leurs principales ressources.

Ainsi, les troupeaux, à certaines périodes de l'année n'avaient pas le droit de pénétrer la forêt, ou de manière modérée, de même on ne les laissait pas vagabonder librement...

Or, avec la disparition progressive des traditions et pratiques nomades, mais aussi à cause de sécheresses successives, ces usages se sont perdus, remplacés peu à peu par des pratiques peu raisonnées, et ne tenant plus compte de la fragilité du territoire.

Des techniques « sauvages » comme la sape des arbres pour nourrir le cheptel ou le surpâturage sont autant d'éléments qui participent à l'anéantissement du milieu.

Malgré la sécheresse et les aléas du climat, les pasteurs du Day ne semblent pas vouloir renoncer à leurs troupeaux, traditionnellement synonymes de richesse, et de prestige social.

On rencontre ainsi des troupeaux de caprins de plus de 50 têtes, alors qu'aucune goutte de pluie n'a arrosé la région depuis des mois.

Une donnée s'ajoute à ce phénomène.

Le Président de la République a, il y a quelques années installé sa résidence d'été à la forêt du Day. Suite a cela, il a créé un système d'adduction d'eau, qui permet aux populations d'y accéder via des fontaines publiques ou des stations de pompage distribuées sur la zone.



Station de forage permettant l'alimentation en eau de la forêt du Day

Cette arrivée soudaine de l'eau a chamboulé l'économie et la vie sociale locale. Il suffit de discuter quelques instants avec une femme par exemple, et rapidement, elle en viendra à vous dire combien elle apprécie de ne plus faire, plusieurs fois par jour, le chemin qui conduit jusqu'au puit dans la forêt (à 5 km environ).

Un homme vous expliquera qu'il s'est fait un jardin, où il fait pousser des tomates, et d'autres denrées pour la consommation familiale, de même que du khat qu'il produit pour sa propre consommation.



Plantation de légumineux



Plants de Khat



Jeunes manguiers

On constate que l'implantation de l'eau courante facilite grandement le quotidien des populations sur place, et en un sens les encourage à se fixer dans des endroits pourtant arides et aux caractéristiques difficiles.

Cependant, l'adduction en eau n'a pas modifié profondément les mentalités. Si les populations créent de nouveaux modes de faire valoir comme les jardins, ceux-ci ne supplantent par pour autant les pratiques traditionnelles.

Le Day, aujourd'hui, est donc une zone en transition, qui subit de forts dommages écologiques. Cette situation nous permet de constater l'impact de l'arrivée d'un élément exogène dans un système territorial aux modes de fonctionnement traditionnels et ancrés.

Dans des proportions extrêmes, la situation du Day que nous venons d'exposer ici est très révélatrice de ce que l'on peut constater à l'échelle du territoire djiboutien. Nous avons affaire à la survivance, dans les esprits, mais aussi dans la pratique d'une tradition nomade encore vivace. Mais tout ceci prend place au cœur d'un pays qui aspire à entrer de plein fouet dans les réalités d'un monde globalisé en ignorant cet héritage. Ceci crée de graves dommages sur les milieux, les cultures, et les hommes.

❖ Bilan

Cet exemple nous a permis, en un sens, de mettre en avant les causes du déclin du nomadisme.

▪ Causes climatiques

Comme nous nous sommes efforcés de le montrer durant notre étude, le climat est une donnée de base pour les populations nomades, qui vivent en osmose avec leur milieu. Ces dernières années ont été marquées par des sécheresses impressionnantes, ainsi que par des pluies exceptionnelles. Même si ces aléas climatiques ne sont pas une cause directe du déclin du nomadisme, ils contribuent largement à annihiler une activité déjà affaiblie.

▪ Accroissement du nombre de têtes de bétail

Ceci engendre l'empiètement des pâtures sur les zones de cultures, mais aussi le problème du surpâturage. Ces pratiques se révèlent, en effet, être peu adaptées par rapport au fragile équilibre pédologique qui prévaut dans les zones semi-arides. Ceci est donc largement à l'origine de l'accélération de la dégradation des écosystèmes, et de la désertification.

▪ Stratégies de fixation des populations de pasteurs

L'adduction en eau dans la zone du Day a largement contribué à faciliter le quotidien des populations, les encourageant par là même à rester sur place plutôt que de quitter leur lieu de vie. Or, ceci provoque une sédentarisation dans un milieu qui ne peut que difficilement pourvoir aux besoins des bêtes et des hommes. Celui-ci est donc surexploité, et court à sa perte.

▪ Début d'un processus de dépendance des populations nomades

Paradoxalement les populations de pasteurs transhumants, qui symbolisent dans les esprits la liberté, et illustrent ce qu'est un esprit farouche, deviennent dépendantes des aides et tributaires de leurs proches ou d'apports extérieurs. En se fixant ainsi, et en conservant leurs importants troupeaux, il ne peuvent en effet, pas subvenir à leurs besoins. Si ces aides évitent à ces populations d'aller grossir encore l'effectif des bidonvilles périurbains, elles engendrent aussi une déperdition des modes de vie et savoir-faire traditionnels. De plus, elles ne permettent pas aux nomades de rester sur place dans des conditions décentes.

III. Modalités d'insertion de l'activité touristique en milieu agropastoral transhumant

Après cette présentation du milieu djiboutien, et de la manière dont il est vécu par les différentes populations qui l'habitent, nous allons maintenant commenter la manière dont ces espaces de vie deviennent peu à peu des espaces touristiques.

Comment le tourisme a-t-il fait son apparition ?

Sous quelles formes ?

1. Genèse de l'insertion de l'activité touristique en milieu agropastoral transhumant

Comme nous l'avons déjà précisé, le tourisme en République de Djibouti est une activité pratiquée de longue date.

Cependant, le développement de l'activité en milieu nomade est relativement récent, puisque l'on peut faire remonter la création de la plupart des campements à une dizaine d'années seulement.

❖ Variété et singularité de l'offre touristique

Avant de présenter les modalités d'insertion du tourisme en milieu agropastoral transhumant, il est nécessaire de faire un point sur la terminologie liée à ces formes de tourisme.

A l'heure actuelle, de nombreux mots, existent pour nommer les formes de tourisme qui prennent place en milieu rural, dans des pays en voie de développement...

Des mots comme « écotourisme », « tourisme solidaire », « tourisme équitable », ou encore « tourisme durable » font leur apparition depuis une dizaine d'années. La plupart de ces termes ne sont pas encore normés, et font donc l'objet de tentatives de définition plus ou moins hasardeuses. Ils sont aussi largement instrumentalisés à des fins commerciales ou publicitaires par de nombreux tours opérateurs.

Ainsi, nous n'avons pas souhaité, lors de notre étude, « coller » l'un ou l'autre de ces termes sur l'offre touristique djiboutienne, craignant de décrire, alors, une réalité complètement importée.

Cependant, nous avons cherché à décrire le tourisme en milieu agropastoral dans sa variété et dans sa singularité. Ce n'est qu'à la suite de ce travail, qu'il sera possible, d'après nous, de tenter de l'ancrer dans une ou l'autre des catégories des nouvelles formes de tourisme.

Il importe maintenant, de présenter les différents aspects du tourisme qui se développe en milieu agropastoral, et ceux sur lesquels nous nous sommes penchés de manière plus particulière et approfondie.

Comme nous l'avons expliqué dans la première partie de cette étude, nous avons défini un certain nombre de critères pour considérer un lieu comme « touristique » :

- La présence de visiteurs
- La présence de sites naturels remarquables

- La présence de structures d'accueil et d'hébergement
- La présence d'initiatives réservées aux touristes

C'est donc sur ces mêmes critères que nous nous sommes basés pour définir les formes de tourisme à étudier en milieu agropastoral transhumant.

Les initiatives finalement retenues et étudiées recoupent des réalités tout à fait différentes, puisqu'elles concernent autant des projets touristiques à proprement parler (comme les campements, les activités de loisirs...), que des sites naturels peu exploités, ou encore des actions liées au jeu des acteurs (réseaux de partenariats, tentatives de labelliser, légiférer...).

Nous ne souhaitons pas ici décrire de manière précise le fonctionnement de l'ensemble de ces composantes, mais plutôt en donner un aperçu général, avant d'aller plus loin dans la description et de les mettre en relation dans la suite de notre travail. L'ensemble de ces paramètres n'a que peu d'intérêt en tant qu'élément isolé, c'est son groupement que l'on qualifie « d'offre touristique », et c'est cela que nous nous attacherons à décrire.

▪ **Les campements touristiques**

Ils sont la forme la plus « évidente » de la présence du tourisme en milieu nomade. Ce sont des structures créées de toute pièce, à la seule fin d'accueillir les touristes et de leur fournir le gîte et le couvert. Ils ont une organisation et des formes communes, bien que prenant place dans des milieux radicalement différents. Les campements touristiques ne sont pas la seule forme d'hébergement touristique présente dans l'arrière-pays. Il existe aussi des hôtels ou « gîtes ruraux », or nous ne nous appesantirons que très peu sur ces formes de structures d'accueil, qui n'entretiennent pas un lien étroit avec le milieu agropastoral transhumant.

▪ **Les activités de loisirs**

Elles peuvent prendre des formes diverses et variées selon le lieu auquel elles se rattachent. Elles sont elles aussi créées à des fins touristiques uniquement. Or, elles prennent place au sein de milieux naturels. Il importera de voir à quels points elles les intègrent, en usent, et ce que ceci engendre. On inclut ici les activités liées à la vente de souvenirs ou d'objets d'artisanat fabriqués par les locaux.

▪ **Les sites remarquables**

La République de Djibouti regorge de sites naturels remarquables. Le pays est situé à la jonction de trois rifts, ceci lui confère une géologie active, et des formes paysagères remarquables. Ici, il est plus délicat de dire qu'un site est, ou n'est pas touristique. Ceci dépend en réalité de la présence de touristes dans ce lieu et de l'état d'avancement de la mise en tourisme de l'endroit. De même, et contrairement aux campements par exemple, les sites naturels ne sont pas entièrement dédiés au tourisme, ils peuvent être un lieu de vie, exploité ou mis en valeur par des populations locales. Il importera ici de bien montrer comment le tourisme compose avec ces implantations ancestrales et anciennes.

▪ **Les acteurs et réseaux de partenariat**

Les acteurs sont nombreux et relèvent de différentes sphères. Ils peuvent agir au niveau local dont ils sont issus, mais aussi venir de l'extérieur. Il importera ici d'établir des relations, et d'identifier des formes de partenariat entre ces différentes personnes. Dans le cas du tourisme, il faudra naturellement présenter les différentes personnes ou institutions qui oeuvrent en faveur de l'activité, mais aussi le touriste lui-même, qui constitue un des acteurs privilégiés de cette activité (qui est-il. D'où vient-il ? etc...).

▪ Les tentatives de légiférer, de cadrer l'activité

Le tourisme en milieu nomade recouvre des formes variées et complexes, de plus, comme nous l'avons déjà souligné, il trouve un écho important, dans les médias, ou même dans les esprits des occidentaux. Ce type de tourisme est en effet jugé comme plus respectueux de l'environnement, des peuples et de leurs cultures. C'est donc à ce titre qu'il fait l'objet d'un certain nombre de lois ou labels. La République de Djibouti, et son arrière-pays n'échappent pas à cet arsenal de textes et de volontés d'un meilleur cadrage de l'activité touristique. Il faudra, ici, présenter les différentes initiatives en place, mais aussi leurs initiateurs et l'impact réel de ce type de volontés.

❖ Chronologie du développement du tourisme

Le développement du tourisme et de l'« excursionnisme » en République de Djibouti est ancien, sous des formes plus ou moins organisées. Cependant, le développement du tourisme en milieu nomade est relativement récent. Il suffit de faire la chronologie du développement des principaux campements touristiques pour s'en apercevoir. Un des premiers sites à avoir vu le jour, est celui de Dittilou inauguré en 1987. A ce titre, cette expérience est très intéressante, et implique que nous nous y appesantissions.

Lorsqu'au milieu des années 1980, un jeune ingénieur agronome, Baragoïta Saïd décida de créer Dittilou, le tourisme ne se résumait qu'à quelques excursions de la part des expatriés présents à Djibouti.

L'initiative de départ n'était pas vouée entièrement au tourisme, elle regroupait aussi des activités d'élevage (lapins) et horticoles. Le but premier du créateur du site, était de fixer sur place les populations de la zone fortement enclines, alors, à l'exode rural. C'est à ce titre d'ailleurs que le campement de Dittilou fait figure de première initiative touristique « intégrée ».

Or, les structures d'hébergement situées aux abords de l'exploitation ont rapidement, victimes de leur succès, pris le pas sur les activités agricoles.

A l'initiative du campement s'est rapidement adjoint un circuit touristique sous forme de trek chamelier. La randonnée se fait selon le trajet d'une caravane afar qui ramasse le sel sur la banquise du Lac Assal pour l'échanger ensuite en Ethiopie contre des céréales ou d'autres denrées. Cette initiative en plus de permettre un regard sur les sites géologiques et paysages spectaculaires de la République de Djibouti, a pour but de faire connaître les populations nomades Afar, leurs traditions et modes de vie en les intégrant pleinement au projet.

Nous reviendrons plus tard, sur cette initiative pionnière, à l'origine de nombreuses autres. Nous la mettrons en perspective, et l'analyserons plus en détails.

Suite à la création du site de Dittilou, d'autres campements ont vu le jour, sur le même mode de fonctionnement ou presque et dans d'autres points du territoire djiboutien.

Mais tout comme l'ensemble des secteurs de l'économie djiboutienne, le tourisme en milieu nomade a largement pâti de la guerre civile des années 1990 et de ses impacts. La création de campements, ou la mise en place d'initiatives a donc largement été freinée voire stoppée de 1990 à 1994 environ.

Dans notre étude, nous nous attacherons à cerner les raisons de l'essor du tourisme en milieu nomade suite à cette période de conflits, bien que certaines apparaissent comme transparentes et évidentes :

- **Sensibilités au développement des milieux plus affirmées** : le pôle universitaire est très récent en République de Djibouti. Jusqu'à sa création en 2000, les jeunes les plus favorisés partaient étudier à l'étranger (notamment en France). Ceci est un des facteurs qui a conféré à cette jeune génération un recul, et un regard neuf sur les problématiques de développement dans leur propre pays. De plus, la jeune génération semble faire preuve d'une conscience nouvelle concernant les problématiques économiques, environnementales et culturelles du pays.
- **L'attachement culturel** est lui aussi très présent dans le discours des personnes à l'origine des structures touristiques. Toutes semblent conscientes des effets positifs induits par la mise en tourisme des lieux. Ceci engendre une particularité du tourisme djiboutien. La plupart des initiatives sont à l'origine d'acteurs locaux ayant en tête les bénéfices que pourraient en retirer les populations locales. De même, les moyens humains et matériels mis en œuvre sont issus de la République de Djibouti.

Ces constats, issus de notre travail de terrain, seront à la base de la suite de notre travail, car ils constituent non seulement le cœur du développement du tourisme en milieu nomade en République de Djibouti, mais aussi toute sa spécificité et son originalité.

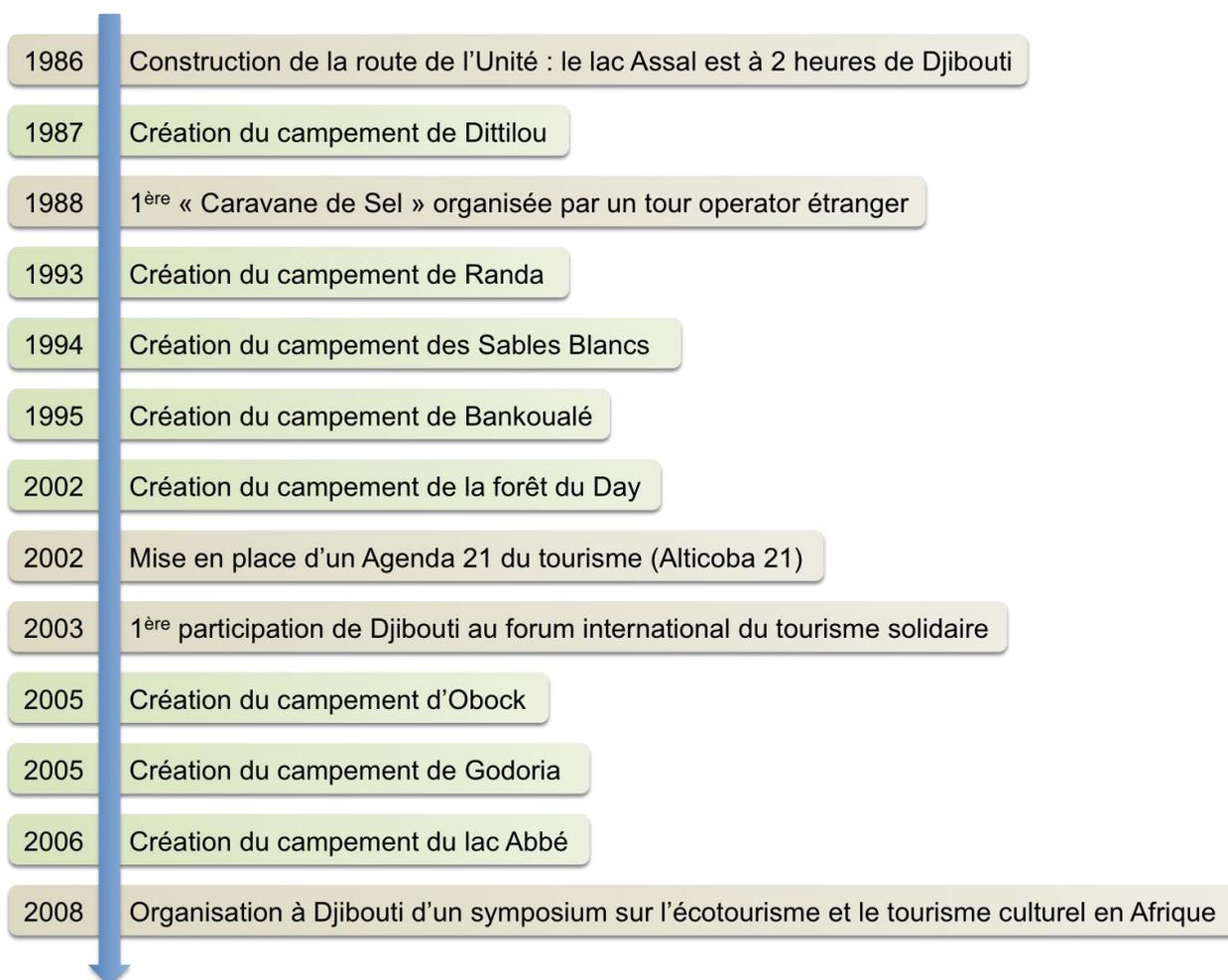


Figure 21. Chronologie du développement du tourisme en milieu agropastoral en République de Djibouti.

Cette chronologie fait un rapide tour d'horizon du développement de l'activité touristique en milieu agropastoral transhumant. On constate qu'aux créations de

campements se sont adjointes des tentatives de légiférer ou de cadrer l'activité touristique. Les dernières initiatives prises semblent sceller la vocation et l'ouverture à l'international de la destination djiboutienne.

❖ **Volontés à l'origine de la mise en œuvre**

Nous l'avons déjà expliqué précédemment, la volonté étatique de développer le tourisme en République de Djibouti à l'heure actuelle est en grande partie liée au fait que l'on pense que cette activité peut être un important facteur de développement en tant que secteur économique.

Or, la mise en place d'initiatives au niveau local, par des particuliers relève de volontés beaucoup plus modestes et ciblées, c'est d'ailleurs lorsque celles-ci sont clairement définies que les projets connaissent un succès assuré.

Même si les projets sont tous sensiblement différents dans leurs formes, dans les milieux où ils se développent, et dans leurs buts affichés, on peut tout de même relever des caractéristiques communes à chacun d'eux. Ces constats sont, une fois de plus, issus des rencontres et discussions qui ont eu lieu lors de notre travail de terrain :

▪ **L'activité touristique : une manne financière potentielle**

La plupart des acteurs du tourisme et notamment des créateurs de campements ou d'autres initiatives, expliquent clairement qu'ils ont monté ces entreprises dans le but d'en retirer des bénéfices financiers. Ceci s'explique par le fait que la plupart d'entre eux, sont souvent de jeunes gens (une trentaine d'années), ayant à charge une famille, mais aussi par le coût de la vie en constante augmentation dans le pays.

De plus, la plupart des fondateurs de structures bénéficient d'une expérience dans le tourisme (guide, gérants de sites...). Ils cherchent donc à la mettre à profit, tout en en récoltant les bénéfices eux-mêmes.

▪ **Apporter une aide aux populations des alentours du site touristique**

Une volonté claire d'aider et de soutenir les populations locales est aussi clairement affichée de la part des responsables de structures. Ils semblent tous conscients de effets positifs induits par l'implantation d'activités de tourisme. Ainsi, très peu de sites fonctionnent en autarcie, ils font largement appel aux populations environnantes, leur apportent des aides, leur achètent des denrées...

Cette volonté est souvent renforcée par des origines familiales dans la zone mise en tourisme.

▪ **Protéger la zone de la désertification ou d'une utilisation irraisonnée**

Etant issus de la République de Djibouti et connaissant bien ses spécificités, nombreux sont les acteurs du tourisme à être conscients de l'originalité, mais aussi de la fragilité des milieux et cultures du pays. L'initiative touristique mise en place a donc souvent un but altruiste comme celui de freiner l'exode rural, ou la dégradation des milieux.

Nous le verrons plus tard, mais ceci passe souvent par la mise en place de projets ciblés visant à une efficacité directe. Ceux-ci peuvent relever de mesure de protection de l'environnement, de créations de structures nouvelles, d'emplois, d'une entreprise rattachée au site de tourisme...

2. Formes et structures de l'activité touristique

❖ Le tourisme en milieu agropastoral transhumant : un secteur informel ?

Nous avons présenté les principales caractéristiques du tourisme en milieu agropastoral transhumant. Il nous a semblé important de cerner le fonctionnement de cette activité, en tant que secteur économique, afin de voir comment elle s'insère à l'échelle du pays. Ceci nous a amenés à lire un certain nombre de documents présentant les différentes orientations que peut prendre l'économie.

Un certain nombre de grands critères semblent caractériser le tourisme qui se développe en milieu agropastoral transhumant, ils correspondent en fait à la définition du secteur informel⁴² en économie :

▪ Utilisation de ressources locales

Le tourisme en milieu nomade a pour base les ressources disponibles sur place, à savoir entre autres, le fort potentiel paysager des zones, le cadre naturel et les matériaux disponibles sur place.

▪ Propriété familiale des entreprises

L'initiative des campements touristiques est souvent à l'origine d'un seul individu. Cependant des membres de sa famille, étendue parfois, sont souvent impliqués dans la mise en œuvre du projet. Ceux-ci peuvent pourvoir le terrain, être employés ou encore retirer des bénéfices de l'activité. La famille au sens large, constitue souvent la base même des projets et son soutien reste une des principales conditions de leur mise en œuvre et réussite.

▪ Echelle restreinte des opérations mises en œuvre

En utilisant le terme « restreint » nous ne souhaitons pas mettre l'accent sur un aspect précaire ou peu abouti des structures de tourisme, ce qui ne serait pas les décrire telles qu'elles sont. Ce mot illustre l'impact réduit de ces structures et leur faible impact à l'échelle du territoire djiboutien, mais aussi dans l'économie du pays.

▪ Utilisation de techniques simples et nombre réduit de travailleurs

Lors des entretiens que nous avons effectués, nous avons découvert que même les campements les plus importants (capacité d'accueil de 100 personnes ou plus) ne comptaient qu'une dizaine d'employés, et ce lorsqu'ils ont un taux d'affluence maximal. Ils proviennent pour la plupart des environs immédiats du campement (villages nomades, villes environnantes...).

⁴² D'après l'encyclopédie Wikipedia en ligne.

- **Mise en avant de savoirs faire acquis hors du système scolaire officiel**

La quasi-totalité des responsables de campements a quitté rapidement le système scolaire. Très peu possèdent des diplômes ou qualifications officielles. Ceci ne les a pas empêchés de créer des structures touristiques, puis de les faire fonctionner en raisonnant en autodidactes.

- **Des marchés échappant à tout règlement et ouverts à la concurrence**

Cette caractéristique, inhérente aux campements touristiques djiboutiens, tient plus aux spécificités économiques du pays, qu'aux initiatives elles mêmes. Il est vrai, que l'économie est peu structurée ; la fiscalité « officielle » ne s'applique que dans la capitale, et ignore complètement l'arrière-pays.

C'est ce type de gestion des fonds du pays qui fait que les bénéfices engendrés par les campements touristiques échappent totalement au circuit « formel ». Comme nous l'avons déjà signalé, lors de notre passage à Djibouti, nous avons entendu parler de la création de plusieurs sites ou autres initiatives de tourisme, mais sans jamais pouvoir les localiser avec précision.

De même, on constate que les prix, à prestations égales, tendent à s'aligner, malgré quelques offres plus avantageuses, afin de fidéliser la clientèle. Ceci est révélateur d'une offre large, en constant renouvellement et extrêmement flottante car peu cadrée.

Il importe pourtant de modérer cette dimension « informelle » des campements touristiques de l'arrière-pays. En effet, si lors de leurs débuts ces structures étaient complètement extraites des logiques économiques de la République, l'intérêt nouveau porté à l'activité touristique contribue largement à focaliser l'attention sur leurs rendements et rentes potentielles. La création des nouvelles régions devrait donner naissance en 2009, à de nouvelles mesures fiscales pour les villages et villes de l'arrière-pays.

De plus la République de Djibouti affiche clairement sa volonté de faire du tourisme sinon un secteur clé, du moins un secteur important de son économie. Le pays cherche à s'ouvrir à une clientèle étrangère, venue de l'extérieur du pays.

Les campements touristiques et autres initiatives mises en œuvre dans l'arrière-pays, semblent focaliser largement l'attention des occidentaux cherchant à entrer de plein fouet dans l'ère du « voyager autrement ». Ceci risque de contribuer à une amélioration et à une évolution de l'offre dans sa qualité, et sa quantité, la faisant peu à peu s'extraire de ses aspects les plus « informels ».

❖ **Une offre particulière**

Il importe de faire un point sur une des caractéristiques les plus singulières du secteur : sa clientèle.

En effet, le tourisme de brousse en République de Djibouti a largement été plébiscité et a largement profité de la présence d'étrangers basés sur place de manière semi permanente.

La situation de « carrefour » de ce petit Etat de la Corne de l'Afrique lui doit en effet d'être plébiscité par les grandes puissances en tant que place stratégique. Il suffit de lister les ambassades et consulats étrangers présents dans le pays pour se rendre compte combien cette position est courue.

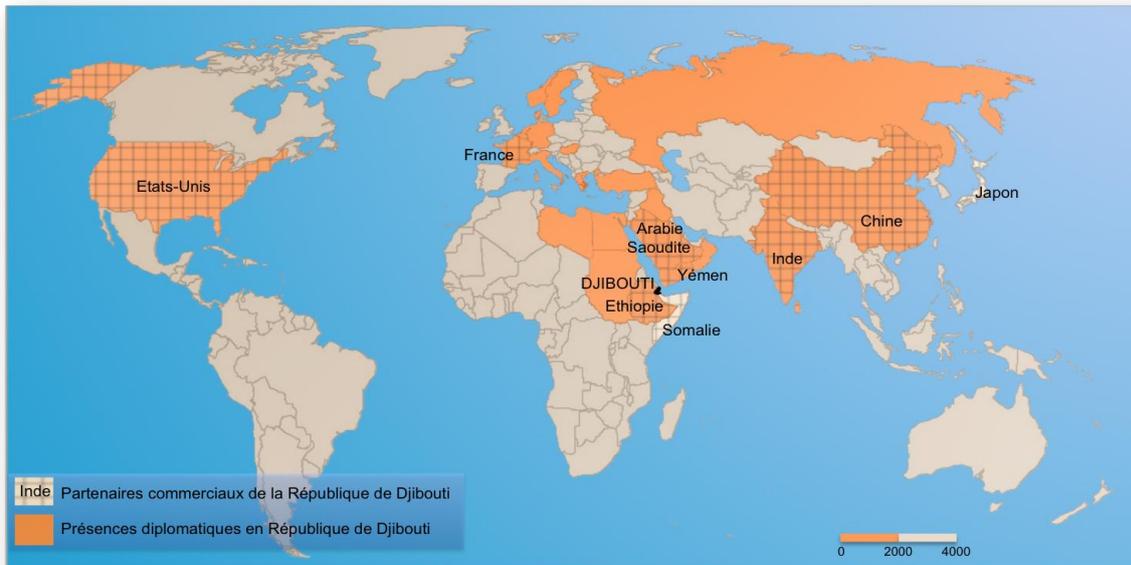


Figure 22. Principaux partenaires commerciaux de la République de Djibouti et principales représentations diplomatiques présentes dans le pays.

A cet effectif impressionnant, pour un aussi petit pays d’Afrique s’ajoute l’exploitation de l’Etat djiboutien de sa position privilégiée.

La France est restée présente à Djibouti militairement, pour ce faire elle paie un tribut au pays, que l’on appelle la « rente stratégique ». ainsi 1720 hommes sont présents en République de Djibouti dans la cadre du cinquième Régiment Interarmes d’Outre-Mer (RIAOM), et du Centre d’Aguerrissement et d’Instruction au Désert de Djibouti (CAIDD) créé en 1998⁴³.

Cet effectif de soldats basé à Djibouti est composé de stagiaires qui restent sur place seulement quelques mois, mais aussi de militaires résidant de manière permanente en République de Djibouti pour une durée de un à trois ans, avec leur famille.

C’est ce type de soldats qui constituent la clientèle principale de l’offre touristique de l’arrière-pays djiboutien. En effet, ceux-ci séjournent longtemps sur place, accompagnés de leurs proches, ils bénéficient de temps libres (permissions, congés...), ceci leur permet d’aller à la découverte de leur pays d’adoption.

A ces personnes s’ajoute l’effectif des volontaires internationaux, ou autres coopérants. Mais étant présents en nombre moindre, et pour une durée plus restreinte ils ont un impact moins important sur l’activité touristique, quoique non négligeable.

Une garnison de 1800 soldats américains séjourne aussi à Djibouti depuis les attentats de septembre 2001. Or, ils n’ont pas d’impact réel sur l’activité touristique, des directives officielles leur interdisant de voyager seuls hors de leurs bases.

Cette clientèle expatriée, vivant sur place mais cherchant à découvrir la République de Djibouti comme un pays étranger est largement exploitée d’ailleurs par les responsables de projets touristiques.

De nombreux responsables de campements, ou de créateurs d’initiatives touristiques expliquent qu’ils ont mis leur projet en place en prenant conscience de la demande issue de cette population d’expatriés.

⁴³ Auteur non communiqué. 2007. En direct de Djibouti, Objectif désert. Terre Information magazine, N° 181, pp 18-23

Lors de notre séjour sur place et plus particulièrement lors de nos passages dans les sites touristiques, nous avons pu remarquer que les expatriés constituent la majeure partie de l'effectif des touristes présents.

Les militaires ou leurs épouses se regroupent souvent en associations, qui proposent des activités dont de nombreuses proposent de partir à la découverte du pays. Ceci nécessite de faire appel à des guides, ou à des structures ou activités existantes à ces fins.

Lors de notre séjour, nous avons fait un constat : l'offre touristique djiboutienne répond à la demande des populations expatriées présentes sur place, elle s'est développée en fonction des envies et besoins émis par cette clientèle et a bénéficié de sa présence pour se développer. Cependant, on assiste aujourd'hui à un cloisonnement de l'offre.

C'est à dire que la destination s'est peu à peu conformée à la demande d'une clientèle omniprésente. Ainsi, les prix, la durée des séjours, les activités proposées répondent tout à fait aux attentes et aux disponibilités des expatriés. Cependant les responsables de projets touristiques semblent tout à fait conscients de la nécessité de changer cela. En effet, ce cloisonnement de l'offre, même s'il assure le fonctionnement des structures aujourd'hui, affecte leurs ambitions de pérennité.

Certains épisodes récents le montrent clairement : durant la guerre civile des années 1990 par exemple, une interdiction de se rendre dans le nord du pays avait été formulée à l'encontre des militaires et de leurs familles. Durant cette période l'ensemble des structures de tourisme existantes, les guides, l'artisanat ont connu une cessation d'activité totale. De même, durant les vacances scolaires les campements (même ceux situés en zones plus fraîches et accessibles durant la saison estivale) ferment car les expatriés et leurs familles retournent en France ou dans leurs pays d'origine.

Ces deux anecdotes permettent de se rendre compte de la fragilité de la clientèle touristique de la République de Djibouti si elle reste telle qu'elle est : basée sur la présence étrangère, fortement remise en cause aujourd'hui, elle ne repose que sur des hypothèses.

Dans la revue jeune Afrique, récemment, le président Guelleh déclarait :
« la France perd peu à peu ses positions économiques, culturelles et linguistiques à Djibouti. [...] [Elle] n'est pas à la hauteur. Quand j'ai lancé le projet du nouveau port pétrolier de Doraleh, c'est à Paris que je me suis tout d'abord adressé, dès 1999. En guise de réponse, on m'a proposé de bricoler les infrastructures obsolètes de celui de Djibouti. En réalité, on m'a ri au nez. C'est alors que Dubaï est entré en scène... Il faut être clair : si les Français pensent ne plus avoir besoin de Djibouti, l'inverse est aussi vrai »⁴⁴
Cette déclaration est suffisamment exhaustive pour qu'il n'y ait pas besoin de la commenter.

De plus, nombreux sont les propriétaires de structures de tourisme à avoir constaté une baisse de la fréquentation notable, ou du moins le choix de prestations simplifiées de la part des touristes.

Un des responsables de campement interrogé nous a par exemple déclaré :
« Jusqu'en 2003, le campement a connu une phase de pleine activité. Avec l'augmentation du prix des carburants, depuis 2003, le campement a vu sa fréquentation diminuer. Les gens par exemple, ne veulent plus dormir sur le site, ou prendre de pique-nique, ils veulent réduire les coûts au maximum »⁴⁵.

C'est donc forts de ces constats que les acteurs du tourisme djiboutien, institutionnels ou non, souhaitent ouvrir l'offre touristique à une clientèle étrangère et extérieure au milieu des expatriés.

⁴⁴ François SOUDAN. 2008. Djibouti n'a plus besoin de la France. revue Jeune Afrique, N° 2456, p.24

⁴⁵ Entretien avec un responsable de campement, réalisé à Djibouti

Ceci fait l'objet d'initiatives de la part de l'office du tourisme, dont l'un des rôles est la promotion de la destination djiboutienne, mais aussi de la part des responsables locaux, qui comme le souligne l'un d'eux souhaitent « *améliorer le confort pour attirer une clientèle haut de gamme internationale* »⁴⁶.

Tout ceci est d'autant plus important que la destination djiboutienne pâtit d'un manque d'intérêt de ses propres habitants. Très peu d'entre eux visitent et souhaitent découvrir leur pays. Ceci n'est pas dû, seulement, à un désintérêt généralisé, mais plutôt à une méconnaissance du potentiel touristique de l'Etat. De plus, le coût de la vie est élevé en République de Djibouti, et peu de gens font le choix d'investir dans des loisirs. Un grand nombre d'hommes, soutiens de familles, consomment du khat. C'est une espèce végétale originaire d'Afrique orientale, connue pour ses propriétés stimulantes et euphorisantes, les djiboutiens en mâchent longuement les feuilles, pour en extraire la sève, qui contient les substances actives. Cette activité est fortement consommatrice de temps, ainsi que d'argent, et contribue, d'après nous, à freiner l'intérêt des djiboutiens pour d'autres loisirs, comme le tourisme.

❖ **Formes et structures**

Les formes que prend le tourisme en territoire nomade sont largement liées à la demande que nous venons de décrire, mais aussi aux caractéristiques du milieu qui les abrite. Afin de présenter au mieux le panel d'activités disponibles dans l'arrière-pays djiboutien, nous avons choisi d'énumérer une à une celles que nous avons pu identifier lors de notre séjour sur place. Ici, la présentation restera succincte, notre volonté étant de mettre en avant les formes que prennent les initiatives de tourisme, afin de les mettre en perspective, plus tard, et de comprendre comment elles s'articulent avec le mode de vie nomade traditionnel.

▪ **Les campements touristiques**

Ces sites, malgré leur dispersion sur le territoire djiboutien ont des caractéristiques communes du point de vue de leurs formes. Ceci tient à leur vocation : servir de structures d'hébergement aux touristes lors de leurs excursions.

Ainsi, les sites se composent d'abord de structures de couchage. Dans tous les sites que nous avons visités, elles avaient une forme ou cherchaient à reproduire les habitations traditionnelles des nomades de la Corne de l'Afrique. A l'intérieur le couchage se fait sur des lits picots ou des couchettes plus traditionnelles.

⁴⁶ Entretien avec un responsable de campement, réalisé à Djibouti



Les *daboïta* du Lac Abbé



Les paillotes des Sables Blancs



Une couchette au campement de Dittilou

En plus de ces chambres, on trouve dans les campements une ou plusieurs salles de restaurant collectives. Elles peuvent en général accueillir plusieurs convives.

A cette structure est associée une cuisine en dur ou non, où sont préparés les plats. Les menus varient en fonction de la situation du site, cependant, les repas se déroulent tous de la même manière. Une entrée à base de crudités est d'abord servie, puis un plat chaud (riz, crustacés, cabri, spaghettis...), et un dessert (fruits...).



La salle à manger du campement de Dittilou



Cuisine « en dur » au campement du Day

Les campements visités disposent tous de sanitaires (douches et toilettes).

L'eau courante et l'électricité ne sont pas présentes dans tous les campements. Il existe plusieurs cas de figure largement conditionnés par la situation du campement, mais

aussi les moyens dont il dispose. Il faut savoir que l'énergie en République de Djibouti est coûteuse, et souvent à l'écart des zones les plus isolées.

Ainsi certains campements utilisent des groupes électrogènes fonctionnant à l'essence ou au diesel. Ceux-ci sont fortement consommateurs d'énergie et bruyants, à moins d'être « silencieux ».

D'autres sites, mais ils restent rares, ont opté pour l'énergie solaire, très efficace à Djibouti. Seulement l'installation reste coûteuse, et réservée, donc, à des campements certains de leur rentabilité.

A Bankoualé, par exemple, l'électricité de tout le site, le pompage de l'eau, ainsi que les congélateurs, fonctionnent grâce à l'énergie solaire, provenant de panneaux de récupération. Au Day, ou aux Sables Blancs, des panneaux ont été installés, mais ils n'alimentent qu'une partie du site, ou ne fonctionne que de temps en temps. A Randa, le campement n'a pas l'électricité, les visiteurs s'éclairent donc avec des lampes tempêtes.

L'approvisionnement en eau est lui aussi varié, le pompage reste monnaie courante, mais il est impossible dans de nombreux sites. Au Lac Abbé, par exemple, les nappes sont salines, et l'eau complètement impropre à la consommation. Il faut donc faire venir l'eau d'As-Eila un village voisin. Ceci est une entreprise coûteuse et difficile, que beaucoup de sites doivent malheureusement mettre en œuvre.



Les sanitaires et la réserve d'eau du campement du Lac Abbé

D'autres sites ont recours à des techniques plus « rustiques » comme le transport de l'eau à dos de mules. Dans ce cas là, une véritable sensibilisation sur des usages raisonnés de l'eau est faite auprès de la clientèle.



L'entrée du bloc sanitaire du campement des Sables Blancs

Les campements ont une capacité d'accueil de 50 à 100 personnes ou plus selon les cas. Pour fonctionner ils font appel à des employés. Le plus souvent certains sont permanents et gèrent le site en l'absence de son propriétaire (gardien, cuisinière, homme à tout faire). Lorsqu'un nombre important de touristes arrive, on augmente le personnel. Les campements de taille importante peuvent embaucher jusqu'à 10 personnes, en général originaires des villages alentours au site.

▪ Activités proposées

Un tourisme de niches se développe depuis de longues années en République de Djibouti. Il est largement lié au fait que ce petit Etat africain borde la mer Rouge connue pour ses fonds marins, et ses ressources halieutiques. Ces activités sont toujours largement pratiquées par un public étranger, international. Cependant, ce type de tourisme reste peu rentable pour Djibouti, les clients ne séjournant que très peu de temps et ne consommant que très peu sur place.

Les campements touristiques proposent un certain nombre d'activités qui prennent place dans le milieu naturel qui les environne. Ainsi, dans les zones montagneuses (Day, Goda, Mabla), on pratique la randonnée. Cette activité est une des plus courante, elle permet l'observation de la faune et de la flore locale et la découverte du pays. Les campements situés en bord de mer (Obock, Tadjourah...) proposent aux touristes de pêcher, de nuit comme de jour depuis un bateau.

A l'intérieur des campements sont aussi proposées des activités pour mettre en valeur les cultures locales : spectacles de danses traditionnelles lors des repas, courte promenade à dos de chameau...

Des guides, proposent aussi des activités hors du cadre du campement. Ainsi, des treks chameliers à thèmes de plusieurs jours sont souvent organisés. Le touriste peut ainsi suivre le parcours des caravaniers transportant le sel, ou celui des auteurs Rimbaud ou Kessel qui ont sillonné Djibouti.

D'autres activités sont liées à un site naturel et à ses potentialités. Ainsi, le char à voile s'est développé depuis une dizaine d'années au Grand Bara. Cette longue étendue désertique (35km), fortement ventée, offre un cadre idéal pour la pratique de ce sport. Des initiatives similaires se développent dans d'autres sites. Dans des zones montagneuses, par exemple des sites d'escalade sont créés.



La pratique du char à voile au Grand Bara

▪ Sites naturels ou paysages remarquables

Le potentiel paysager de la République de Djibouti est important. Il est dû en grande partie à la position du pays : au carrefour de trois rifts.

Peu de ces sites sont véritablement aménagés ou exploités à des fins touristiques, ceci est dû d'abord aux difficultés d'accès à certains d'entre eux. Une route goudronnée, construite en 1986 conduit par exemple au lac Assal (à 2 heures de route de Djibouti). Mais d'autres sites dont les touristes sont friands sont plus durs à atteindre.

Un véhicule tout terrain est nécessaire, ainsi que les services d'un guide qui connaisse bien le terrain. Atteindre le Lac Abbé, demande 4 heures de route depuis Djibouti, et une connaissance très poussée de la piste, parfois dangereuse. Mais, le lac Abbé n'est pas un cas isolé, nombreux sont les sites dans ce cas.

Il importerait, plus tard, de montrer à quel point ce facteur de l'accès est déterminant et limitant. Est-il ou non un frein au développement du tourisme, tel qu'il est envisagé par les collectivités ?

▪ Vente d'objets aux touristes

Au début de notre étude nous ne souhaitons pas, ou plutôt ne pensions pas, aborder la question de l'artisanat et des objets fabriqués et vendus aux touristes ; lors de

notre séjour, nous avons découvert combien cette activité est un pan important de l'économie touristique.

L'artisanat, la fabrication d'objets, et surtout leur vente aux voyageurs, peuvent recouvrir des formes diverses. Des structures comme des coopératives, ou associations, se créent autour de cette ressource

Nous les décrirons, plus tard dans notre travail.

L'offre de « souvenirs » est variée et il est intéressant d'exposer cette diversité, et d'assister à sa diversification au fil du temps.

Une grande partie des ventes d'objet se fait dans les sites fréquentés par les touristes, dans l'arrière-pays.

Mais, dans la capitale, on trouve aussi quelques boutiques spécialisées dans la vente d'objets d'artisanat, ainsi que des vendeurs basés près des supermarchés...

Conclusion du chapitre 2

L'arrière-pays djiboutien est un milieu à la situation contemporaine complexe. Celle-ci est moins liée aux conditions naturelles du milieu qu'à des mutations profondes du système social. Depuis des siècles, les nomades composent avec leur environnement au climat semi-aride et à la pluviométrie irrégulière, à partir de modes de vie, de savoir-faire et d'une culture adaptée. L'enclavement, la hausse du coût de la vie, les conflits récents sont autant d'éléments dont ces populations ont pâti.

Aujourd'hui l'*hinterland* djiboutien est largement marginalisé, délaissé et mis à l'écart des logiques du pays en terme de développement, d'aménagement et de gestion territoriale.

Des formes originales de tourisme, pionnières en un sens, se développent pourtant dans cet espace en se basant sur son potentiel paysager fort, et sur son caractère qui séduit les visiteurs.

Les modalités d'insertion de cette activité que nous avons présentée dans ses formes et grandes orientations, posent tout de même question. Nous pressentons, suite à ce second chapitre le lien fort existant entre le milieu et la mise en place des structures de tourisme.

Il importera à présent de mettre en avant et d'identifier les processus marquant le passage de ce milieu difficile, vécu de manière quotidienne par les nomades, à un espace touristique, de dépaysement, de loisir et de détente.

Chapitre 3. De l'espace vécu à l'espace touristique

La description de l'*hinterland* djiboutien dans ses caractéristiques physiques et anthropiques réalisée dans la partie précédente va nous permettre à présent non seulement de comprendre selon quels processus et modalités le tourisme s'insère dans ce milieu, mais aussi comment il s'y développe et s'y pérennise.

I. Evaluer la mise en tourisme des lieux : méthodes et approches privilégiées

Nous adopterons, dans cette partie, une « méthode analytique », qu'il importe à présent d'exposer. En effet, les démarches et le raisonnement que nous avons empruntés, ne découlent pas d'une forme d'évidence, mais plutôt d'une démarche réflexive se voulant complexe.

1. Objectifs du chapitre

Ce chapitre a pour objectif principal de montrer comment le milieu naturel de l'arrière-pays djiboutien, lieu de vie de populations que nous avons présentées précédemment, devient peu à peu l'espace du tourisme, et comment cette activité s'y fixe. Derrière cette réflexion se situe un double enjeu :

- Identifier les processus à l'origine de la vocation touristique d'un lieu, en comprenant comment l'activité s'insère, les changements qu'elle induit...
- Saisir la singularité du tourisme qui se développe en milieu agropastoral transhumant. Nous avons montré dans la première phase de notre travail combien la prégnance des contraintes naturelles sur le milieu et les hommes qui l'habitent est forte. Ainsi, il importera à présent d'exposer en quoi le monde nomade dans ses traditions, sa culture, et ses savoirs faire a un impact réel sur les formes que prend l'activité touristique telle qu'elle se développe aujourd'hui.

Ce chapitre nous amènera à présenter en des termes concrets les modalités selon lesquelles s'effectue le passage d'un milieu de vie quotidien pour les populations à un espace de tourisme. Si nous attachons autant d'importance à présenter notre démarche, c'est parce que cette transition est loin d'être évidente, et pose au contraire un certain nombre de questionnements.

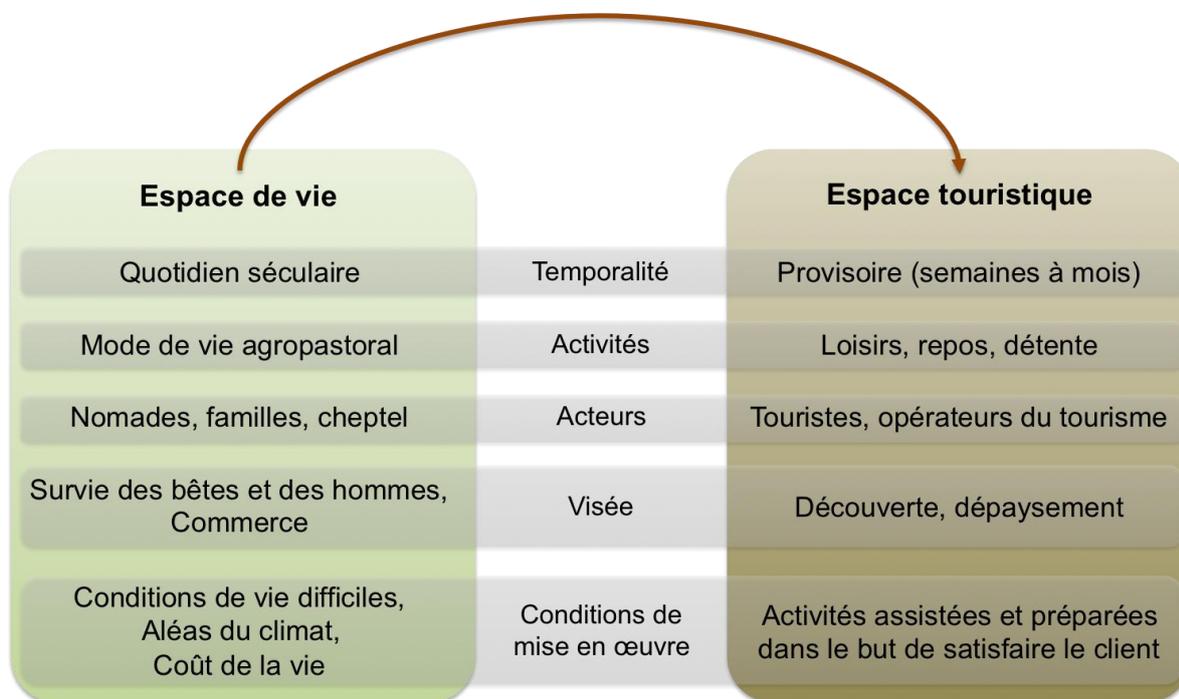


Figure 23. Passage de l'espace vécu à l'espace touristique autour de facteurs communs.

Ce schéma nous montre combien l'enjeu de bien cerner la transition entre un espace de vie et un espace touristique est capital. En effet, le touriste fréquente un lieu pour une période provisoire, cherche à le découvrir, tout en s'y détendant et en y passant des moments de loisirs, qu'il veut exceptionnels, tout est d'ailleurs mis en œuvre à cette fin par les opérateurs de l'activité. Le pasteur, au contraire, vit ce territoire de manière quotidienne et ce selon des logiques séculaires et ancrées. Il travaille la terre et vit de l'élevage et ce dans des conditions naturelles difficiles (aléas du climat, aridité...). Il s'agit donc, en des termes concrets, de bien **cerner comment s'effectue le passage d'un milieu vécu et perçu quotidiennement par des populations comme difficile, à un milieu provisoire, que le tourisme cherche à vivre et à percevoir comme exceptionnel.**

Ce choix d'approche nous pousse à définir quel point de vue nous privilégierons. Si il est évident que pour le milieu agropastoral nous nous intéresserons à la manière dont il est vécu et perçu par ses habitants, la démarche en ce qui concerne le tourisme est moins évidente. Dans sa nature, l'activité touristique induit naturellement la présence de visiteurs mais aussi d'opérateurs de l'activité (agences, responsables de sites, aménageurs...). Ces deux acteurs majeurs sont très différents, et portent sur le pays des regards qui le sont tout autant.

Dans cette partie nous tenterons donc de restituer fidèlement le panel des acteurs, leurs visées et la manière dont ils perçoivent le territoire. Cependant, lorsque nous présenterons certains aspects de l'activité, nous serons obligés de distinguer la focalisation du touriste de celle de l'opérateur. En effet, le premier porte sur les réalités djiboutiennes et l'activité touristique un regard tout à fait extérieur en fonction de ses origines et de ses attentes, alors que le second perçoit le territoire en tant qu'il a participé à lui donner sens et à l'aménager.

Nous sommes conscients de cette dualité des regards inhérente à la nature de l'activité touristique au cœur de notre sujet. Nous ne souhaitons pas en faire un obstacle, mais au contraire la mettre en avant chaque fois qu'elle apparaîtra dans notre raisonnement.

2. Méthodes mises en œuvre

Cette partie se divisera en trois étapes successives :

- De l'espace géographique aux sites et paysages
- Des savoirs faire à leur réinvestissement à des fins touristiques
- Des hommes aux acteurs

Elles sont issues du raisonnement que nous avons présenté dans la première partie de notre travail. Nous avons montré que le territoire était constitué de composantes naturelles, anthropiques et de flux entre celles-ci. Ce troisième chapitre servira à les mettre en relief et à décrire, concrètement, le fonctionnement territorial de l'arrière-pays djiboutien, et sa réaction face au développement de l'activité touristique.

Les sphères des actions anthropiques, des acteurs et des composantes naturelles du milieu recoupant des réalités très différentes, elles ne seront pas forcément traitées à partir des mêmes procédés. Ceci pourra engendrer un déséquilibre dans les parties, ou une différence de forme. Ceci n'a d'après nous que peu d'importance, nous pensons au contraire, qu'il importe de restituer au mieux les logiques inhérentes au développement du tourisme, en usant de méthodes adaptées et objectives

II. De l'espace géographique aux sites et paysages

Cette partie sera destinée à montrer selon quels processus on passe d'un milieu naturel « brut », tel que nous l'avons présenté précédemment à un milieu exploité à des fins touristiques et ce que ceci engendre.

1. Tourisme et paysages

❖ Tourisme et paysages deux réalités indissociables

Jean-Pierre Lozato-Giotart en sous-titrant sa géographie du tourisme « De l'espace regardé à l'espace consommé »⁴⁷ induisait déjà, sans le citer, le paysage au cœur de l'activité touristique. Or définir le paysage n'est pas chose aisée. Le sens commun s'entendrait rapidement pour donner sens à ce terme, mais sa définition scientifique pose beaucoup plus de problème et peine à faire consensus.

Si la définition du paysage induit toujours une portion d'espace visible à l'œil nu, des variantes existent autour de ce socle commun. Ainsi, JR Pitte dans son *Histoire du*

⁴⁷ JP. LOZATO-GIOTART. 1993. Géographie du Tourisme, de l'espace regardé à l'espace consommé, quatrième édition. Paris, Milan Barcelone : Masson géographie, 312 pages.

paysage français écrit « *le paysage est une réalité culturelle car il est non seulement le résultat du labeur humain, mais aussi l'objet d'observation, voie de consommation. La culture joue ici le rôle d'un filtre variable d'un individu à l'autre, d'un groupe social à l'autre. Ce phénomène de ricochet est capital dans les paysages touristiques qui sont avidement regardés mais aussi profondément aménagés pour être mieux regardés* »⁴⁸.

A son tour et plus récemment dans les Mots de la Géographie Brunet esquisse une longue définition et description du fait paysager⁴⁹. Nous ne la citerons pas ici, mais retiendrons cependant les principales valeurs dont elle affuble le paysage :

- **Une valeur d'usage** : « *il guide les pratiques, ils donne les repères, la familiarité avec les lieux* »
- **Une valeur marchande** : « *des entrepreneurs inventent tous les jours des paysages nouveaux faisant accéder [...] à des sites naguère inaccessibles ou à des perspectives nouvelles* »
- **Une valeur de conservation** : « *l'esthétique du paysage est conservatrice ; magnifiant ce que l'on voit dans l'état où on le voit, elle ne supporte pas que change cet état et que se transforment les paysages* »
- **Une valeur d'intégration** : « *la communauté crée des stéréotypes unificateurs, des paysages symboliques, et trouve des symboles dans les paysages, qui le font communier* »

Si ces définitions datant d'époques différentes ont le mérite de mettre en avant les caractéristiques majeures du paysage ainsi, que sa complexité en tant qu'objet scientifique, il importera dans le cadre de notre sujet de les pondérer, et de ne pas chercher à les calquer aux réalités djiboutiennes. En effet, si notre vision occidentale du fait paysager se base largement sur sa conservation en tant que patrimoine, ce n'est pas le cas en Afrique, ou le paysage comme « objet esthétique » n'a que très peu d'existence. Nous avons pu constater ceci lors de notre séjour en République de Djibouti. Si les paysages djiboutiens enchantent et émerveillent le touriste occidental pour leur beauté, leur grandeur, leur aspect désert et inexploité, la plupart des djiboutiens sont, eux, insensibles, ou peu intéressés par ces paysages dont ils ne soupçonnent pas le potentiel. Ceci ajoutera une donnée de plus à notre approche, il importera de comprendre comment les acteurs du tourisme envisagent un potentiel paysager, alors que ceci n'est pas un fait « culturel » avéré pour eux au départ.

Ceci tend aussi à prouver que le paysage n'existe, et n'est touristique, qu'en tant qu'il est observé et perçu comme tel. Dans le cas du tourisme, les paysages répondent donc aux motivations des touristes qui les regardent ou les utilisent.

Le lien entre paysages et tourisme est d'autant plus fort que le paysage est une « nécessité » touristique fondamentale. Ce phénomène est palpable à travers la publicité et les réclames faites autour des destinations. Toutes les brochures usent de photographies de paysages souvent « idylliques » et jugés comme « universellement beaux » pour attirer le consommateur. Ce procédé est fréquemment utilisé, cependant, il contribue à faire du paysage un prétexte et à restreindre l'offre touristique à une seule image se voulant suffisamment évocatrice.

⁴⁸ JR. PITTE.1983. Histoire du paysage français. Paris, Editions Tallandier, tome I, pp.23-24

⁴⁹ R. BRUNET. 1993. *Les mots de la Géographie, dictionnaire critique*, Montpellier-Paris : Reclus, la Documentation Française 518 pages, p.373.

Mais, le paysage est aussi le support de l'activité touristique, il est indissociable d'offres, d'activités proposées, comme la randonnée, le trekking, l'escalade...

❖ Du paysage au site

Lorsque l'on parle de « site touristique », il importe d'abord de distinguer les sites naturels du site touristique à proprement parler. Le sens commun, et donc les vacanciers et excursionnistes, ne font pas forcément cette distinction. Le site naturel se caractérise par le fait qu'il est une entité spatiale constituée d'un relief, d'un milieu, de roches ou autres composantes abiotiques, de végétation ou autres composantes biotiques, de cours d'eau...

Le site touristique correspond lui à un projet d'aménageurs, de le faire exister en tant que tel. Ainsi, un site naturel peut être aussi un site touristique, seulement, ceci résulte d'une volonté, et est une vocation totalement importée. Ainsi, le tourisme n'est pas toujours lié à des sites naturels, ou du moins ils ne sont pas perçus comme tels, devenant les simples réceptacles d'activités ou de structures de tourisme.

Le site touristique se base largement sur le potentiel paysager du pays qui l'abrite, mais il est marqué surtout par le fait qu'il évoque, dans l'esprit du voyageur, un « succédané » de la destination toute entière.

Cependant si ce processus est possible, c'est qu'il apparaît en réponse à une attente de la part des vacanciers, de voir ou d'éprouver des espaces qu'ils pourront dans leur esprit rattacher au pays visité, puis décrire et raconter à leur retour comme une « preuve » de leur voyage.

Dans sa Géographie du tourisme, JP Lozato-Giotart trace une typologie des différents sites de tourisme, il nous semble intéressant de la retranscrire ici, afin de voir en quoi le tourisme djiboutien s'y conforme ou non, ceci servira en quelque sorte à étudier l'état de la mise en tourisme du territoire, à travers l'existence ou non de ces types de sites :

- **Les sites « décors naturels » non aménagés** : ils justifient à eux seuls la fréquentation touristique. un des grands exemples de ce type de site est le Grand Canyon (Etats-Unis)
- **Les sites « décors naturels » en partie aménagés** : ces sites souvent aménagés à une époque ultérieure attirent aujourd'hui les intérêts des touristes. Le val de Loire et ses châteaux, les temples précolombiens, sont d'excellents exemples.
- **Les « sites écrins »** : ils procèdent d'un décor mis en place par l'homme à des fins touristiques, mais dans le respect du lieu et de son histoire. Certaines stations de ski suisses sites « intégrées » sont un bon exemple de ce type d'aménagement.
- **Les « sites décors-urbains »** : ils correspondent à des lieux comme les bords de seine, ou d'autres monuments architecturaux présents dans les villes ou capitales.
- **« les sites postiches »** : créés de toute pièce à des fins touristique, ils ont une prégnance forte sur les milieux naturels et anthropiques dont ils ont largement contribué à changer l'aspect. La Grande Motte et les autres stations balnéaires de la Côte d'azur ou du Languedoc

Roussillon sont d'excellents exemples de cette forme de mise en tourisme, dont on dénonce les travers et que l'on décrie fortement aujourd'hui.

On remarque que cette typologie se déroule en présentant d'abord des sites où l'empreinte anthropique est faible, le dernier type de site touristique présenté inclut des opérations d'aménagement poussées à leur paroxysme.

Ceci mène à réfléchir à la notion de site touristique et à admettre que le niveau de mise en tourisme d'un lieu tient principalement au degré d'implication de l'homme dans l'aménagement du milieu naturel et du paysage.

Le passage du paysage au site, est donc une action purement anthropique, qui résulte de l'aménagement du territoire, mais aussi d'actions réalisées afin de focaliser un intérêt qui soit « touristique » sur un lieu.

Ceci pose le problème de l'antériorité du phénomène touristique sur l'arrivée de voyageurs et de vacanciers. Nous essaierons de mettre ce phénomène en lumière ainsi que les logiques dont il procède.

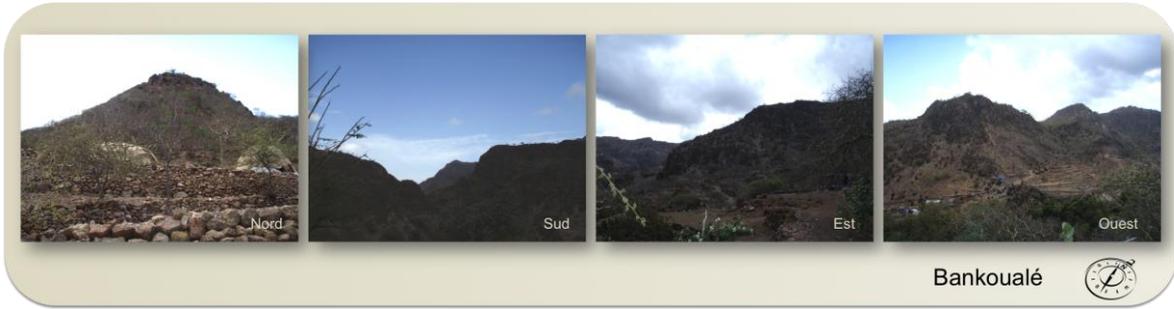
❖ Sites et paysages à Djibouti : état de la question

Nous ne chercherons pas ici, à faire un inventaire des sites et du potentiel touristique djiboutiens. Cette réflexion interviendra plus loin, dans cette même partie.

Il est vrai, nous le verrons, que le petit Etat africain jouit d'un potentiel paysager exceptionnel, varié et fait de formes peu ordinaires qui peuvent « séduire » ou « attirer » du moins un regard extérieur. Si l'on se réfère à la typologie des sites touristiques proposée par JP. Lozato-Giotart, on s'aperçoit que Djibouti ne rassemble que très peu des sites touristiques énoncés. A vrai dire c'est à peine si le pays dispose de ce que Lozato-Giotart nomme « sites naturels non aménagés ». Ceci contribue à conférer à notre espace de référence, un caractère unique en tant que destination, mais aussi en tant que terrain d'investigations.

L'exploitation touristique de Djibouti se base, pour l'instant, sur l'utilisation de « sites paysagers », mais sans vraiment chercher à les aménager ou à les valoriser à cette fin. Ainsi, des initiatives touristiques sont mises en place par des guides ou des acteurs privés (agences, hôtels...), mais elles sortent de tout cadre étatique.

Lors de notre séjour dans les différents campements, nous avons effectué une série de photographies des quatre points cardinaux de ceux-ci. Les comparer permet non seulement de mettre en avant la diversité des paysages djiboutiens, mais aussi de montrer combien les acteurs locaux sont en mesure de l'exploiter, à des fins touristiques.





Ces photographies nous montrent une grande variété de milieux et de paysages. Prises au cœur même des campements touristiques, elles peuvent surprendre aussi par l'aspect « vierge » ou du moins peu exploité des paysages qu'elles représentent. De tels documents permettent de se rendre compte de l'emprise du phénomène touristique sur les milieux : elle est ici très faible.

Ceci tient, comme nous avons déjà pu le signaler à un développement récent de l'activité touristique en République de Djibouti, et donc à une faible implication des aménageurs ou autres acteurs institutionnels dans ce domaine.

Lors de notre séjour, nous avons été en mesure de constater que le tourisme tend à se développer et nous présenterons dans cette partie l'ensemble des éléments qui impliquent peu à peu la transformation d'un milieu naturel, vierge de toute activité touristique.

2. Le milieu naturel djiboutien : contrainte ou aménité au développement touristique ?

Nous avons déjà pu l'évoquer, le milieu naturel djiboutien est marqué par des caractéristiques, notamment climatiques, fortes. Il semble évident que ces dernières, présentées dans le chapitre précédent, auront un impact sur l'activité touristique telle qu'elle est et sera amenée à se développer. La question qui se pose est de savoir si ce milieu djiboutien « de caractère » est une contrainte au développement du tourisme, ou pourrait au contraire le favoriser.

❖ Le potentiel paysager de la République de Djibouti

Dans le chapitre précédent, qui incluait une présentation de l'arrière-pays djiboutien, nous avons été amenés à parler des milieux naturels, en les décrivant dans leurs caractéristiques physiques et anthropiques. Cette démarche n'était qu'une étape, qui va nous permettre ici, de comprendre comment les milieux peuvent être à la base de l'activité touristique. Dans cette démarche, il faut s'efforcer de les percevoir comme un ensemble de paysages, de sites potentiellement touristiques et exploitables en tant que tels.

Les informations que nous présenterons ici viennent d'ouvrages généralistes et variés traitant de la République de Djibouti ou de la Corne de l'Afrique. Nous avons souhaité, cependant, ne pas nous cantonner à une simple énumération, ou à une monographie du milieu naturel. Nous ne traitons ici cette question, qu'en tant qu'elle entre dans une perspective touristique.

D'un point de vue paysager, la République de Djibouti se distingue d'autres destinations touristiques grâce à deux éléments intrinsèquement liés :

▪ La géologie et le relief

Haroun Tazieff, éminent géologue, se plaisait à décrire la République de Djibouti comme un « livre de géologie à ciel ouvert ». Il est vrai que ce petit Etat est le théâtre de l'expansion des fonds océaniques que l'on peut y observer très facilement. Ce phénomène confère à la République de Djibouti des paysages, mais aussi des sites, comme le Lac Abbé, uniques au monde. Le pays se situe en effet à la jonction de trois rifts majeurs :

- Le rift océanique du golfe d'Aden
- Le rift océanique de la Mer Rouge
- Le rift continental est-Africain

Djibouti est caractérisé par une activité sismique permanente en particulier dans le golfe de Tadjourah où un réseau de failles important fait l'objet d'une activité volcanique irrégulière (la dernière en date étant l'éruption de l'Ardoukoba en 1978).

Au niveau du rift Goubet-Assal, et de toute la dépression de l'Afar on assiste au passage du rift continental au stade océanique. C'est le seul endroit du globe où l'on peut assister, ainsi, à ce phénomène, qui aboutira à terme, à la formation d'un océan⁵⁰.

Ces spécificités géologiques, en plus de faire de la République de Djibouti un site privilégié des chercheurs de tous bords, lui confère un potentiel paysager exceptionnel, en tant qu'il est varié, mais aussi insolite.

⁵⁰ D. BEN YAHMED [et al.]. 2007. Atlas de l'Afrique, Djibouti. Paris : Jaguar, 64 pages, p. 8-9



Le Goubet ou « île du diable »



Paysage des environs du volcan Ardoukoba



« Champ de lave » aux environs du volcan Ardoukoba

Le relief du pays est lié à cette activité tectonique et géologique. D'immenses lignes de fractures orientées principalement NO - SE, découpent le pays en une alternance de plateaux moyennement élevés (de 400m à plus de 1 500m), bordés de profondes failles limitant de vastes dépressions allant de 260 mètres (au Lac Abbé), à -155 mètres au dessous du niveau de la mer au Lac Assal. Du point de vue du relief, on peut distinguer quatre grandes régions, dont nous allons ici exposer les principales caractéristiques, nous verrons, aussi, comment le tourisme les met en valeur, et comment elles font l'objet d'une exploitation sensiblement différente.



Figure 24. Carte physique de la République de Djibouti.
Source. Quid. fr

- La région Nord :

Elle se caractérise, surtout, par la présence de massifs montagneux comme les Mabla ou le Mont Goda, dont les versants portent la formation végétale de la forêt du Day. Cette région nord, outre des reliefs dynamiques, faits de plateaux séparés de vallées, possède une plaine côtière vers l'Est qui borde Bab-el-Mandeb et n'est interrompue que par le Ras Syan ou encore la lagune de Godoria.

Cette région Nord, connaît une exploitation touristique liée notamment à la pratique de la randonnée. L'altitude de zones comme la forêt du Day lui confère en effet un climat clément propice à la pratique de cette activité. De plus le cadre paysager des monts Goda ou Mablas est idéal lui aussi.

A ce titre, c'est dans la cette région Nord que l'on trouve le plus grand nombre de campements. Beaucoup se situent aux alentours de la forêt du Day, ou du moins de sa périphérie. Hors de cette zone on ne trouve que peu de sites, si ce n'est sur la côte, près de Tadjourah (Goubet, plage des Sables Blancs), à Obock (4 campements aux alentours de la ville et en bord de mer), ou encore à Godoria (un campement créé récemment en bordure de mangrove). A sa limite, cette région Nord est aussi marquée par une zone que l'on appelle les Halols. C'est une zone humide qui abrite des mares et prés salés, difficile d'accès. Cependant, nous avons pu constater, lors de notre séjour, que cette zone fait l'objet d'un intérêt des voyageurs, mais aussi des opérateurs du tourisme qui la proposent de plus en plus.

- La région Ouest :

Du point de vue du relief, cette région abrite en son intérieur des formes très fracturées, constituées de blocs faillés à l'origine d'une alternance de plateaux. Mais ce qui fait le propre de cette zone, et permet d'ailleurs d'en fixer les limites, c'est les nombreuses dépressions qu'elle abrite. A savoir celle du Lac Assal, qui avec ses -155 mètres est le point le plus bas du continent africain, mais aussi d'autres dépressions comme celle du Lac Abbé ou les plaines de Gagadé, Hanlé, Galafi, où s'accumulent des sédiments récents apportés par les crues et le vent. De plus, cette partie Ouest est marquée en son extrémité septentrionale par un soulèvement progressif du relief qui s'élève jusqu'au point culminant du pays : le Moussa Ali.

Cette zone fait l'objet d'une attention marquée de la part des touristes, puisqu'elle abrite des sites emblématiques de la République de Djibouti : le Lac Assal, le Lac Abbé, ou encore le Goubet. Elle fait donc l'objet d'excursions, plutôt que de séjours prolongés, ceci est d'autant plus vrai que les sites du Goubet et du Lac Assal sont visitables en une journée, puisque l'accès depuis Djibouti Ville y est aisé. On trouve tout de même des campements touristiques à proximité de ces sites emblématiques.

- La région Sud :

Elle inclut des plateaux basaltiques qui s'élèvent progressivement jusqu'à atteindre 1000 mètres vers la frontière somalo-éthiopienne. La région abrite aussi une zone déprimée entre le sud d'Arta et Mouloud occupée par les dépressions asséchées et désertiques du Grand et du Petit Bara.

Cette zone sud n'est finalement, du point de vue de la gestion du territoire que l'immédiat arrière-pays, ou encore la périphérie élargie de la ville de Djibouti. Elle fait donc l'objet d'une mise en tourisme liée à de petits pôles ruraux comme Arta ou encore Ali Sabieh ou Assamo. Nous avons pu, lors de notre séjour, effectuer un passage au Grand Bara. Cette longue étendue de sable, plane, est utilisée pour la pratique du char à voile.

Cette activité plébiscitée, largement par les expatriés séjournant à Djibouti est un bon exemple d'utilisation du patrimoine naturel à des fins touristiques.

- **Le Golfe de Tadjourah, et les littoraux :**

Le golfe est profond et bordé au Nord par une frange montagneuse couverte d'épanchements basaltiques et jalonné de cônes de déjections. Une passe étroite traversée par des courants violents le relie au Goubet al-Kharab. Dans sa partie centrale, au nord de Djibouti, se dressent les îles Maskali et Moucha. Le golfe est bordé par d'abondants récifs coralliens, comme le reste du littoral.

Cette zone ne concerne pas directement notre sujet, puisque nous nous sommes penchés sur ce qui s'y oppose traditionnellement : l'arrière-pays. Cependant, force est de constater que ce milieu est souvent emblématique de la destination djiboutienne. Chaque année, une grande partie de l'effectif des touristes venant visiter Djibouti se compose de pêcheurs ou de plongeurs, venus pratiquer en Mer Rouge leur activité de prédilection. De même, l'aspect balnéaire est un versant important de l'offre touristique djiboutienne.

Il importait vraiment, de faire un point sur la géologie djiboutienne, en plus de conférer au pays des paysages singuliers, et uniques en un sens, elle attire aussi, pour elle-même l'intérêt des touristes. Ainsi de nombreux touristes demandent à aller visiter des sites géologiques comme l'Ardoukoba, ou encore la faille. Des guides ou prestataires de tourisme organisent de plus en plus de randonnées ou de treks en partenariat avec des spécialistes des phénomènes terrestres, en mesure de les présenter aux visiteurs. Cette forme de tourisme « grand public », est d'après nos interlocuteurs relativement récente et risque de s'intensifier et de s'organiser un peu plus encore.

- **Les milieux naturels : la faune et la flore**

Le milieu naturel djiboutien se caractérise par son étonnante variété. Nul besoin est de préciser qu'il est un atout majeur sur lequel le tourisme en milieu agropastoral n'hésite pas à se baser pour se développer.

Il n'importe donc pas de présenter ce milieu dans ses moindres caractéristiques, mais plutôt de voir comment il est exploité à des fins touristiques.

Le milieu marin est une des premières richesses de la République de Djibouti. Nous ne nous appesantirons que très peu sur ce sujet, puisque comme nous l'avons déjà signalé, l'offre touristique agropastorale se tourne beaucoup plus vers les terres que vers la mer. Cependant, de nombreux campements sont implantés en position littorale, ou des activités comme la plongée, le snorkelling⁵¹, la pêche ou autres sont proposées et pratiquées.

La République de Djibouti jouit en effet de 375 km de côtes dont les abords sont riches en récifs coralliens, occupés par des espèces de zone Mer Rouge et indo pacifiques. Aujourd'hui ce milieu est fortement affaibli, mais aussi menacé. Depuis les années 2000 par exemple, le blanchiment des coraux, cycle naturel des récifs coralliens, s'étend, à cause d'une augmentation de la température des eaux. Ceci est dû en grande partie au réchauffement climatique, mais aussi à la pollution et à une surexploitation de cette manne touristique.

Le milieu terrestre est lui aussi très riche. Nous avons déjà pu présenter la variété des reliefs et parlé de leur exploitation à des fins touristiques. Il importe à présent d'exposer d'autres grandes composantes du milieu : la faune et la flore.

⁵¹ Technique de plongée avec seulement des palmes, un masque et un tuba.

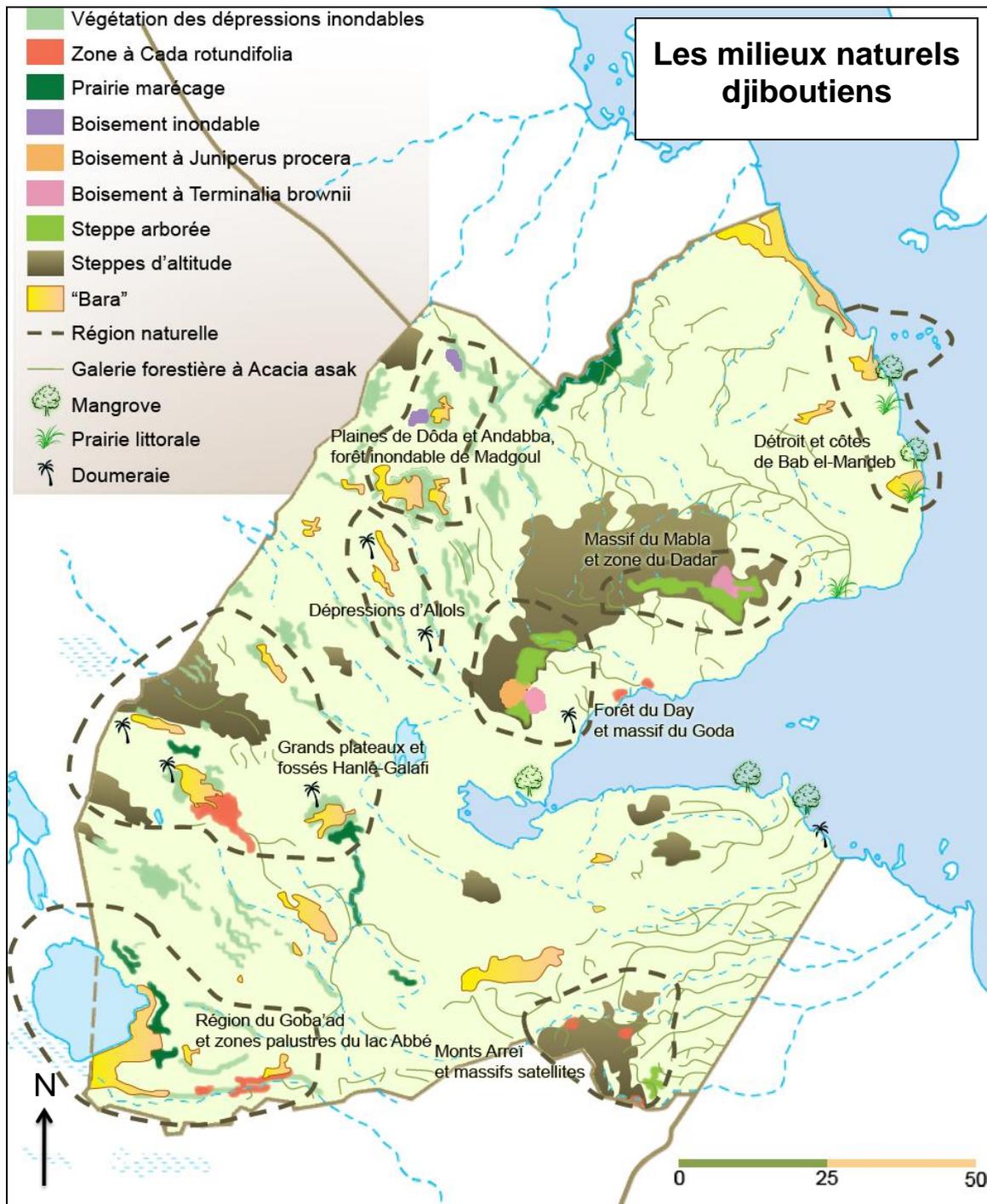


Figure 25. Les milieux naturels djiboutiens.
Source. D'après l'Atlas de l'Afrique, Djibouti.

La flore djiboutienne est variée, près d'un millier de plantes terrestres la composent. Au vu des caractéristiques du climat et contre toute attente, le pays jouit d'une richesse naturelle inattendue.

La formation naturelle la plus répandue reste celle de la steppe, elle se compose de divers acacias et d'une série de plantes vivaces et annuelles, elles sont présentes sous différentes formes en République de Djibouti. A cette formation emblématique s'ajoutent des mangroves, des palmeraies de Doum (doumeraies).

Djibouti jouit d'espèces endémiques régionales, qu'elle a en commun avec les pays voisins, c'est le cas du dragonnier, du genévrier présent dans la forêt du Day, du palmier de Bankoulé que l'on trouve dans la région du même nom.

L'inventaire de la faune djiboutienne n'est pas encore achevé à ce jour. Cependant, tout comme pour les végétaux, le pays recèle d'une grande richesse faunistique. Les gazelles et antilopes sont très présentes, avec entre autres le Beira, espèce endémique. En ce qui concerne les félins, on estime qu'une trentaine de panthères seraient présentes dans le seul massif du Goda. L'avifaune djiboutienne se caractérise, elle, par un mélange d'espèces africaines, européennes et arabiques. De plus, du fait de sa latitude et de l'étroitesse du détroit de Bab-el-Mandeb, le territoire se situe sur un important couloir de migration des oiseaux, avec d'août à novembre au moins 300 000 volatiles de passage.

Cette description du milieu naturel djiboutien et de ses composantes, révèle pourtant sa richesse. Cependant, celle-ci est souvent méconnue, aussi, peu d'ailleurs qu'elle est exploitée d'un point de vue touristique. Lors de notre passage en République de Djibouti, nous avons pu cependant constater que le patrimoine naturel est au cœur de différentes initiatives et ce à différents degrés.

Degré d'implication du milieu naturel	Procédés mis en œuvre	Exemples	Degré de réussite
Découverte du site naturel	<ul style="list-style-type: none"> • Randonnées avec un guide • Edition d'ouvrages ou guides touristiques 	<ul style="list-style-type: none"> • Mis en œuvre dans la quasi totalité des campements nomade où des promenades autour des sites sont proposées. 	
Sensibilisation des touristes à la fragilité du milieu	<ul style="list-style-type: none"> • Affichage dans les campements, aux abords des sites • Discours oraux lors de promenades ou discussions 	<ul style="list-style-type: none"> • Visite guidée de la forêt du Day • Visite en bateau de la mangrove de Godoria 	
Exploitation raisonnée du milieu en lien avec l'activité touristique	<ul style="list-style-type: none"> • Mise en place d'une technique d'exploitation ancestrale. • Association des populations locales et de savoir-faire traditionnels. • Sensibiliser le touriste à ces actions 	<ul style="list-style-type: none"> • Les jardins de Dittilou • Le centre apicole de Bankoulé 	
Protection des milieux à travers des mesures adaptées (sanctuarisation)	<ul style="list-style-type: none"> • Dans les zones où l'on a pris conscience de la faiblesse du milieu • Mise en place de zones protégées • Sensibilisation des populations 	<ul style="list-style-type: none"> • Protection de la panthère du Day • Sanctuarisation de zones de la forêt du Day • Régulation de la pêche aux Sables Blancs. 	

Figure 26. Milieu naturel, action anthropique, et degré de réussite de l'initiative touristique.

De plus à l'échelle de l'Etat, la conscience écologique est encore très faible, ou du moins peu affirmée en République de Djibouti. Nous ne cherchons pas ici à calquer sur ce petit pays africain, en développement, une idée occidentale de l'écologie et de ses pratiques. Il est évident que pour ce territoire nouvellement indépendant, et ne bénéficiant que de peu de ressources, d'autres priorités étaient affichées. Ainsi, on ne trouve en République de Djibouti aucun dispositif de traitement des déchets (hormis des usines d'incinération...). De même, chaque jour de nombreux sacs plastiques sont jetés à l'air libre, le vent les emporte, et ils vont se fixer dans les branches des arbres, ou volent en mer... La notion de zone protégée est elle aussi inexistante, aucune zone naturelle n'est sanctuarisée par arrêté ou par une loi. Seule la pêche au fusil sous-marin est interdite dans toute l'étendue des eaux djiboutiennes.



Une « décharge à ciel ouvert » aux environs de la capitale

Cependant, dans ce contexte, certains éléments du discours de responsables du tourisme, restent notables. Un grand nombre d'entre eux, institutionnels ou non, rapportent l'importance d'avoir des sites propres et mettent des procédés en oeuvre pour ce faire. Ils sont conscients que ceci est un gage de qualité, mais aussi un gage de pérennité des sites, principales ressources du tourisme tel qu'il existe aujourd'hui.



Les singes de Dittilou

Au campement de Dittilou, par exemple, le responsable, par des pratiques raisonnées a permis à une colonie de « singes verts » de vivre sur le site. En plus d'être bénéfique à la protection de cette espèce, ces mesures contribuent à faire l'attrait du site, que les touristes viennent visiter pour voir « les singes de Dittilou ».

Près du village d'Assamo (dans le Sud du pays) des randonnées basées sur la découverte de la nature et du milieu sont organisées par un spécialiste de la faune aviaire djiboutienne.

❖ **Le milieu naturel : une contrainte incontournable ?**

Le climat est un facteur déterminant dans le développement d'une activité touristique. De bonnes conditions d'enneigement ou d'ensoleillement sont par exemple un gage de fonctionnement de nombreux sites touristiques.

Nous avons pu le présenter, le climat djiboutien est caractérisé par des températures particulièrement élevées et les irrégularités des précipitations. Il importe à présent, de montrer à quel point cet élément influence le tourisme, et son développement.

Est-il vraiment un frein ?

En République de Djibouti, la moyenne annuelle des températures est de 30°C, la moyenne des températures maximales avoisine, elle, les 34°C. Ces indices sont révélateurs du climat semi-aride qui règne dans le pays. Dans *Les Mots de la Géographie* Brunet esquisse une définition de ce grand type climatique « *qui n'assure pas un minimum d'approvisionnement en eau pour la plupart des plantes cultivables* » et « *ne donne que des possibilités pastorales elles mêmes réduites et impliquant le parcours, la mobilité des troupeaux* »⁵². Il souligne cependant, plus tard, dans le même ouvrage, à propos des zones semi-arides, qu'elles « *reçoivent des averses périodiques, quoique irrégulières* »⁵³.

Ces définitions dépeignent un milieu fidèle à la représentation que nous en avons faite jusqu'à présent : un milieu aux caractéristiques marquées et difficile à vivre. A partir de ce constat la question du passage de cet espace à un espace touristique n'est plus simplement formelle mais pose un véritable problème.

Comment envisager qu'un milieu présenté et perçu comme inhospitalier par un regard extérieur puisse séduire et attirer, en tant que destination de loisir ?

Ceci est d'autant plus remarquable que l'activité touristique répond à des logiques saisonnières, marquées par de grandes vagues de départs.

⁵² R. BRUNET. 1993. *Les mots de la Géographie, dictionnaire critique*, Montpellier-Paris : Reclus, la Documentation Française 518 pages, p.43.

⁵³ Idem, p.451.

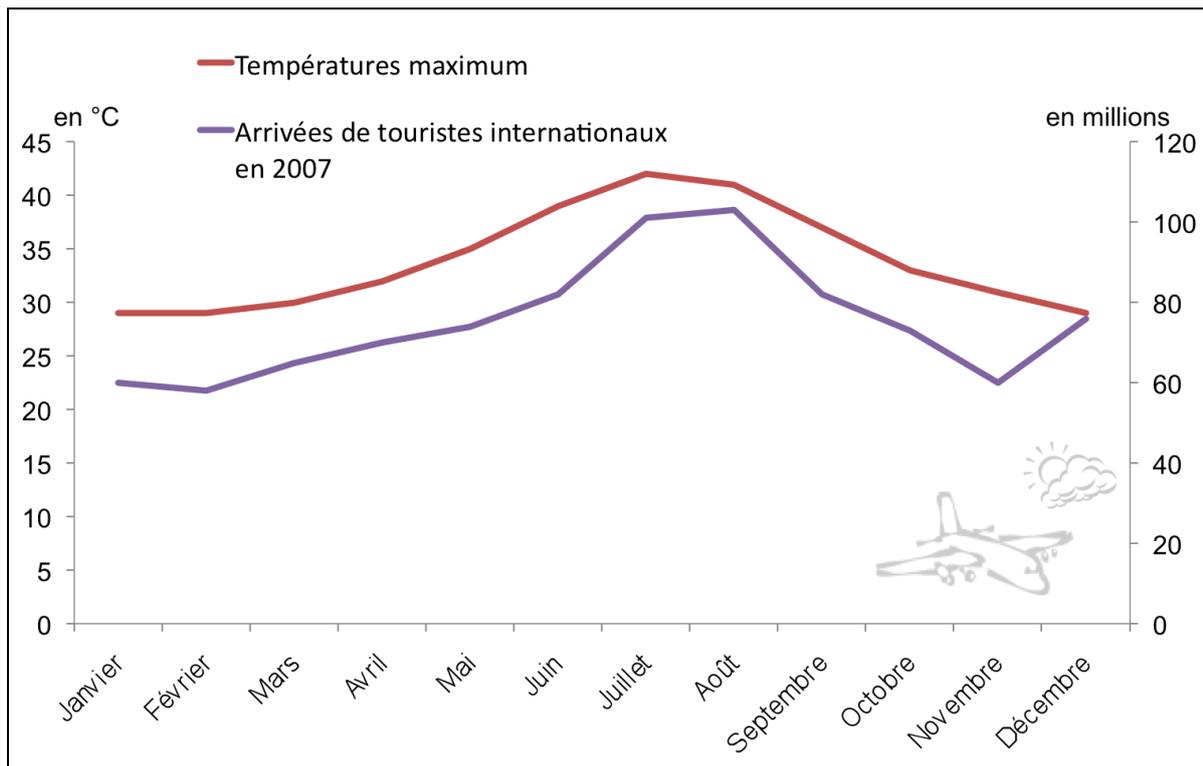


Figure 27. Courbe des températures et courbe des arrivées de touristes internationaux.

Or, on constate, au vu de ce graphique, qui présente les grands flux touristique à l'échelle mondiale, que les grandes vagues touristiques correspondent, aux périodes de l'année où les températures djiboutiennes atteignent leur plus haut niveau. Nous avons pu voir que cet « été » djiboutien engendre d'importants problèmes liés notamment à la gestion de l'eau. Durant les mois de mai à septembre, les populations de l'arrière-pays peinent à subsister, ne parvenant pas à assurer la survie de leurs troupeaux et de leurs proches.

Cet état de fait, nous pousse une fois de plus à nous interroger sur le potentiel touristique de l'arrière-pays djiboutien.

Comment le tourisme, activité éminemment moderne, peut-il se développer dans un milieu qui n'est pas toujours en mesure de survivre à partir de savoirs faire et d'objectifs ancestraux propres ?

Il est difficile, par exemple, d'imaginer comment pourvoir en eau des infrastructures de tourisme de manière aisée, alors qu'elles sont implantées au cœur d'un milieu qui ne subvient pas lui-même à ses propres besoins et est tributaire des aléas du climat. Le touriste, en effet, même s'il est venu découvrir une culture, des populations, et un milieu différent de son quotidien, est en droit d'attendre un minimum de confort.

Ce raisonnement nous conduit à constater le paradoxe du tourisme en milieu nomade : **Comment mettre en place une activité touristique, dans un milieu affaibli et démunni ?**

La mise en tourisme de l'espace agropastoral transhumant djiboutien, n'est pas encore à un stade d'évolution suffisamment poussé, pour fournir une réponse à cette question. Il faut donc se tourner vers d'autres exemples d'une mise en tourisme de milieux nomades ou du moins ruraux, qui font aujourd'hui figure d'expériences réussies ou abouties.

Dans son ouvrage traitant du trekking au Népal, Isabelle Sacareau⁵⁴ s'appesantit longuement sur les processus de mise en tourisme du milieu Népalais, qu'elle décrit de

⁵⁴ I. SACAREAU. 1997. Porteurs de l'Himalaya : le trekking au Népal. Paris : Belin, 271 pages.

visu comme une « *économie montagnarde de subsistance à l'équilibre précaire qui ne suffit pas à nourrir les hommes* » cette zone connaît « *une situation démographique et économique préoccupante car la terre y est rare et peu productive* ». A ces conditions naturelles s'ajoutent des données économiques, qui engendrent par exemple des « *migrations temporaires de travail* »⁵⁵. Cette situation de stress du milieu népalais n'est pas sans rappeler celle que nous avons décrite concernant l'arrière-pays djiboutien. En ce qui concerne la mise en tourisme de ce milieu difficile, Isabelle Sacareau donne quelques éléments de réponse. Elle souligne d'abord une phase que nous qualifierions de spontanée : « *la plupart des hommes qui travaillent dans le trekking sont des jeunes et sans qualification ; ils louent leurs services aux touristes pour nourrir leur famille ; équilibrer une exploitation agricole déficitaire ou échapper à l'endettement. Les métiers du tourisme himalayen s'insèrent donc dans cette pluriactivité propres aux sociétés montagnardes* »⁵⁶. Cette phase est suivie, ensuite par une entrée du tourisme dans les stratégies de développement du gouvernement népalais, qui a, par exemple investi dans des infrastructures de transport.

Ici, Isabelle Sacareau nous fournit un élément de réponse à notre questionnement. On constate que la mise en tourisme des lieux, au Népal, s'est faite en réponse à une situation et à un milieu difficile, elle n'est pas venue éprouver une économie déjà affaiblie. Ceci montre que **le tourisme naît en réponse à une situation difficile, à l'initiative d'acteurs locaux. Il ne cherche pas, au départ, à supplanter d'autres domaines, mais joue un rôle d'activité de subsistance.**

Aurélié Volle, dans son ouvrage traitant de l'émergence du tourisme chez les communautés Mapuche du Chili⁵⁷ va plus loin, elle introduit la notion de « branchement » pour expliquer comment une activité touristique se met en place, dans un milieu préalablement défini comme affaibli. Elle explique d'abord : « *la spécificité du tourisme en territoires amérindiens repose, à la fois sur l'attachement des acteurs à leur culture fortement enracinée dans leur territoire, en somme à leur identité, et sur l'ouverture au monde extérieur* ». L'auteur montre que cette forme de tourisme, trouve aujourd'hui un écho positif à l'échelle globale, « *depuis que le modèle de développement par la croissance économique a été remis en question et que les voies d'un développement plus soutenable sont ébauchées* ». Ce système global, nourri d'aspirations éthiques, d'envie de développement « durable », d'une vision plus holistique du développement, trouve dans la forme de tourisme développée par les Mapuche une destination idéale. **C'est ce qu'induit la notion de « branchement » : la satisfaction, à travers une culture, des traditions, un mode de vie, d'aspirations contemporaines d'un monde globalisé.**

⁵⁵ Idem, p.17.

⁵⁶ Idem

⁵⁷ A.VOLLE. 2005. Quand les Mapuche optent pour le tourisme. Paris : L'Harmattan, 227 pages.

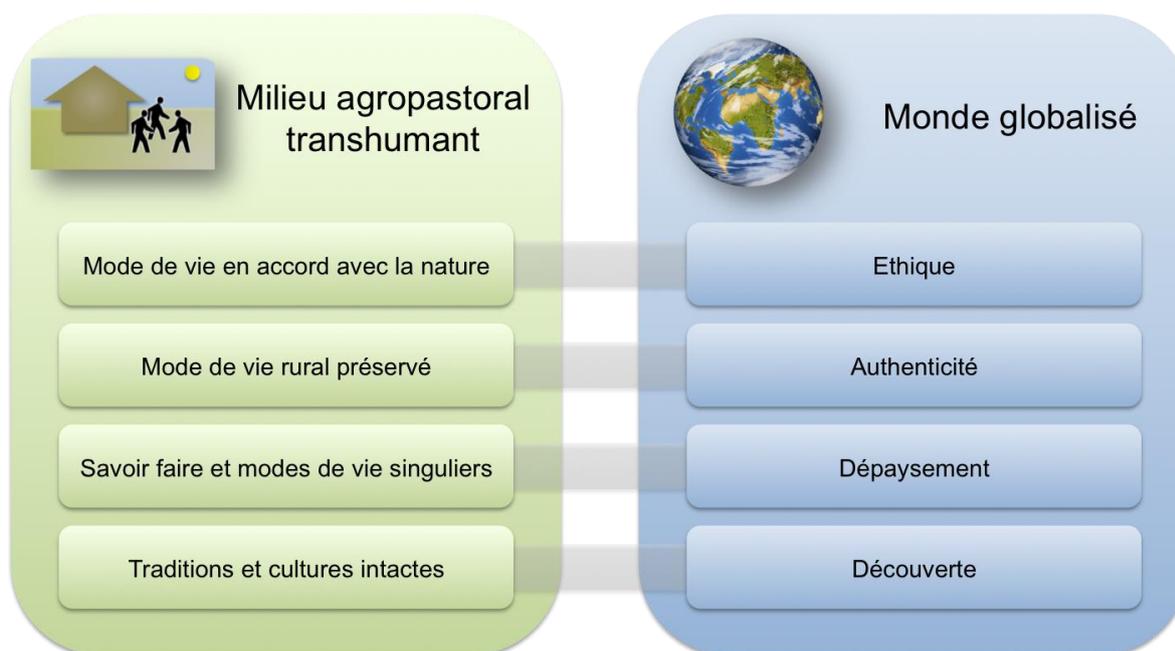


Figure 28. Le milieu agropastoral transhumant, une réponse aux attentes d'un monde globalisé.

Ce schéma représente un premier « branchement » entre les caractéristiques anthropiques du milieu agropastoral transhumant et les aspirations d'un monde globalisé.

On s'aperçoit que le milieu naturel, milieu de vie difficile de par ses caractéristiques marquées, est loin d'être un frein au développement de l'activité touristique. En effet, on remarque que le tourisme apparaît souvent, pour les populations locales, comme un moyen de valoriser leurs savoir-faire et leurs traditions. Cette activité, de par son aspect mercantile, leur apporte de quoi subsister, tout en satisfaisant les aspirations et attentes de touristes étrangers.

Ceci tend à prouver que la demande et la recherche d'exotisme, de dépaysement et la volonté de découvrir des cultures et horizons nouveaux, supplantent le caractère isolé et marginalisé des territoires, que l'on aurait pu, au premier abord, définir comme autant de freins au développement du tourisme. Cette forme d'aspiration du touriste, si elle n'est pas exceptionnelle, reste cependant originale. Ceci nous laisse présager, que le tourisme prenant place dans l'arrière-pays djiboutien fait appel à des formes et des logiques, en tout point différentes de celles de l'offre « classique ».

❖ La gestion de l'espace naturel : problèmes d'image et d'accès

Le pastoralisme fût pendant de nombreuses années l'activité dominante des populations originaires de Djibouti. Aujourd'hui l'exode rural bat son plein, et le monde des nomades en vient à s'opposer à celui de la ville, d'un point de vue spatial mais aussi idéologique. Lors de notre séjour nous avons pu nous rendre compte de la frontière qui sépare ces deux mondes, et force est de constater que celle-ci relève plus de la distance idéologique que kilométrique.

Il est vrai que la notion d'arrière-pays, n'a jamais eu autant de sens qu'aujourd'hui, où les réseaux routiers, la gestion du territoire, l'économie nationale, ne cessent de marginaliser cet espace et de le nier, alors que c'est en lui que se situent les véritables traditions et racines du peuple djiboutien.

Ceci force à se poser, une fois encore, la question des potentialités touristiques de ce milieu, et du développement de cette activité.

Comment le tourisme peut-il se développer dans des lieux isolés, peu accessibles et perçus comme « arriérés » ?

Ici encore des expériences réalisées dans d'autres pays peuvent être d'un grand secours afin de comprendre le processus qui permet l'intérêt de populations extérieures sur un territoire déprécié, ou du moins méconnu par ses propres habitants. Lors de nos recherches nous nous sommes beaucoup penché sur des guides et brochures destinées aux touristes. Ces documents, fournissent de nombreux exemples, qui nous permettent d'évaluer, par comparaison, l'offre djiboutienne.

Nombreux sont les territoires à s'afficher comme destinations touristiques, alors que, comme la République de Djibouti elles pâttissent d'un manque criant d'infrastructures, ou abritent des zones au potentiel paysager fort peu accessibles. Cependant, elles sont fortes d'un succès touristique grandissant qui fait d'elles des destinations phares et prisées.

La Mongolie, le Népal, les Andes... sont révélateurs de ce phénomène.

Ici encore on constate un « branchement » entre la situation des pays et les aspirations et attentes des touristes. Des espaces peu desservis, ne sont pas forcément hors des logiques de développement du tourisme. En effet, un espace peu accessible est un gage de sa préservation et de son authenticité, caractéristiques recherchées par les voyageurs qui choisissent ces destinations.

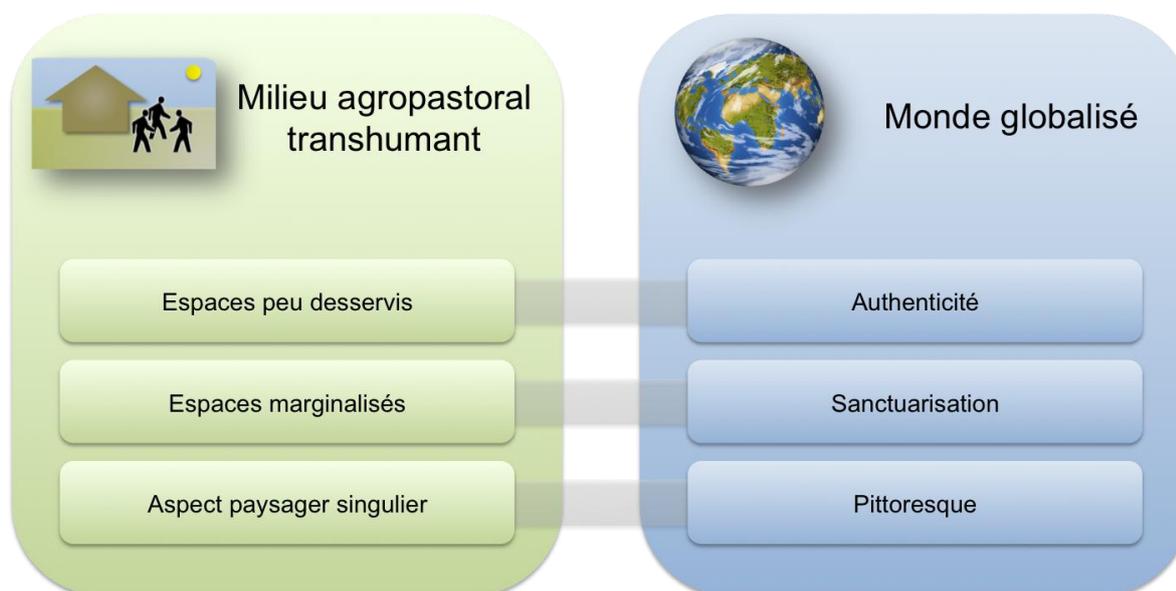


Figure 29. Le milieu agropastoral transhumant, une réponse aux attentes d'un monde globalisé (2).

Ce schéma représentant un second « branchement » nous montre que l'on ne peut imputer à l'inégale répartition des infrastructures routières, à l'aménagement du territoire djiboutien et à ses logiques internes de freiner le développement du tourisme.

Cependant, il est certain qu'une politique touristique affirmée, et une communication efficace autour du territoire sont nécessaires au tourisme pour se développer. Nous avons pu comprendre, lors de notre séjour, que ce qui rend un site ou un paysage « touristique », ce n'est pas seulement des voies de communication qui permettent d'y accéder, mais plutôt la promotion qui les entoure, et les initiatives qui naissent autour d'eux.

Lors de nos entretiens avec les responsables institutionnels du tourisme, et notamment des représentants de l'ONTD, il nous a semblé qu'une prise de conscience réelle de la nécessité de promouvoir la destination djiboutienne était en marche. Ainsi, la république de Djibouti s'expose dans des salons du tourisme internationaux, mais cherche aussi à former des professionnels capables de présenter et de mettre en valeur les sites djiboutiens.

❖ Bilan

En guise de bilan de cette partie nous avons choisi de présenter le schéma que nous avons présenté au départ, en l'adaptant à la situation djiboutienne. Ceci donne un bon aperçu de ce que peut être le milieu naturel dans le pays, et de tout ce qui globalement le compose et contribue à lui donner un caractère propre.

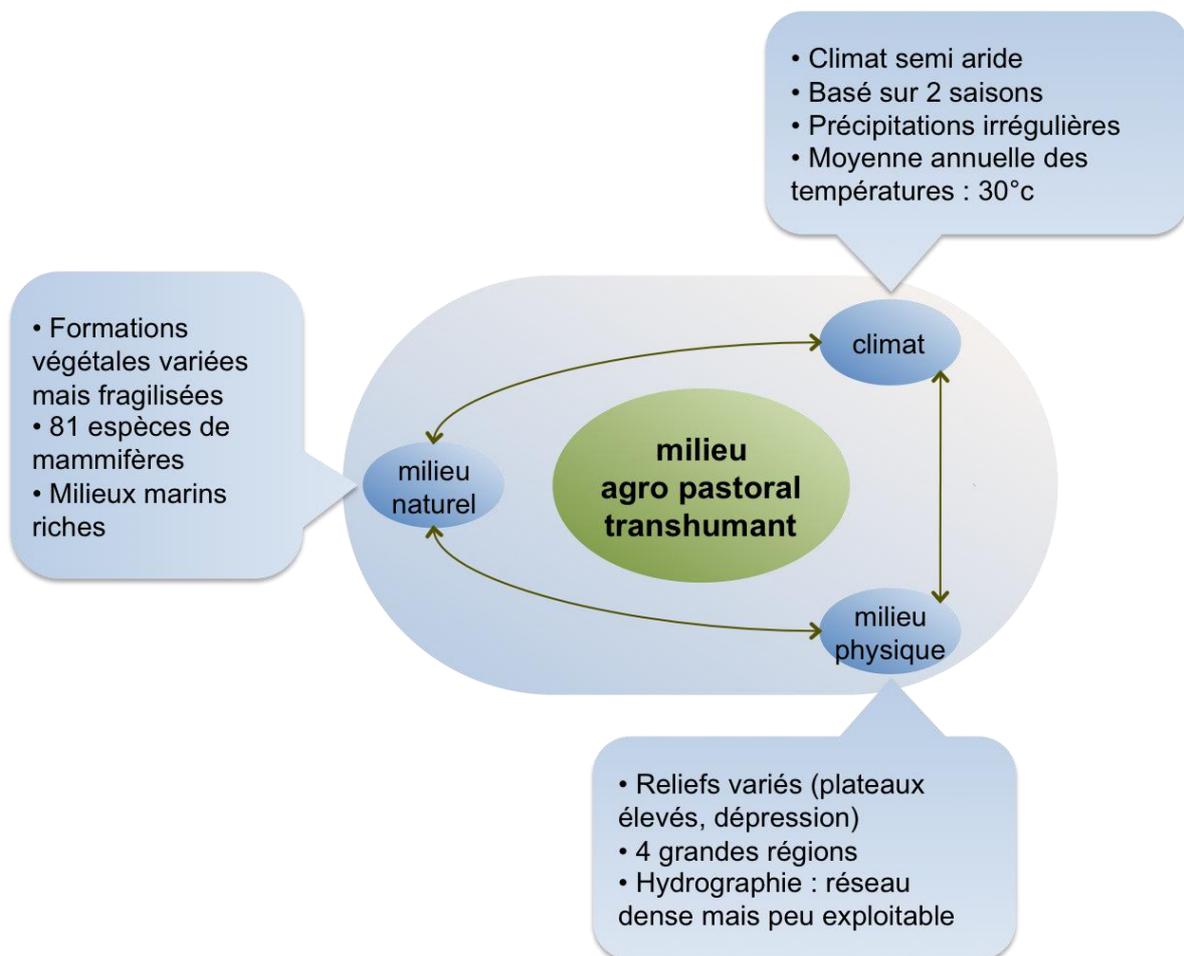


Figure 30. Le milieu agropastoral au cœur des conditions naturelles et climatiques.

3. La mise en tourisme d'un lieu au fort potentiel paysager : le Lac Assal

❖ Présentation du site

Nous avons jusqu'alors présenté des processus de mise en tourisme des lieux. Par souci de ne pas nous cantonner à une explication théorique et éloignée de notre cadre

d'étude, il nous semble important de présenter un exemple concret choisi au cœur de la République de Djibouti.

Nous avons choisi le site du Lac Assal, il est non seulement emblématique de la destination djiboutienne, mais présente aussi un exemple de mise en tourisme intéressant. Le but de cette partie n'est pas seulement la description du lieu, mais d'en retirer un processus général de mise tourisme.

Il importe d'abord de présenter ce site dans ses caractéristiques naturelles et anthropiques.

Le Lac Assal est situé au Nord-Ouest du Goubet-el-Kharab, il est entouré à l'Est, au Nord et à l'Ouest par de hautes montagnes : le massif des monts Goda, le massif du mont Garbi et le Hémed. Au Sud, une barrière montagneuse peu élevée, le Data Assal sépare le lac de la mer. Le lac occupe le fond d'une dépression. Son niveau se situe à 155 mètres en dessous du niveau de la mer, et sa profondeur n'est que de 40 mètres au maximum. L'étendue d'eau est alimentée par des sources d'eau très salées. Quand il pleut, il est également alimenté par l'eau d'écoulement des oueds. Ceci confère à l'eau du lac un caractère très salé, elle contient en effet 375 grammes de sel par litre, elle ne permet aucune forme de vie. De plus, le lac est bordé au Nord-Ouest par une vaste banquise de sel, épaisse par endroits d'une soixantaine de mètres.

Ce phénomène, qui fait du Lac Assal un site unique est dû à l'assèchement progressif de ce dernier. Il y a 9000 ans, celui-ci était une étendue d'eau douce. Avec l'assèchement des climats le lac n'a plus été approvisionné en eau douce, seule a subsisté l'alimentation en eau salée des sources thermales. A cause des fortes chaleurs qui règnent dans cette dépression l'eau s'évapore rapidement mais le sel, lui, reste. La concentration en sel a augmenté petit à petit et il s'est déposé avant de s'accumuler au cours des siècles jusqu'à former l'actuelle banquise.

Cette genèse du site lui confère un aspect paysager particulier. Dans sous ouvrage *Fortune Carrée*, L'auteur Joseph Kessel esquisse une description du site : « *Dans un immense cirque de montagnes qui se pressaient sans terme ainsi que des vagues de plus en plus hautes et furieusement tordues par une invisible tempête, trois cercles parurent l'un dans l'autre enfermés. Le premier était d'argent étincelant. Le dernier était peint de ce bleu intense et profond que l'on voit aux eaux mortes* »⁵⁸.

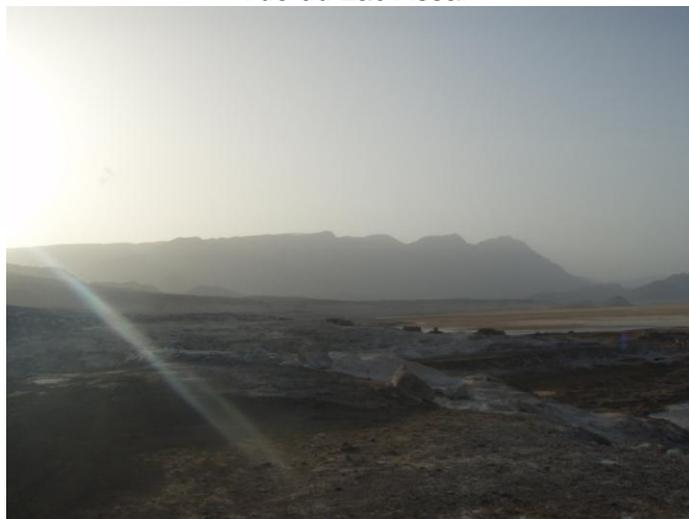


Vue du Lac Assal

⁵⁸ J. KESSEL. 2002.*Fortune Carrée*. Paris : BEST.



Vue du Lac Assal



Les berges du Lac Assal

Hors son aspect paysager particulier et en un sens exceptionnel, le Lac Assal est marqué par le fait qu'il fait partie des endroits les plus chauds du monde. Aux périodes les plus difficiles de l'année, la température sur le site peut atteindre les 50 °C.

D'un point de vue anthropique cet espace est exploité de longue date. Ce lieu est le théâtre d'un commerce particulier pratiqué par les nomades afars depuis des années : le convoyage du sel depuis le Lac Assal jusqu'en Ethiopie où il sera échangé contre des céréales, principalement du Sorgho. Aujourd'hui cette activité est en déclin, mais persiste tout de même, modestement. Le sel est exploité de manière industrielle, aujourd'hui, par de grandes firmes. Il est question d'intensifier cette industrie, une entreprise américaine souhaite s'implanter sur le site du Lac Assal et l'exploiter.

Aux abords du Lac Assal, on ne trouve que peu de villages (conditions de vie trop difficiles), le premier village est à quelques kilomètres en amont. Il correspond au village « chantier » du site d'exploitation du sel. La zone abrite aussi des habitations nomades. Les gens vivant là pratiquent un pastoralisme modéré et peinent à survivre.

Une route relie depuis 1986 le Lac Assal à la ville de Djibouti, celle-ci permet un accès au site en environ deux heures de route depuis la capitale. Nous le verrons, cette voie a largement contribué au développement touristique du site. Elle permet en effet de le visiter en une journée.

Le Lac Assal est donc un site au fort potentiel touristique, de par son aspect paysager unique. Cependant, il importe à présent de saisir comment ce site qui n'a jamais

représenté pour les populations locales qu'un milieu difficilement exploitable, a pu devenir touristique.

❖ La mise en tourisme du site : un processus long et complexe

Le Lac Assal comme d'autres sites emblématiques, le Lac abbé, ou le Goubet a toujours attiré l'intérêt des voyageurs et excursionnistes. Les premiers regards « esthétiques » posés sur le lac ont été des regards extérieurs, ils ont en quelque sorte été les prémices d'une activité touristique autour de ce site naturel vierge. De nombreux voyageurs comme Rimbaud, Kessel, Teilhard de Chardin, Alfred Bardey ont visité ce site, et il existe beaucoup de témoignages datant de la période coloniale de visites au Lac Assal. Cette destination est longtemps restée vierge et inexploitée de manière touristique.

Lors de notre séjour en République de Djibouti, nous nous sommes rendus plusieurs fois sur place. Nous avons pu constater qu'une forme d'exploitation touristique y est aujourd'hui en place.

- Vente d'objets issus du milieu naturel (sel, gypses, géodes...)



Etal au bord du Lac Assal

- Présence d'affichages et de signalisation concernant l'activité touristique du site



Panonceaux publicitaires apposés au abords du Lac Assal

- Caravanes chamelières et trekkings organisés autour du site



Groupe de touristes de retour d'une « caravane de sel », sur la banquise du Lac Assal

Afin de comprendre de quand datent ces différentes initiatives, et quelles sont les volontés à l'origine de leur mise en œuvre, nous avons eu à cœur de discuter avec les acteurs présents sur place, de jeunes afars pour la plupart. Des explications qui nous ont été fournies, nous avons pu retirer une « chronologie » faisant la genèse et l'historique de ce site touristique.

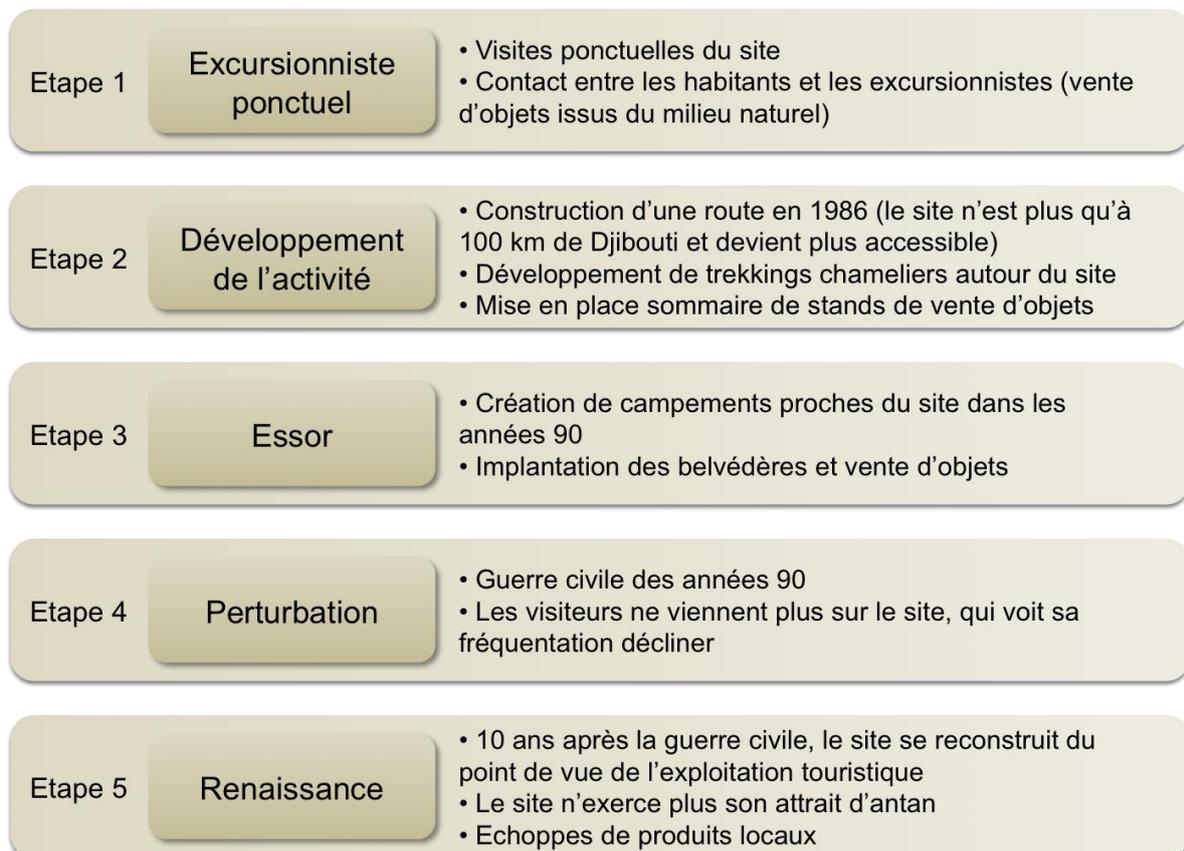


Figure 31. Les grandes étapes de la mise en tourisme d'un lieu.

Cette chronologie nous montre que des éléments politiques, économiques influent fortement sur le développement d'un site, notamment lorsque celui-ci s'effectue dans des

conditions précaires et fragiles, sans aide du cadre étatique, comme c'est le cas pour le Lac Assal.

De plus, le site semble être arrivé à saturation et ne plus exercer l'attrait que peut pourtant lui conférer son aspect potentiel paysager. Ceci nous pousse à nous interroger sur les perspectives de ce site, et sur les éléments susceptibles de le faire évoluer de nouveau.

❖ Bilan : enjeux et perspectives



Figure 32. Le cycle d'exploitation d'un site touristique.

Ce schéma illustre les étapes de la mise en tourisme du Lac Assal et leur inscription dans un temps long. Il représente les logiques mises en avant jusqu'à présent : la naissance d'un site autour de son potentiel paysager fort, son essor après la construction de la route, et son déclin à partir de la guerre civile des années 1990. Mais il cherche à aller plus avant en incluant l'hypothèse d'un renouveau de ce processus. On comprend aussi plus facilement, grâce à ce cycle l'impact que peuvent avoir des éléments exogènes à l'activité touristique.

Ceci pousse à penser, que même si le Lac Assal peut se contenter d'une vocation touristique modeste en se basant sur ses seuls attraits paysagers, il peut aussi se développer grâce à une implication de l'Etat djiboutien, à travers des mesures d'aménagement du territoire notamment.

Pour l'instant, malgré les stratégies de développement du tourisme affichées, aucune mesure ne semble avoir été prise en ce sens.

Mais l'expérience du Lac Assal, peut aussi faire figure d'exemple et de modèle pour le développement du tourisme à l'échelle de toute la République de Djibouti.

Cette situation nous montre qu'un engagement étatique, même modeste, peut engager dans cette voie, mais, ceci n'est pas suffisant, il faut aussi une implication forte des acteurs locaux, et une volonté de leur part de développer des initiatives. C'est le cas au Lac Assal où des projets, modestes mais rentables sont mis en place.

III. Les savoir-faire, la culture, les traditions : des ressources touristiques

De même que dans la partie précédente, il importe ici de présenter comment les savoir-faire, traditions et la culture des habitants de l'arrière-pays évoluent face au développement de l'activité touristique. Cette partie sera basée, surtout, sur l'étude des campements touristiques. Contrairement aux sites paysagers (présentés précédemment) ils sont une forme d'aménagement du territoire, et nous pensons qu'ils sont l'exemple le plus criant du transfert des traditions nomades vers l'activité touristique.

1. Tourisme et mode de vie agropastoral : une manière similaire d'investir l'espace

❖ Des territoires communs

Lors de notre séjour en République de Djibouti et de la visite des campements touristiques, nous avons cherché à saisir les raisons de leur installation à un endroit plutôt qu'à un autre. La plupart du temps, les campements sont situés à proximité de sites emblématiques (Lac Assal, Lac Abbé). Or, les raisons de leur localisation ne sont pas toujours aussi transparentes, la plupart des structures ne semblant pas dépendre d'un site, mais plutôt exister pour elles-mêmes.

L'une de nos hypothèses de travail était : *« Nous nous penchons sur le tourisme en tant qu'il prend place au cœur du territoire djiboutien, à partir de là, une de nos hypothèses de départ est que ce milieu dans ses logiques, ses contraintes et aménités influence fortement le développement de l'activité telle qu'elle existe aujourd'hui »*. Il nous a semblé que la question de la localisation des sites était une bonne manière de la vérifier.

Nous avons décidé de mettre en place une carte mettant en valeur différents éléments :

- Les structures de tourisme : nous représenterons les campements touristiques en tant que structures fixes du tourisme, emblématiques de cette activité, de plus ils sont facilement localisables.
- La gestion de l'eau : l'eau est un problème récurrent auquel les populations de pasteurs doivent pallier. Les puits, les points de forage qui jalonnent le territoire sont la preuve de l'utilisation de ces territoires par les nomades lorsqu'ils se fixent avec leurs troupeaux.
- Les structures nomades fixes : les jardins, et zones de pâturage utilisées par les pasteurs sont un gage, aussi de leur présence.

Le résultat espéré, au vu de nos hypothèses de départ, était la correspondance de la localisation des sites touristiques avec celle des entités spatiales révélatrices de la présence d'activités pastorales.

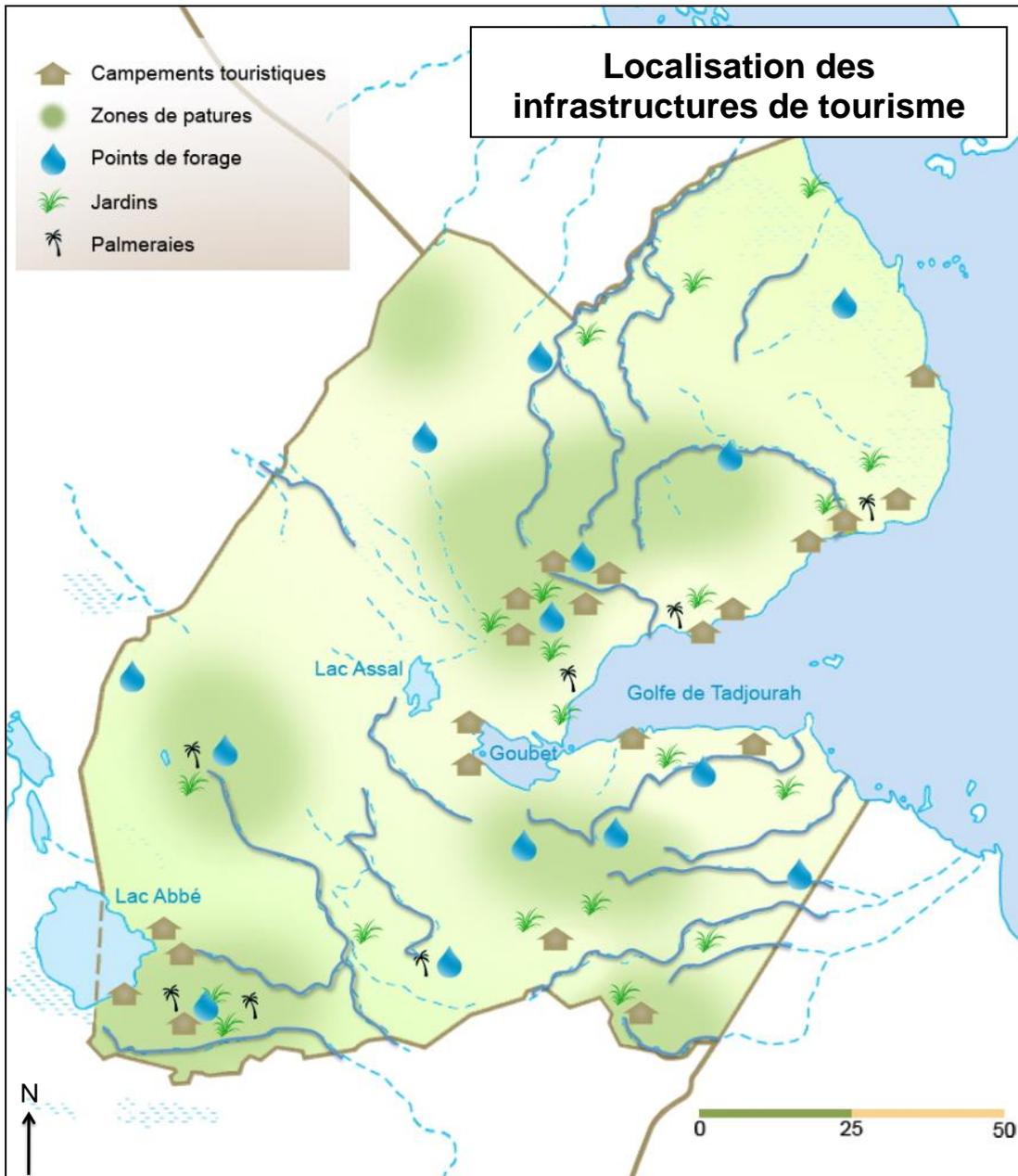


Figure 33. Localisation des points d’eau traditionnels et des principales infrastructures de transport.

Source. D’après l’Atlas de l’Afrique, Djibouti.

On voit ici, clairement que le tourisme et l’activité pastorale occupent les mêmes espaces. Ceci n’est pas dû au simple hasard, mais tend à prouver différents éléments.

Les deux activités ont une stratégie d’occupation de l’espace commune, elles se localisent près des points d’eau et des ressources naturelles. Ceci implique qu’elles répondent aux mêmes logiques, et utilisent des modes de faire valoir similaires pour exploiter les ressources.

❖ Des formes communes

En observant les campements et d'autres formes d'initiatives touristiques comme les trekkings chameliers, nous avons pu relever l'utilisation d'éléments issus du pastoralisme et de ses pratiques.

Les exemples qui nous semblent les plus évocateurs de ce constat concernent la forme et les infrastructures des campements, très proches dans leurs aspects d'un village nomade « traditionnel ». Dans le cas du trekking chamelier, l'utilisation des caméliers comme bêtes de somme pour transporter les affaires des touristes, sans l'utilisation d'aucun autre mode de transport est elle aussi notable.

Il semble nécessaire de se pencher sur l'utilisation de telles techniques et le sens qu'elles peuvent prendre : **sont-elles mises en œuvre aux seules fins touristiques, ou s'inscrivent-elles dans la continuité de modes de vie et de savoir-faire de nature séculaires ?**

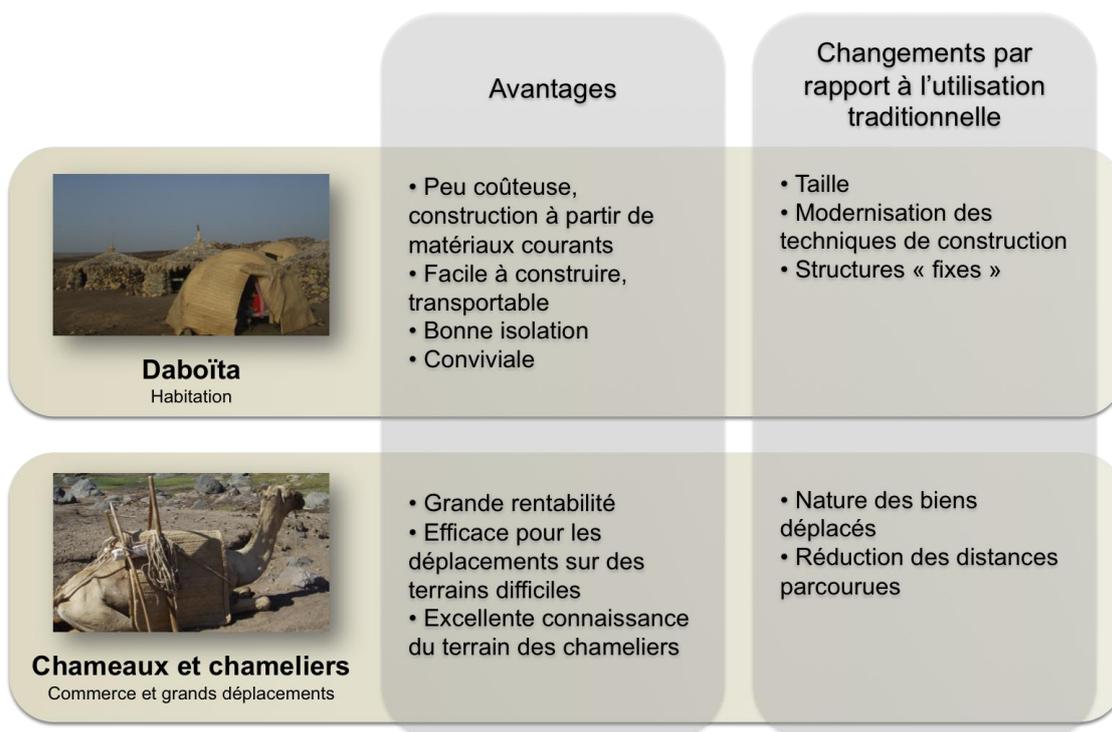


Figure 34. La *daboïta* et le chameau : deux exemples de réinvestissement des savoirs faire traditionnels à des fins touristiques.

▪ **Les *daboïta* et autres formes de l'habitat nomade**

Telles que nous les avons présentées dans les parties précédentes les formes de l'habitat nomade sont des structures d'habitation, facilement constructibles, et surtout transportables pour se plier aux exigences de la vie pérégrine. Dans la plupart des campements touristiques, on relève leur présence. On pourrait associer ceci à une volonté de restituer des traditions et une « folklore » pour attirer les touristes. Or, lors de nos entretiens avec les responsables de campement, ceux-ci nous ont expliqué le choix de cette forme de bâti, pour la souplesse qu'elle autorise, ainsi que sa praticité (faible coût, montage rapide...)

▪ **Les chameliers et leurs bêtes**

L'utilisation des chameaux comme bêtes de somme dans le cadre d'une activité commerciale ou de déplacements de grande ampleur est une des techniques maîtrisées par les peuples nomades djiboutiens. Comme nous l'avons déjà exposé, ce mode de

déplacement est traditionnellement utilisé pour la récolte du sel sur la banquise du Lac Assal et son convoi vers l'Éthiopie.

Aujourd'hui, cette technique est mise à disposition des touristes pour des treks chameliers au cœur de l'arrière-pays, de quelques jours à une semaine. Ce mode de déplacement, déjà choisi par les grands voyageurs du XIX^{ème} siècle, permet une découverte et un regard neuf sur les paysages de la République de Djibouti.

Cette forme d'exploitation touristique de ce mode de déplacement ancestral fait appel aux qualités des caméliens, mais aussi des caravaniers qui ont une connaissance parfaite, inégalable, du territoire et de ses dédales.

On note donc que les formes du pastoralisme sont réinvesties à des fins touristiques, parce que leurs structures flexibles et d'utilisation simple servent cette activité et ses aspirations. Cependant, on voit que des changements sensibles sont opérés dans l'utilisation de ces savoir-faire traditionnels. Dans le cas des *daboïta*, si la forme de dôme, ainsi que les méthodes de constructions sont conservées, on constate que la forme traditionnelle est largement adaptée à un usage touristique. En ce qui concerne les chameliers, on constate que peu de choses changent. Ceci est d'autant plus notable, que le tourisme permet aux chameliers de réinvestir leurs connaissances et savoirs, alors que leur activité séculaire essuie une perte de vitesse. Ceci tend à montrer une promiscuité forte de ce mode d'exploitation à celui de l'activité touristique.

Un tel constat mène à une question : **le tourisme ne serait-il pas en mesure d'assurer le renouveau d'activités, de savoir-faire et d'une culture traditionnels, en les utilisant de la sorte, sans les dénaturer ?**

❖ Une utilisation spatiale commune

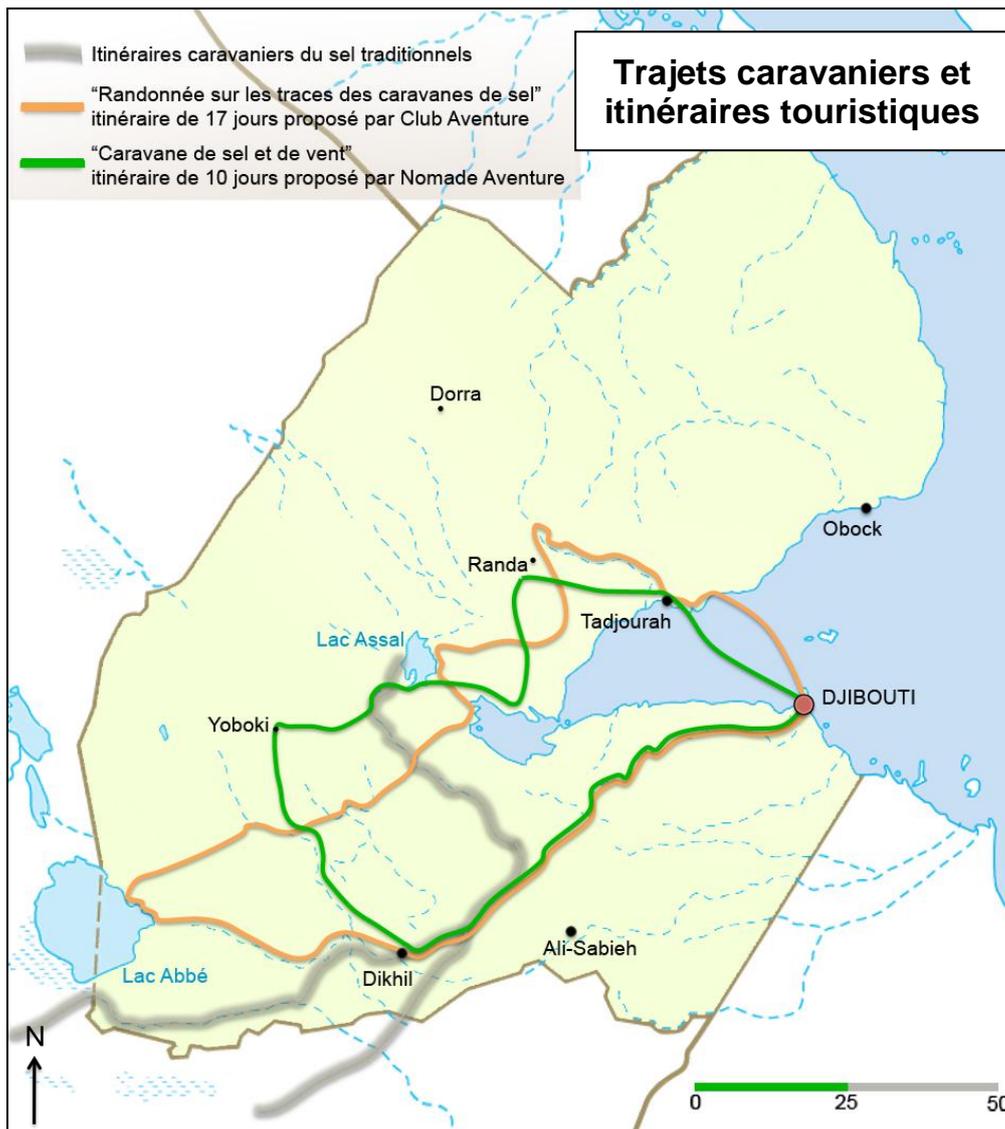


Figure 35. Trajets caravaniers et itinéraires touristiques.

Cette carte représente les trajets utilisés traditionnellement pas les caravaniers du sel. Il en existe un certain nombre, mais nous n'en avons représenté ici que deux variantes. Elles sont emblématiques du tracé des voies ancestrales, liant le Lac Assal à l'Ethiopie. Historiquement ces axes servaient à aller récolter le sel sur la banquise, et à le convoier ensuite vers les grands marchés éthiopiens. Ce type de mouvement est un des piliers de la culture nomade et contribue largement à lui donner une dimension mythique.

A ce figuré nous avons ajouté, aussi, les tracés de deux séjours touristiques se réclamant, de par leurs intitulés, des voies caravanières anciennes. On constate que ces deux types de trajet ont en commun seulement une partie de leurs tracés, alors que l'on aurait pu s'attendre à une plus grande ressemblance.

On saisit en regardant les itinéraires touristiques, que loin de la vocation utilitaire des trajets caravaniers ils cherchent à offrir aux voyageurs une grande diversité de milieux et de paysages.

Mais la question du tracé des séjours touristiques n'est que finalement secondaire, c'est leur promotion qui est effective et participera en grande partie au regard que portera le voyageur sur le pays visité.

Ce processus sert les traditions nomades. Les visiteurs parleront de leur expérience comme d'une caravane du sel et évoqueront leurs rencontres avec les « caravaniers » et le

territoire singulier de la République de Djibouti. Ceci contribue largement à mettre en avant des traditions nomades en perte de vitesse.

Les espaces du tourisme et ceux du nomadisme tendent donc à être les mêmes. Même si d'un point de vue spatial cette réalité n'est pas concrètement éprouvée, elle prend pied dans l'imaginaire des voyageurs.

2. L'exploitation des traditions et de la culture nomade

Nous avons jusqu'à présent montré comment le tourisme réalise des emprunts à l'activité pastorale traditionnelle et ancestrale, dans ses formes et son emprise spatiale. Il faut s'efforcer cependant de se souvenir que l'activité touristique répond à des logiques économiques modernes, et est une manne financière. Comme nous avons pu le voir précédemment, les formes du tourisme en milieu nomade correspondent aux aspirations de touristes issus d'un monde globalisé.

A ce titre, il importe de voir comment l'offre djiboutienne use de ces traditions et savoir-faire, et les met en avant.

❖ La légendaire hospitalité nomade

Les nomades, Afar ou Somali, ont une organisation sociale régie par la rationalisation des maigres ressources disponibles dans leur environnement (l'eau et les pâturages principalement). Ainsi, le territoire, en tant qu'il est exploité et appartient à un groupe ou à une tribu est porteur de sens et de valeurs. Ceci confère à ces peuples non seulement une capacité de survie et d'adaptation, mais aussi une éthique de la solidarité. Ils peuvent ainsi pallier à l'hostilité du milieu et à la précarité économique que leur confère leur statut.

Un célèbre guerrier Afar qui vécut au XIX^{ème} siècle, Ali Dawwano avait pour devise « *je ne commets pas d'adultère, je ne crois personne, je ne refuse pas l'hospitalité* ». Pour le mettre à l'épreuve, des hôtes se sont présentés chez lui chaque soir, l'obligeant à prélever une bête de son troupeau. Après avoir épuisé le bois de réserve pour sa cuisson, il en fût réduit à brûler les arceaux de sa tente et finit ruiné. Mais, il n'avait pas trahi sa parole.

Ainsi l'hospitalité est plus qu'une simple valeur, c'est une obligation, régie par des lois et des codes. Le Heer⁵⁹ dit « *Ciise sadexbaa u dhaxah : dhulka, martida iyo ugaaska* », c'est-à-dire : « *les Issas ont en partage la terre, les pâturages, les hôtes, l'hospitalité et l'Ogas*⁶⁰ ».

Le Heer interdit l'appropriation individuelle de ce qui est déjà donné par la nature, c'est-à-dire les pâturages et l'eau. Il préconise la règle du « premier venu, premier servi ». L'hospitalité est une obligation sociale à laquelle personne ne doit échapper et qui doit se faire sans distinction, selon la règle du premier campement accosté.

Il en est de même chez les Afar où chaque portion de terre ou de territoire est exploitée par une famille ou une tribu. La tradition veut, d'ailleurs que le chef de tribu soit responsable de tout ce qui se passe sur son territoire, y compris de la sécurité des visiteurs.

⁵⁹ Loi coutumière chez les Somali

⁶⁰ Chef spirituel Issa (Somali)

Le tourisme, bénéficie largement de cette notion d'hospitalité, et se fonde même, au départ sur cette dernière. Lors de notre passage en République de Djibouti, nous avons été accueillis dans différentes structures où nous avons pu largement éprouver cette notion.

Ceci confère à l'activité touristique djiboutienne une organisation particulière, qui la fait relever d'une spontanéité, plutôt que d'une activité économique moderne, ce qu'elle s'efforce cependant d'être.

Ainsi, lorsqu'un touriste désire se rendre dans un campement, il s'adresse à une agence en ville, ou plus fréquemment appelle directement le responsable du campement. Près de 70% de la clientèle des campements est issue du bouche à oreille, et signale ainsi son arrivée. Une fois sur place, nous avons été étonnés de voir que les touristes sont reçus en amis, bien plus que comme les clients d'une structure touristique « classique ». En voyant combien cette situation est courante, nous avons compris que cette façon d'agir relevait de processus ancrés, de l'ordre la tradition ou de la culture.

Il semblerait que les visiteurs du site apprécient cette chaleur et ce type d'accueil.

Si la tradition d'accueil nomade a insufflé de l'élan au tourisme pour qu'il se développe, et lui confère une originalité qui contribue à son attractivité, elle est amenée à s'effacer peu à peu. En effet, si le tourisme, même en conservant sa forme actuelle, commence à se développer, il va entrer de plein fouet dans une logique marchande, ou la tradition sera remplacée par des stratégies commerciales.

Nous pensons cependant que l'originalité du tourisme djiboutien, et son potentiel résident dans ces formes particulières, qu'il importe de préserver en tant qu'elles sont garantes de la pérennité de l'activité.

❖ L'artisanat

L'artisanat est lui aussi un bon exemple de commercialisation des savoir-faire et de la culture djiboutienne. Au début de notre travail, nous n'avions pas envisagé de traiter ce sujet. Hors, lors de notre séjour nous avons pu nous rendre compte du lien étroit qu'il entretient avec le tourisme. En effet, le touriste qui visite le pays cherche à ramener des « souvenirs » qu'il veut évocateurs de son séjour et de l'expérience vécue dans le pays.

Dans la capitale djiboutienne, dans l'avenue Brazzaville appelée communément « les caisses », on peut trouver des objets souvenirs. Or, en se penchant sur ceux-ci, on s'aperçoit qu'ils n'ont que peu de rapport avec la République de Djibouti. Même si des plats, ou autres babioles sont à l'effigie du pays, la plupart des objets viennent du Kenya, ou de Tanzanie où ils sont fabriqués en masse, puis exportés dans tout le continent africain.



Une boutique aux caisses

Lors des forums auxquels nous avons assisté, les acteurs du tourisme ont souligné l'importance de développer un artisanat local, qui puisse séduire les touristes.

Il existe à l'heure actuelle différentes formes d'artisanat sur le territoire, dont la production s'organise de différentes manières. Il importe de les présenter.

- Vente d'objets traditionnels issus de l'artisanat :

Les nomades ont une tradition artisanale, les objets fabriqués sont en lien étroit avec leur mode de vie itinérant, centré sur la survie. Ainsi, l'artisanat nomade est principalement utilitariste, avant d'être esthétique ou artistique. Même les vanneries ou autres nattes tressées ne font pas exception à cette règle puisque celles-ci servent, chez les nomades lors de fêtes (mariages notamment). Les Afar, réalisent des tissages en perles aussi.

Ces objets, si ils peuvent être « beaux » peuvent aussi avoir un potentiel esthétique faible (dû à leur vocation utilitaire), et leurs tailles, leurs matières, leur façon simpliste, n'en font pas, de prime abord, des « souvenirs » touristiques idéals.

En discutant avec les acteurs du tourisme ou les artisans beaucoup d'entre eux ont mis en avant le problème de la qualité et de l'aspect des objets proposés aux touristes. Et chacun a semblé insister sur l'impossibilité de commercialiser des objets bruts, tels qu'ils sont utilisés par les nomades. Ainsi, les artisans en viennent à « mettre en scène » les objets traditionnels pour en faire des souvenirs. On trouve par exemple des cadres qui renferment un poignard traditionnel, ou une « natte » en modèle réduit. De même les vanneries, objets utilitaires par excellence, deviennent de petites boîtes, ou petits paniers, tressés en fibres colorées.

Dans la capitale, près d'un des supermarchés de la ville, on trouve des femmes qui tressent ces vanneries, dans le but de les vendre aux touristes. Elles expliquent que les touristes, dans l'avion ne peuvent pas ramener de gros volumes, d'où la nécessité de leur fournir des « modèles réduits ». De plus, elles proposent aussi des porte-monnaie, ou porte-clés, objet jouant seulement le rôle de « souvenirs », puisque n'ayant aucun lien avec la tradition nomade, si ce n'est la technique de fabrication.



Femme tressant un panier devant un supermarché de la capitale



Vanneries présentées devant un supermarché de la capitale

En ville, récemment, se sont créées plusieurs boutiques, spécialisées dans la vente d'objets d'artisanat local. Les propriétaires de ces boutiques s'approvisionnent auprès des artisans et revendent les objets pour leur propre compte.



Etal d'une boutique d'artisanat de la capitale

Cependant, les produits djiboutiens peinent à s'afficher dans les lieux commerciaux les plus fréquentés (supermarchés, rues marchandes...).

Plusieurs pistes sont proposées par les acteurs du tourisme pour revaloriser cet artisanat traditionnel, déprécié parce que méconnu, et pâtissant de sa mauvaise image :

- Proposer des objets utilitaires, que l'on utilise de manière quotidienne à des prix compétitifs, afin que les gens choisissent ces produits là, plutôt que des objets d'importation.
- Former les artisans, car si ceux-ci maîtrisent une technique et des savoir-faire, ils ignorent les attentes « esthétiques » des touristes.
- Afficher les productions locales, leur donner une bonne visibilité lors de salons, forums, destinés à cela.
- Vente d'objets souvenirs fabriqués aux seules fins touristiques :

Nous avons présenté plus haut, une forme d'artisanat qui cherche à mettre en valeur les traditions, savoir-faire et culture du pays. Mais il existe des « souvenirs », fabriqués pour les touristes, mais n'entretenant aucun rapport avec les techniques de l'artisanat local. On peut, ici, proposer une typologie révélant les degrés de technicité mis en œuvre.



Figure 36. Typologie des commerces d'artisanat en république de Djibouti.

Ces activités commerciales, plus ou moins organisées se sont toutes organisées peu à peu en tentant de prendre la mesure des attentes du touriste. Si l'on se rend au

belvédère du Goubet plusieurs fois, on constate que les étals, d'une fois à l'autre, n'abritent pas les mêmes produits. Les jeunes qui les vendent expliquent qu'ils élaborent des choses en fonction de leurs envies, mais aussi de ce qui « marche » auprès de la clientèle.

Cette forme d'artisanat, spontanée et relativement récente, marque d'après nous l'entrée des sites où elle est pratiquée dans une ère touristique. Or, les moyens mis en œuvre restent limités et empêchent ces initiatives de prendre une véritable ampleur.

Une fois encore, le manque d'appuis étatiques pour ces formes de tourisme, nées de la volonté des seuls acteurs locaux se fait cruellement ressentir.

3. De l'exploitation au renouveau

❖ Des formes d'exploitation originales

Le phénomène le plus notable reste les formes d'exploitations qui prennent place autour des activités d'artisanat, dont l'une des plus emblématiques est la coopérative.

La plupart de ces coopératives fonctionnent sur le même mode, même si d'un point de vue structurel elles ne rassemblent pas les mêmes acteurs. Nous nous sommes plus particulièrement penchés sur deux de ces entreprises, le village d'Ardo situé près du campement touristique de Bankoulé dans les monts Goda, et la coopérative des femmes de Tadjourah.

Chacune de ces deux structures trouve ses origines dans un groupement de personnes (les femmes à Tadjourah, et l'ensemble du village à Ardo) désireuses de retirer des bénéfices de leurs savoir-faire, afin de les réinvestir à des fins communautaires.

L'association des femmes de Tadjourah rassemble des femmes de la ville et de ses environs. Chacune d'elles produit des objets d'artisanat traditionnel (vanneries, nattes, chaussures nomades...), qu'elle vient déposer à la coopérative (qui a une représentation à Tadjourah, une boutique en ville et participe à des salons tout au long de l'année). Lorsque l'objet est vendu, 10% de son prix revient à la coopérative et le reste va à la femme qui l'a fabriqué. Cette opération permet aux femmes, piliers des familles, de pourvoir aux besoins de leurs proches, ainsi que le développement de l'ensemble de la communauté. Avec l'argent de la coopérative on améliore les infrastructures locales et le quotidien des populations.

Le village d'Ardo fonctionne selon le même mode, mais ce qui est notable, dans son cas, c'est que ce mode de fonctionnement en coopérative est étendu à tout le site. Nous avons pu, lors de notre séjour rencontrer la jeune porte-parole du village à Djibouti Ville.

Elle nous a expliqué que tout a commencé en 1999 avec la création d'une association nommée « Association Communautaire du Village d'Ardo ». Le terrain d'action de l'association englobe plusieurs activités :

- Visites guidées du village pour les touristes
- Vente d'objets d'artisanat aux touristes sur le site, mais aussi lors d'expositions à la capitale
- Ponctuellement et depuis quelques temps seulement, l'hébergement des touristes et la restauration. Mais ceci n'est pas l'activité principale du site, même si cette orientation est amenée à se développer. Pour l'instant le village ne bénéficie pas de structures d'accueil en tant que telles.

La communauté fonctionne sur le mode de la coopérative. De même qu'à Tadjourah, les femmes du village sont invitées à produire des objets qui seront vendus par la suite. Chaque femme a le droit d'exposer un certain nombre d'objets (la démarche se veut équitable entre les villageoises). Lorsqu'un objet est vendu, la femme en retire les bénéfices et laisse 10% de son prix à la communauté.

Chaque week-ends, périodes de la semaine où les visiteurs sont plus fréquents, un certain nombre de familles du village sont chargées de faire des galettes, du thé, du café, pour assurer l'accueil des touristes. Ceci, une fois encore, se fait à tour de rôle, et la famille qui a conçu un met touche un pourcentage de la somme perçue pour les visites du jour.

Ces activités assurent des revenus réguliers et fiables au village et à ses habitants, ils permettent de construire, de créer des initiatives à but communautaire (éducation, santé). Depuis le début de l'association, l'école s'est développée énormément. De même, les villageois qui vivaient d'une économie pastorale et précaire et peinaient à écouler leurs productions artisanales ou autres, trouvent dans cette entreprise sûreté et légitimité.



Objets d'artisanat vendus au village d'Ardo



Les enfants du village d'Ardo devant les objets d'artisanat et la grande *daboïta* destinée à l'accueil des touristes

Mais les visites de touristes, ont l'avantage aussi de focaliser l'intérêt sur ce petit village et les projets qui y sont mis en place (d'autant plus que c'est une des seules entreprises du genre en République de Djibouti). Ainsi, le village a reçu des dons et aides

d'entreprises djiboutiennes, mais aussi d'investisseurs extérieurs comme des aides américaines (utilisées pour bâtir une bibliothèque).

Un réseau de partenariats s'est noué autour de cette initiative, une agence en ville assure, par exemple sa promotion, et cette aide contribue largement à son fonctionnement. A l'heure actuelle le village accueille environ 1000 personnes par an.



Une épicerie récemment ouverte



Le bâtiment du groupe scolaire

❖ Vers un renouveau ?

Aujourd'hui, en même temps que le déclin du monde pastoral s'amorce la perte de ses traditions, de sa culture et de ses savoir-faire. Comme nous avons pu le voir, le tourisme qui prend place dans l'arrière-pays se base largement sur les héritages du monde nomade. Ces deux domaines ont en commun la nécessité de gérer un espace, aux contraintes fortes, d'où cette forme de complétude dans la perception et l'exploitation du territoire de la part des deux activités.

Ceci nous pousse à nous interroger sur le rôle du tourisme, activité moderne et nouvellement installée dans cet espace et à propos de son impact sur la situation actuelle du mode agropastoral : **le tourisme en usant des traditions et savoir-faire nomades pour s'implanter et fonctionner favorise-t-il leur renouveau ?**

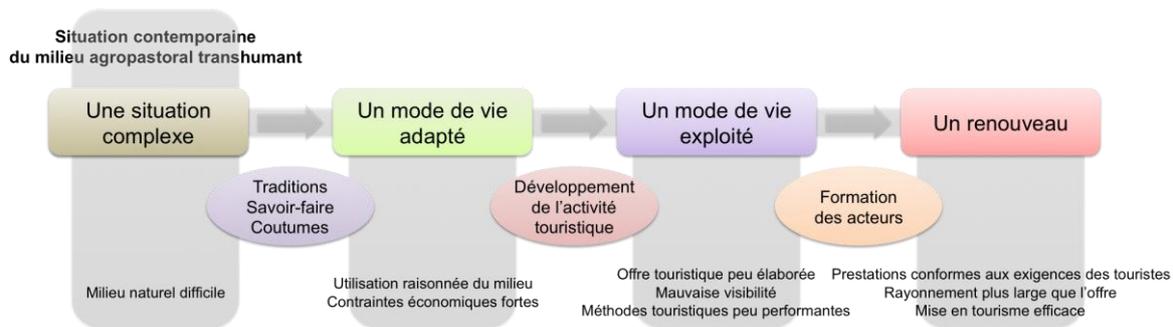


Figure 37. Situation contemporaine du milieu agropastoral transhumant : vers un renouveau.

On part ici d'un milieu nomade à la situation contemporaine difficile et complexe, à cause des caractéristiques naturelles qui lui sont inhérentes. En réponse à cela, les pasteurs ont des traditions, des savoir-faire et coutumes adaptés qui leur permettent d'exploiter les capacités du milieu au maximum, afin de survivre. Or, aujourd'hui ceci n'est plus suffisant, des facteurs extérieurs au milieu comme la hausse du coût de la vie, rendant leur existence plus difficile. C'est suite à ce bouleversement du système qu'émerge l'activité touristique, en tant que rente et technique d'exploitation du milieu. Aujourd'hui, l'activité touristique est encore balbutiante, mais on constate que les initiatives les plus poussées incluent un versant de formation des acteurs, il conduit à la mise en œuvre de procédés efficaces. Ceci est à l'origine d'une offre visible et attrayante, basée sur des traditions et savoir-faire nomades séculaires utilisés à bon escient. **Ce processus, est à l'origine, donc, d'un renouveau des savoir-faire pastoraux.**

IV. Des hommes aux acteurs

Le processus de passage des hommes aux acteurs est au cœur même de la problématique du développement du tourisme. Nous avons choisi d'aborder cette question à la fin de notre chapitre. En effet contrairement aux paysages et aux traditions, évoqués précédemment, les acteurs constituent une sphère à part, au fonctionnement propre. Nous souhaitons ici établir une typologie des différents types d'intervenants, en fonction de leurs origines et de leurs missions, le but, à terme étant d'esquisser un « sous-système des acteurs ». Cette partie de par sa taille et ses techniques d'approche, pourra sembler déséquilibrée et éloignée des logiques d'ensemble de notre étude. Il importe donc de préciser, qu'elle en constitue le cœur même, et mérite, de ce fait, une approche adaptée des questions qu'elle engendre.

1. Les acteurs : des missions variées

Lors de notre séjour en République de Djibouti, et au fil des rencontres qu'il nous a été donné de faire, nous avons pu nous rendre compte de la variété des acteurs et par là même de leurs missions.

Nous avons été amené à rencontrer en grand nombre de ces personnes, qui ont toute des points de vue, et un regard singulier sur le développement de l'activité touristique en République de Djibouti.

	Structures	Acteurs
Promouvoir et Cadrer	<ul style="list-style-type: none"> • ONTD • Ministère de la jeunesse, des sports, des loisirs et du tourisme 	<ul style="list-style-type: none"> • Personnels de l'ONTD
Exploiter	<ul style="list-style-type: none"> • Agences de tourisme en France et à Djibouti • Campements touristiques ou d'initiatives de loisirs 	<ul style="list-style-type: none"> • Responsables d'agences de tourisms • Responsables de campements et guides
Protéger	<ul style="list-style-type: none"> • Associations de protection de la nature et de la biodiversité 	<ul style="list-style-type: none"> • Association Djibouti Nature
Former	<ul style="list-style-type: none"> • Pôle universitaire de Djibouti (DUT tourisme) • Formation de guides touristiques 	<ul style="list-style-type: none"> • Professeur et personnel encadrant du DUT tourisme
Aménager et Gérer	<ul style="list-style-type: none"> • Ministères chargés de la décentralisation 	<ul style="list-style-type: none"> • Fonctionnaires

Figure 38. Le « système acteurs » en République de Djibouti.

❖ Promouvoir et cadrer

Cette mission est assurée par différents acteurs issus pour la plupart de la sphère institutionnelle. On peut recenser deux structures principales :

- L'Office National du Tourisme Djiboutien (ONTD)
- Le ministère de la jeunesse, des sports, des loisirs et du tourisme

Lors de notre séjour, l'ONTD a joué un rôle de référent, et nous sommes donc en mesure de présenter ses missions et son organisation.

L'office du tourisme est né en 1969. En 1986, il est devenu l'Office National du Tourisme et de l'Artisanat (ONTA) on cherchait alors à inscrire l'activité touristique dans un environnement global, qui prenne en compte les cultures et savoir-faire locaux. Tourisme et artisanat semblaient alors plus ou moins liés, pouvant s'apporter un appui mutuel pour se développer.

L'office du tourisme est basé au cœur de la capitale, sur la place du 27 juin. C'est un établissement à caractère administratif, doté de l'autorité morale et de l'autonomie budgétaire. En outre, il dépend du ministre de la jeunesse, des sports, des loisirs et du tourisme (même si son ministère de tutelle a pu changer depuis sa création).

L'office du tourisme a à sa tête un conseil d'administration, où l'on trouve des représentants des secteurs privés et publics, la direction de l'office du tourisme, une agence comptable, et trois services (protection des sites et de l'environnement, promotion du tourisme, service administratif). Il y a une section communication, une section recouvrement...

L'ossature est flexible, elle sera amenée à être modifiée dans les années qui viennent, en réaction à une croissance et à un changement de visage de l'activité touristique.

Une des missions principales de l'office du tourisme est la promotion de Djibouti en tant que destination de tourisme. A ce titre, il participe à des salons internationaux, comme très récemment l'ITB Berlin.

L'office du tourisme a aussi à réfléchir aux orientations souhaitées pour l'activité touristique : vers quel type de tourisme le pays doit-il se tourner pour être en accord avec ses objectifs de développement ?

A ce titre, l'office est souvent à l'origine de conférences, de colloques, réunissant les acteurs du tourisme, et permettant de réfléchir aux problématiques relatives à l'activité.

En ce qui concerne les cadres de l'activité touristique, nous avons pu constater, lors de notre séjour, qu'ils sont encore peu définis. Comme nous l'avons précisé le choix du tourisme comme une voie de développement est une option récente en République de Djibouti, et peu de textes, de lois, ou d'institutions emblématiques encadrent cette activité.

Loin d'être un frein à son développement, ce manque de structures contribue à une évolution rapide de l'activité, quoique de manière « anarchique ».

Avec l'implantation de régions décentralisées, qui incluent quelques directives concernant le tourisme, on peut imaginer que, peut-être, des cadres institutionnels et mesures vont se mettre en place autour du tourisme, de manière progressive.

❖ Aménager et gérer

« *Le tourisme s'étudie en Géographie à ses équipements, ses hébergements[...]* »⁶¹, de même qu'en ce qui concerne les cadres de l'activité, peu de directives et de grands axes sont définis en terme d'aménagement du territoire.

Ceci est dû, aussi à la gestion du foncier qui dans l'arrière-pays est encore lié à une gestion traditionnelle. La terre est un héritage tribal et est la « propriété » de celui qui l'exploite.

Le développement du tourisme donne lieu à de nouvelles formes d'aménagement du territoire. Les campements, en sont un bon exemple. Mis en place sur des espaces non exploités ou anciennement utilisés à des fins agricoles, ils regroupent des bâtiments pour le couchage des touristes, une ou plusieurs salles à manger, une cuisine et des sanitaires.

Construits, souvent, à partir des matériaux comme du bois, ou des nattes, à l'image des habitations traditionnelles, ces structures de tourisme ne contrastent que très peu, dans leur aspect, avec les villages ou certains campements nomades environnants.

Une politique d'aménagement du territoire à des fins touristiques va de pair avec le développement massif de l'activité. Il apparaît que la République de Djibouti n'en est pas à un stade suffisamment avancé de son développement touristique pour être engagée dans une telle entreprise.

❖ Exploiter

⁶¹ R. BRUNET. 1993. *Les mots de la Géographie, dictionnaire critique*, Montpellier-Paris : Reclus, la Documentation Française 518 pages, p.487.

L'exploitation du territoire constitue le cœur de la problématique de tourisme. C'est là que se situent les principaux enjeux du développement de l'activité et là, donc, que les jeux d'acteurs sont les plus complexes et multi scalaires.

L'espace fait en quelque sorte figure d'interface où se mêlent les volontés, projets et aspirations émanant de différents niveaux.

Concrètement, ceci signifie que sur une même parcelle de terre pourront s'entrecroiser les intérêts d'un créateur de campement, d'un pasteur ou encore la volonté de structurer les activités issues de la part d'un acteur institutionnel.

C'est ce type de processus qui pousse le système des acteurs à évoluer et à persévérer, à travers des conflits, compromis, ententes et consensus.

Plus loin, dans ce chapitre nous tenterons de faire ressortir cette situation, en la schématisant, et en mettant en avant les réseaux d'acteurs que nous pensons avoir décelés.

❖ Protéger

Même si, de prime abord, elle n'est pas en lien direct avec le tourisme, l'activité de protection des milieux naturels et anthropiques, nous avons pu le découvrir, est proche et conditionne largement son évolution.

En République de Djibouti la préservation de l'environnement n'est quasiment pas cadrée, et ce malgré l'impressionnant panel de paysages et de milieux naturels dont dispose le pays. Aucune aire ne fait l'objet de tentative de protection, ni même de sanctuarisation (même la très rare forêt du Day).

Des rencontres avec quelques acteurs oeuvrant dans ce domaine, nous ont montré l'existence de groupes cherchant à protéger la biodiversité du pays. Ce n'est sans doute pas par hasard, si les acteurs agissant au sein de ces associations sont souvent, aussi, à l'origine d'une entreprise ou d'une structure de tourisme.

Nous le verrons, les entreprises de protection peuvent faire l'objet de mesures plus ou moins poussées, selon qu'elles impliquent des acteurs locaux (agissant avec leurs propres moyens) ou des acteurs institutionnels (ayant plus de poids).

❖ Former

La formation est un versant important de l'activité touristique, et constitue une condition essentielle en même temps qu'un indice de son développement.

Durant notre séjour nous avons pu prendre contact avec des professeurs, des étudiants et des responsables du DUT tourisme, nouvellement créé à l'université de Djibouti. Cette filière succède à un BTS tourisme proposé durant quelques années, et ayant été abandonné faute de fournir aux élèves des débouchés concrets.

La première promotion du DUT rassemble beaucoup d'élèves, ce qui montre l'engouement général autour de cette activité, mise à l'ordre du jour par l'actuel gouvernement.

Les enseignements dispensés se structurent en deux années, ils rassemblent des techniques de communication, des langues, des cours sur l'environnement, de la gestion...

La formation concerne aussi des acteurs locaux. Les guides notamment reçoivent des conseils et enseignements afin d'exercer au mieux leur activité. Des programmes

menés par l'ONTD peuvent être à l'origine de ces séminaires, ils peuvent aussi émaner de l'initiative de guides d'expérience et ayant une bonne connaissance du territoire.

2. Les réseaux d'acteurs : une réalité complexe

Il existe donc, non seulement une grande variété d'acteurs et de missions autour de l'activité touristique, mais aussi une hiérarchie, voire un décalage entre la sphère institutionnelle et celle des acteurs locaux.

❖ Le cadre institutionnel

On nomme « cadre institutionnel » l'ensemble des institutions et instances relevant directement de l'Etat, ou entretenant avec lui des liens étroits. Les acteurs issus de cette sphère ont donc, à leur disposition des moyens d'action et des outils qu'ils peuvent mettre en œuvre.

Dans le cas du tourisme qui se développe en milieu nomade, depuis une date finalement très récente, l'emprise de ce type d'acteurs n'est pas forcément très visible ; cependant, elle existe bel et bien. Lors de notre séjour, au fil des rencontres, discussions et observations, nous avons tenté de relever les éléments qui conditionnent le fonctionnement de la sphère institutionnelle.

Il semblerait que cette sphère soit régie par une logique descendante, qui la fait se dérouler à partir d'instances supérieures vers la sphère des acteurs locaux, tout en usant d'outils adaptés dont elle dispose.

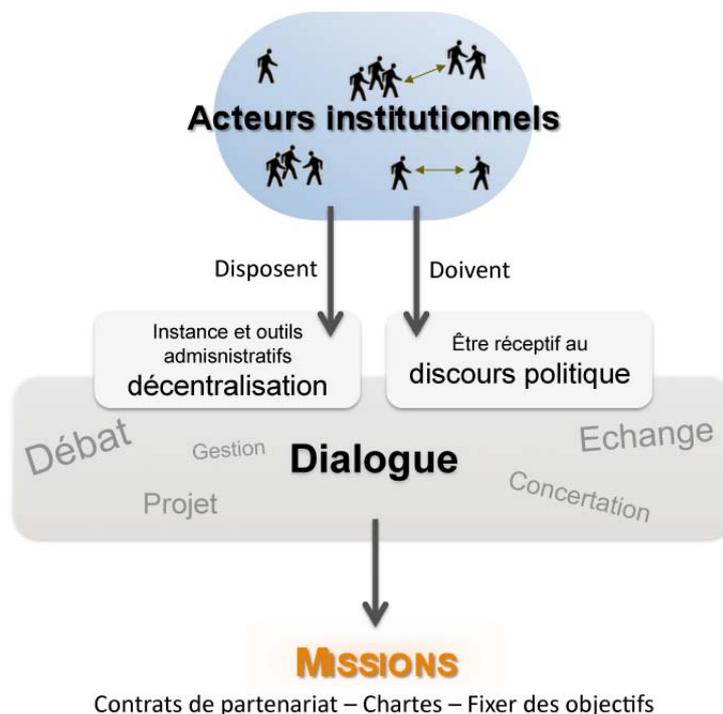


Figure 39. Fonctionnement du cadre des acteurs institutionnels

La principale ressource mise en œuvre par des acteurs institutionnels est celle du dialogue. Elle sert en effet d'interface entre les niveaux supérieurs (administrations,

ministères, instances publiques...) et le niveau local, où se mettent en place la plupart des activités.

En République de Djibouti, on assiste à ce processus, et ce de plus en plus, depuis que la volonté de développer l'activité s'est affirmée, et que les projets menés dans l'arrière-pays prennent du poids.

D'un point de vue concret la mise en œuvre du dialogue peut prendre la forme d'entrevues, mais aussi et surtout de réunions et de séminaires réunissant des personnes issues de tous bords, et censées avoir un avis éclairé sur la question du développement du tourisme.

❖ Le cadre local

Bien que l'inverse aurait été plus probable, la sphère des acteurs locaux, et les relations qu'ils entretiennent entre eux sont plus complexes que les processus prenant place à l'échelle institutionnelle.

La sphère locale répond elle à une logique ascendante qui part des réalités locales pour aller vers les instances supérieures. Elle est marquée aussi par le fait que son fonctionnement s'inscrit non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps, qui conditionne largement d'ailleurs sa réussite.

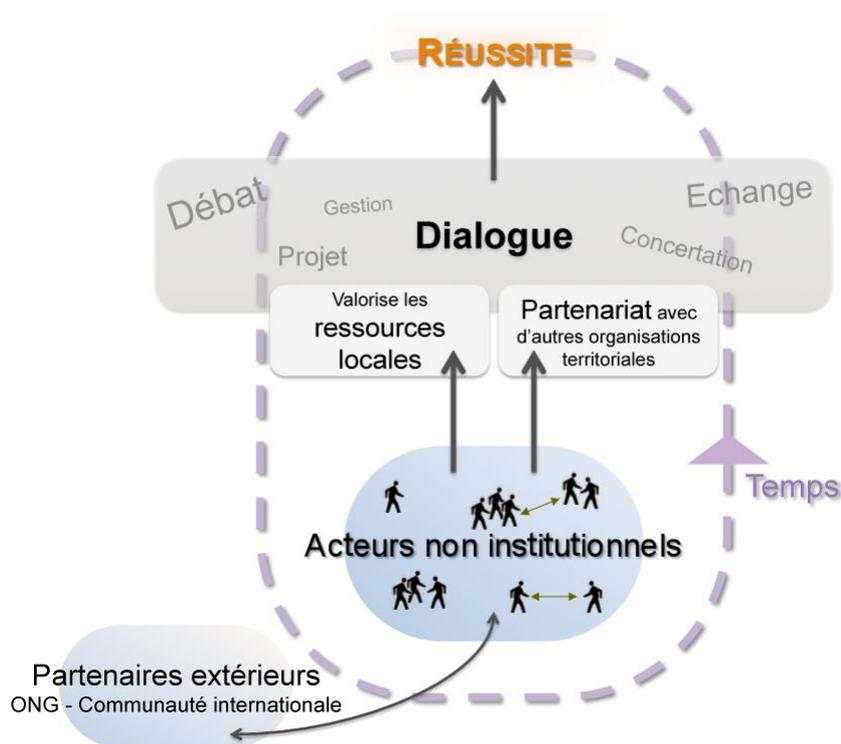


Figure 40. Fonctionnement du cadre des acteurs locaux.

On s'aperçoit, ici, que les acteurs non institutionnels ont tendance à se regrouper en réseaux, afin sans doute d'avoir plus de poids et de moyens matériels à leur disposition. A Djibouti, ceci peut prendre la forme d'associations de différents campements ou de réseaux de partenariats entre des agences et des campements afin de faciliter les réservations et le fonctionnement de ceux-ci.

De même, interviennent, dans cette sphère locale, des acteurs venus de l'extérieur, ils apportent en général une aide matérielle ou financière aux différents campements dans leur développement. Ils peuvent aussi fournir un appui plus « idéologique ». De nombreux exemples de donations, de versements de fonds de la part d'ambassades, de mécénat ou d'appuis existent en République de Djibouti. Même si la plupart des campements n'ont pas pu bénéficier d'une aide financière pour leur création, la plupart ont profité du versement de fonds dans le but de développer une activité annexe au fonctionnement du site (association de protection du milieu, mise en place de puits d'eau pour les populations nomades des environs...).

Ainsi le partenariat semble être un élément déterminant de la réussite des projets menés dans la sphère des acteurs locaux. Il conduit à travers des débats, des échanges, des dialogues à la réussite ou du moins à l'évolution des desseins de chacun.

3. Les acteurs : un système global

Nous avons jusqu'à présent décrit la sphère des acteurs locaux séparément de celle des acteurs institutionnels. Même si cette approche est légitime, puisque ces deux cadres répondent à des logiques de fonctionnement très différentes, il importe à présent de les rassembler.

Aujourd'hui, à Djibouti on constate que ces deux sphères, en plus d'avoir évolué de concert, en viennent à se rejoindre et ce autour d'une problématique commune : l'utilisation du tourisme comme une voie de développement pour le pays.

La volonté de traiter une telle problématique induit que l'on implique tous les acteurs en mettant en œuvre un maximum de moyens.

Pour présenter ce processus de manière concrète et claire, nous avons décidé de mettre en place un schéma illustrant l'ensemble de ces logiques et basé sur ces que nous avons pu observer à Djibouti.



Figure 41. Les cadres des acteurs locaux et institutionnels : vers une complémentarité.

On constate que les deux grands réseaux d'acteurs se retrouvent autour du dialogue. Cet élément a en effet un rôle de « moteur » dans le développement de l'activité touristique. Il permet entre autre de déclencher des discussions, de mettre au jour des conflits d'intérêt ou des consensus. C'est ce type de processus qui conduit à la prise de décisions concrètes et permet la complémentarité des différentes échelles d'acteurs.

Conclusion du chapitre 3

Au début de cette partie nous souhaitons identifier les processus à l'origine de la vocation touristique de Djibouti et souligner l'originalité de son offre. Nous avons donc décrit comment les paysages, les savoirs-faire, traditions, modes de faire valoir, et les hommes prenant place au cœur de l'arrière-pays s'inscrivent peu à peu dans une logique de développement du tourisme. Pour ce faire, nous nous sommes basés sur notre expérience et observations issues de nos recherches.

L'offre djiboutienne, telle qu'elle s'affiche aujourd'hui, semble être fondée sur le potentiel paysager du pays, qui bien que peu exploité est à l'origine d'un « excursionnisme » et d'une fréquentation touristique faible, mais bien réelle.

Nos réflexions nous ont cependant menées à mettre en avant la nécessité d'un engagement de l'Etat djiboutien (à travers l'aménagement du territoire, la promotion de la destination...) pour assurer l'essor mais aussi la pérennité de l'activité.

L'engagement des acteurs locaux est, lui, bien réel et le succès grandissant des campements touristiques en est un des gages principaux. Ces personnes issues de l'arrière-pays semblent bel et bien agir grâce à des moyens adaptés et à une excellente connaissance du milieu, de ses contraintes et caractéristiques principales.

La complémentarité des acteurs locaux et institutionnels est indispensable. Aujourd'hui, les acteurs djiboutiens semblent chercher à travailler de concert, notamment à travers des échanges et concertations en vue de mettre en place des actions concrètes et efficaces.

Ceci mène à identifier un renouveau des savoir-faire, des traditions et des cultures de l'arrière-pays djiboutien via le développement du tourisme. Cette activité en se basant sur les structures de la vie nomade semble leur donner un sens nouveau, de même qu'au territoire qui les abrite.

Notre dernier chapitre va être consacré, lui, à tenter d'aller plus loin, en identifiant le sens nouveau que l'activité touristique peut conférer à l'arrière-pays.

Chapitre 4. Le tourisme en milieu agropastoral transhumant : vers l'émergence de nouveaux territoires ?

Nous l'avons vu, un passage s'effectue de l'espace vécu à l'espace touristique, ce processus est notable et intègre l'ensemble des composantes du milieu naturel et anthropique.

Au début de ce travail, nous envisagions d'aller plus loin dans notre réflexion et d'intégrer une partie traitant de l'émergence de nouveaux territoires à travers la mise en tourisme des lieux. Ce projet était largement inspiré d'ouvrages comme celui d'Isabelle Sacareau ou celui d'Aurélien Volle qui identifient ce type de processus.

Après notre séjour en République de Djibouti, et le travail que nous y avons effectué nous n'avons à notre disposition que peu d'informations allant dans ce sens, et ne souhaitons pas rédiger des conclusions qui soient importées et hors de tout contexte.

Cette dernière partie va donc être destinée à fournir un bilan de notre travail, mais surtout à le mettre en perspective, en insérant de nouveaux questionnements.

I. Le milieu agropastoral transhumant : territoire des nouvelles formes de tourisme

Même si nous n'avons pas pu pousser nos constats aussi loin que nous l'espérons au départ, nous avons pu retirer des observations intéressantes de nos recherches. Avant même d'identifier l'émergence de « nouveaux territoires », notre étude nous a permis de mettre en avant le fait que l'arrière-pays djiboutien est le cadre du développement de formes touristiques originales, dans leurs structures, mais aussi leurs visées singulières.

1. Les nouvelles formes de tourisme

La République de Djibouti, et particulièrement son arrière-pays, font l'objet d'une mise en tourisme à un stade peu avancé d'un certain point de vue. Ceci offre la possibilité de mettre en place des initiatives ex-nihilo. Aujourd'hui, la conscience des effets pervers et dévastateurs du tourisme de masse est développée, et on tente d'y pallier.

Ceci explique les formes que prennent les activités qui se développent aujourd'hui, mais aussi le sens qu'on souhaite leur donner.

Le monde occidental étant, comme nous avons pu le voir, particulièrement sensibilisé aux méfaits d'un tourisme de masse, de nombreuses initiatives émanent d'acteurs étrangers à la République de Djibouti. Il n'importera pas, ici, de décrire

exactement le fonctionnement des initiatives ni l'ensemble de leurs composantes. Le but est plutôt de relever la manière dont procède l'insertion de ces projets dans le milieu nomade.

❖ Présentation

Nous n'avons pas, jusqu'à présent évoqué la question des nouvelles formes de tourisme à propos de la République de Djibouti. Ceci est une volonté délibérée, due au fait que nous ne souhaitons pas faire entrer la destination dans des définitions ou des « classes », avant même d'avoir esquissé sa description.

Cependant, les formes de tourisme qui prennent place en milieu agropastoral transhumant peuvent non seulement être assimilées à ces initiatives « alter touristiques », mais sont d'ailleurs présentées comme telles par les tours opérateurs et autres voyageurs.

	Ecotourisme	Tourisme solidaire	Tourisme équitable	Tourisme en faveur des pauvres	Tourisme communautaire	Tourisme durable
Territoires	Zones naturelles avec une composante culturelle forte	Toutes zones en dehors des zones touristiques	Toutes zones hors tourisme de masse	Zones indifférentes	Zones défavorisées, enclavées, dévitalisées	Grands territoires, pays, échelle supra-nationale
Caractéristiques	Outils de conservation de la nature	Outils de cofinancement de projets de développement local	Outil de rééquilibrage des rapports commerciaux Nord-Sud et amélioration des conditions de travail	En théorie, implication de pauvres à un maximum de niveaux : acteurs, bénéficiaires	Activité gérée en quasi-totalité par des communautés locales marginalisées, culturellement marquées	Planification issue de l'aménagement du territoire, partenariat accossée à des dispositifs institutionnels
Evolution	Incorpore progressivement des objectifs locaux de nature sociale, culturelle, et économique	Élargit son ambition à l'équité Nord-Sud et au développement durable	Ouverture sur la participation, les modes de production respectueux de l'environnement	Vers des politiques de discrimination positive et la professionnalisation	Ouverture sur la professionnalisation, la mise en réseau et la promotion d'un tourisme de niche	Ouverture sur le « micro », développement des cahiers des charges, et d'outils de pilotage, label / certification
Affinité	Tourisme de nature, tourisme naturaliste	Tourisme social, tourisme rural, économie solidaire	Commerce équitable, tourisme éthique	Solidarité, relations internationales	Écotourisme, éthnotourisme, tourisme de nature	Environnement, développement durable
Repères	Satisfait le besoin des clients des pays émetteurs d'une nature préservée	Un pourcentage du montant d'une prestation ou d'un chiffre d'affaires cofinance ou finance une opération de développement local	Les rapports commerciaux, les contrats de prestations et les partenariats locaux n'obéissent pas à la règle du moins disant	L'affichage et les mécanismes « en faveur des pauvres » doivent être évidents pour les touristes, économie informelle, petits boutlois, débrouille	Les visiteurs sont pris en main par des familles et des habitants du lieu de destination	Les références environnementales sont dominantes
Populations	Communautés locales	Associations, communautés villageoises, groupes sociaux minoritaires	Communautés locales	Communautés locales dites « pauvres »	Communautés locales (représentation choisie par ses membres)	Communautés locales (représentation choisie par ses membres)
Acteurs dominants	Agences et tours-opérateurs	Associations, agences	Plate-forme, réseaux d'associations, agences	Associations, tours-opérateurs, agences, institutions	Associations, tours-opérateurs, agences	Institutions, entreprises, agences, ONG
Image grand public	Nature, détente, élitiste	Peu connu (élitiste ?)	Commerce équitable	Approche anglo-saxonne des relations Nord-Sud	Approche anglo-saxonne de l'écotourisme	Assimilation au développement durable

Ce tableau présente la quasi-totalité des formes alternatives de tourisme qui se développent à l'heure actuelle dans le monde. On notera la variété des termes et des notions qu'ils recouvrent. Même si ce document se veut exhaustif, il semble difficile d'apparenter un projet touristique à une forme plutôt qu'à une autre, tant l'offre est variée et les définitions proches. Mais ce tableau fait office de « baromètre » pour analyser la mise en tourisme des lieux et les orientations qu'elle prend.

D'un point de vue concret, on peut dire que les initiatives menées à l'heure actuelle à Djibouti, relèvent de l'écotourisme et du tourisme solidaire, équitable et durable. Or les critères alter touristiques de l'offre peuvent être plus ou moins poussés selon les sites.

❖ **Les nouvelles formes de tourisme dans l'arrière-pays djiboutien**

Lors de notre séjour, nous avons pu participer à un circuit touristique d'une durée d'une semaine en compagnie d'un groupe de voyageurs français. Le circuit était proposé par l'association Djibouti Espace Nomade (ADEN). Ce circuit est, d'après nous, révélateur des formes que peut prendre le tourisme en milieu agropastoral transhumant. Ce voyage nous a permis non seulement d'avoir un aperçu général sur les sites et le pays, mais aussi d'identifier des acteurs et modes de mise en place de l'activité touristique. De même, nous avons pu noter les impressions des voyageurs et cerner leur ressenti face à la destination djiboutienne.

Chacun a semblé être marqué par l'aspect unique des paysages, ainsi que par la gentillesse et l'hospitalité dont peuvent faire preuve les peuples nomades. Dans le rapport du voyage de l'un des excursionnistes on pourra lire : « *Pour résumer, je dirai que Djibouti est comme le thé à al cardamome : rares sont ceux qui ont essayé, son parfum et son charme sont mystérieux, envoûtants, irrésistibles... Inoubliables !* » Ou encore « *Les cheminées du lac Abbe sont étranges et fascinantes tant au lever qu'au coucher du soleil. Des sources chaudes (80° !) et autres fumerolles donnent l'impression d'être aux Portes de l'Enfer. Partout des coquillages fossilisés... ce désert était sous la mer !!* »

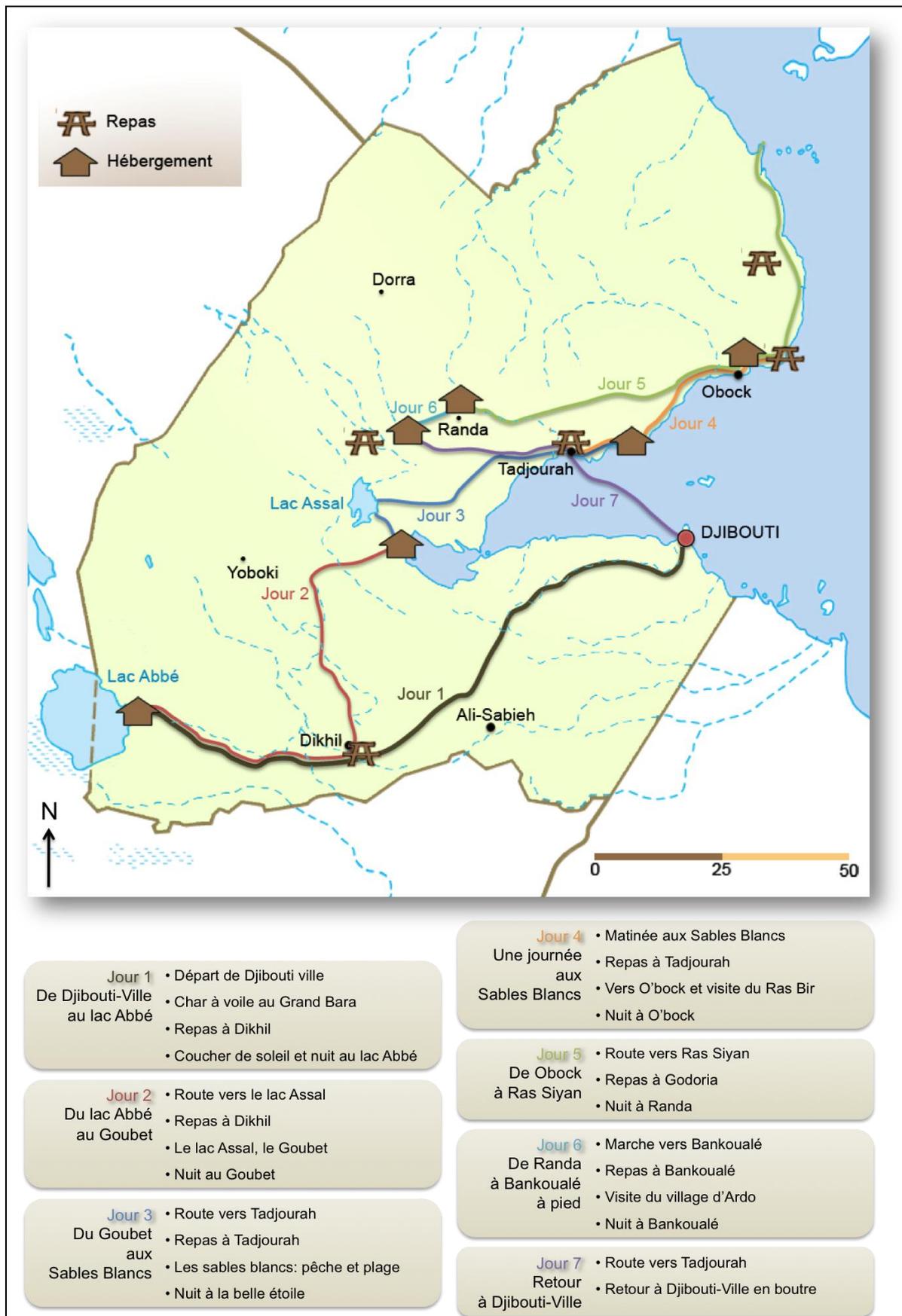


Figure 43. Un itinéraire touristique d'une semaine en République de Djibouti.

On peut voir sur ce programme l'étendue du trajet parcouru en une semaine, ainsi que la variété des paysages et milieux traversés. Certaines caractéristiques sont à noter :

- **Déplacement** effectué au départ de Djibouti en véhicule tout terrain, accompagné d'un guide Afar qui a une bonne connaissance du pays.
- **Repas** pris dans des campements ou des restaurants s'étant spécialisés dans l'accueil de touristes itinérants
- **Couchage** dans des campements touristiques

Mais ce trajet, a surtout été l'occasion d'identifier des processus de mise en tourisme et d'éprouver des degrés d'implications et des modes de faire très différents de la part des acteurs.

De même, nous avons pu constater combien l'activité touristique qui prend place dans l'arrière-pays engendre des processus globaux, qui cherchent à intégrer l'ensemble des acteurs locaux. On constate par exemple que la plupart des campements touristiques prennent place aux abords des villages, d'où sont issus les employés, la nourriture de base (légumes, cabris...), et souvent, le créateur du campement.

Hormis cet exemple il existe un grand nombre d'autres initiatives, qui proposent des visites Du pays sous des formes variées aux voyageurs. Lors de notre séjour, nous avons pris part, aussi à un trek caravanier d'une durée de deux jours avec un groupe d'une vingtaine de personnes.

Trek caravanier de l'oued Kalou au Lac Assal

- Trek de 2 jours (1 nuit)
- Randonnée pédestre
- Chameaux comme bêtes de bât (chameliers comme guides)
- Bivouac sur lits picots
- Repas préparé par les chameliers



Figure 44. Descriptif d'un trek caravanier de l'Oued Kalou au Lac Assal.

Ce type de séjour est proposé en version « plus longue » par des voyageurs spécialistes du tourisme d'aventure ou de l'écotourisme. Dans les différentes brochures que nous avons pu consulter, les opérateurs mettent en avant la beauté des paysages : « *Un voyage exploratoire pour amoureux de grands espaces vierges. Nous parcourons Djibouti à la situation géographique si particulière [...] une merveilleuse aventure sur les traces de Henry de Monfreid et d'Arthur Rimbaud* »⁶². Un autre opérateur mise lui sur la découverte du nomadisme et de ses traditions : « *un itinéraire original entre lacs d'origine*

⁶² D'après la brochure Club Aventure, Amériques, Afrique, Asies, 2008-2009 , « randonnée sur les traces des caravanes de sel ». P.154.

*volcanique et palmeraies, où la caravane de sel [...] nous emmènera à la rencontre des populations afars aux traditions riches et immuables »*⁶³.

Ces différents circuits incluent des épisodes de marche, ainsi que des déplacements en véhicule tout terrain. Ils semblent s'adresser à un public large en affichant un niveau de difficulté « *tranquille* », et une durée inférieure à 15 jours.

On entre clairement, ici dans une démarche qui s'affiche comme éco touristique à partir d'éléments comme la détente et la découverte de nouveaux horizons.

De plus, ce type d'offre montre le rayonnement de la destination djiboutienne à l'étranger (ici en France) et la capacité du pays à offrir une offre conforme aux attentes de voyageurs et tours opérateurs avides de découvertes et de voyages « différents ».

2. Des initiatives issues d'acteurs extérieurs à la République de Djibouti : processus importés ou modèles de coopération

Il importe à présent de faire un point sur l'offre djiboutienne. Nous l'avons déjà présentée, mais n'avons pas relevé, jusqu'à présent la provenance des acteurs dont elle procède. Ceci est capital, d'autant plus que lors de notre séjour nous avons pu identifier deux modes de faire distincts dans leurs objectifs, méthodes et finalités.

Nous avons pu le voir précédemment, on peut considérer deux sphères d'acteurs : institutionnels et locaux. En outre, nous avons pu observer que la mise en œuvre de nouvelles formes de tourisme dans l'arrière-pays est due à des acteurs issus de la région, mais aussi à des personnes provenant d'horizons variés. Dans cette partie, il semble important de présenter ce processus.

❖ L'exemple de l'ADEN : vers une promotion plus efficace de la destination djiboutienne

De nombreuses initiatives sont mises en place par des acteurs extérieurs à la République de Djibouti. La plupart sont d'origine française et entretiennent avec le pays un lien étroit presque d'ordre « sentimental ».

Nous ne présenterons pas ici, l'ensemble de ces initiatives, mais tacherons d'en faire ressortir les principales caractéristiques, et objectifs affichés.

Il semblerait que les initiatives « exogènes » se définissent par une volonté de mettre en place une activité touristique permettant un développement durable de populations rurales ou de territoires peu favorisés et marginalisés.

L'ADEN (dont nous avons déjà parlé), par exemple, est une association créée dans les années 1990. Dans les années 1980, le tourisme à Djibouti se limitait à quelques excursions ponctuelles d'expatriés résidant sur place, ou de passagers de bateaux de croisière naviguant sur la Mer Rouge. En 1988, un premier circuit « caravane du sel » avait été mis en place, pour permettre une découverte plus poussée du pays. C'est en participant à ce circuit que la future responsable de l'ADEN, convaincue de la fiabilité du dynamisme des Djiboutiens, a formé en France un premier groupe test, avant de diffuser le produit sur le marché des tours opérateurs français.

⁶³ D'après la brochure Nomade Aventure, Automne/Hiver 2007-2008, « caravane de sel et de vent » ; P.121.

Cette expérience a permis :

- une connaissance plus approfondie de Djibouti pour les touristes et surtout la prise de conscience des réalités culturelles
- des retombées variées sur la population
- une ouverture d'un monde nomade replié sur lui-même

Depuis, l'offre djiboutienne s'est largement étoffée, le nombre de campements touristiques s'est considérablement multiplié. Le rôle de l'ADEN est de faire connaître ces structures, au-delà de l'activité touristique locale, de les représenter dans les manifestations concernant le tourisme et de les inclure dans le cadre de circuits touristiques à l'étranger proposés aux tours opérateurs.

L'ADEN joue donc un rôle de relais entre une offre djiboutienne qui tend à se développer et une clientèle touristique potentielle présente à l'étranger. Elle contribue largement à donner une visibilité à cette destination souvent peu connue, voire méconnue hors de ses frontières.

❖ La démarche Alticoba 21 : cadrer le développement du tourisme

La démarche Alticoba 21 est en fait le sigle de « démarche Agenda 21 local Tourisme issu des communautés de base ». Cette démarche illustre bien les nouveaux partenariats mis en place par la communauté francophone, via des exemples de co-opérations décentralisées.

Ce type de processus apparaît en réponse aux critiques faites à un tourisme irresponsable, et s'ancre dans la démarche de développement durable préconisée au plan local sous la forme d'« agendas 21 locaux », à Rio de Janeiro en 1992 au premier Sommet de la Terre.

A Djibouti des agendas 21 locaux ont été mis en place depuis 2000. A ce titre le pays fait figure de destination pionnière et a engendré d'autres exemples. Au Sénégal par exemple, le même type de démarche a été mis en place dans le cadre d'une coopération décentralisée avec la Martinique et le Nord-Pas-de-Calais.

Deux sites sont concernés en République de Djibouti :

- le village d'Assamo (au Sud du pays), où une démarche Alticoba 21 régit les activités de tourisme depuis 2004
- Les sites de Bankoualé et Ardo (villages du Nord du pays) où la démarche a été récemment initiée

La mise en place de cette initiative émane d'un universitaire français, proche, dans ses travaux des problématiques de co-développement et fortement investi en République de Djibouti. Il est en outre animateur d'un réseau nommé T2D2 (tourisme, territoires et développement durable). Et gère une société d'ingénierie territoriale proposant des ressources diverses.

Rapidement des acteurs locaux, des spécialistes en tourisme, agronomie etc... présents à Djibouti se sont adjoints aux propositions, afin de former un réseau de partenaires solides aux compétences multiples.

Le développement durable de populations rurales ou de territoires peu favorisés reste l'objectif principal de la démarche. Ceci passe par la mise en place d'initiatives recoupant des réalités diverses au sein du territoire, considéré comme une réalité complexe :

- Lutte contre la pauvreté sociale et économique qui engendre la dévitalisation de l'espace et l'exode vers les villes
- Diversification sociale et économique
- Organisation de la société civile locale pour une plus grande capacité à amortir les aléas et interférences extérieures
- Démarches participatives et gestion co-opérative des projets à enjeux collectifs
- Education au développement responsable
- Gestion rationnelle et restauration des ressources rares (espèces, paysages...)

On voit ici, une volonté de gérer, à travers l'activité touristique des problématiques globales, sans pour autant mettre en place des pratiques importées et un modèle qui serait subi par les populations locales, au même titre que certaines aides d'urgence.

De plus, on considère que le tourisme en tant qu'il est « responsable » a un rôle inducteur sur le développement.



Figure 45. Le tourisme responsable, une problématique complexe.

D'un point de vue concret, ceci implique la mise en place de grandes lignes conductrices :

- **Planification** : une planification des choses à mettre en œuvre sur une durée de 10 ou 20 ans (durée longue) en partenariat avec les acteurs locaux
- **Hiérarchiser la priorité des actions** : apprentissage et mise en avant d'un raisonnement des chaînages causes effets
- **Activités de tourisme solidaire** : des produits touristiques adaptés (treks chameliers, accueil en écostation)
- **Solidarité** : rotation des acteurs afin d'assurer une équité dans les bénéfices de l'activité
- **Rémunération équitable** : une caravane d'un jour et demi employant 10 personnes, fait vivre 100 à 150 personnes dans un village comme Assamo
- **Réalisations concrètes et réponses aux besoins** : mise en place de puits anti-crués, valorisation des productions agricoles, de l'artisanat
- **Co-opération et partenariats** : apprendre le « faire ensemble »

Ces objectifs cherchent à s'inscrire dans un temps long, et font donc l'objet d'étapes. Ceci vise à assurer la pérennité des initiatives touristiques et fait figure en quelque sorte de cahier des charges.

Date	Etape	Acteurs	Contenu	Commentaires
18/03/02	Etape 1 : faire connaissance. Contact formel.	8 personnalités du village d'Assamo et de la zone	Décision de création d'une association intitulée Association de Développement Durable Local Asser-Jog (ADDLA).	<i>Echanges sérieux, structurés et large distribution de parole. Première réunion multi-sectorielle rassemblant des personnes diverses sur un pied d'égalité</i>
26/05/02	Création de ADDLA	2 leaders locaux		<i>Un acte de naissance symbole du lancement « officiel » de la démarche</i>
12/11/02	Etape 2 : écouter et entendre Quels sont les attentes, besoins, difficultés et contraintes rencontrés par la communauté ?	28 personnes de la communauté villageoise (la moitié des chefs de familles sédentaires)	Classement en neuf thèmes transversaux et sectoriels : modalités de mise en œuvre des projets, démocratie, eau, école, santé, nature, jardins agricoles, tourisme et élevage.	<i>Plusieurs habitants expriment pour la première fois leurs points de vue. Premier exercice de démocratie directe, aux dires des participants</i>
16, 17 & 22/03/03	Etape 3 : relier problèmes – causes – solutions. Transcrire les besoins et attentes en <i>problèmes</i> , rechercher les causes et les <i>solutions</i> à ces causes.	Groupes de travail 11 présents en moyenne	23 « solutions », transcrites en projets : surcreusement des puits, différentes formations techniques (agriculture, soins vétérinaires, guide touristique...), création d'un Centre de Santé Associatif, aménagement hydro-sylvo-pastoral du bassin versant de l'oued Assamo, appui à l'école, développement du tourisme solidaire.	<i>Participation constante malgré un horaire défavorable (début d'après-midi) et des distances importantes à parcourir à pied. Echanges précis, libres et francs.</i>
22/03/03	Etape 4 : aller à l'essentiel en hiérarchisant. Consensus sur la nécessité de prioriser les actions compte tenu des urgences et des capacités de l'association	20 personnes	Pour 2003-2004, 5 actions intégrées retenues : • l'eau (puits, bassin villageois, techniques d'irrigation), • faisabilité de l'aménagement hydro/sylvo/pastoral du bassin versant de l'oued Assamo), • tourisme solidaire (réalisation d'une écostation et protection du beira <i>in situ</i>), • diversification : transformation des productions agricoles, • formation.	<i>Conformément au mode d'action participatif privilégié, la nature de la réunion, ouverte et solennelle, a été choisie par ses membres ; Prise de conscience des interdépendances entre les différentes actions, première initiation à l'approche systémique.</i>
23/03/03	Etape 5 : se référer à la durabilité. Exercice de validation	5 personnes	Confirmation du classement obtenu la veille.	<i>Jeu « Dhagaxaa Tirri », « Compter les cailloux », explicitation d'un premier niveau d'interaction activités humaines – projets – patrimoine naturel</i>

Figure 46. Etapes de la mise en place d'un Agenda 21.

Source. Alain Laurent, L'Agenda 21 Local "Tourisme" Issu des Communautés de Base République de Djibouti - 2004

D'un point de vue concret, la démarche Alticoba 21 a donné naissance à plusieurs structures, dont la plus emblématique reste sans doute l'écostation d'Assamo.

Lors de notre séjour, nous n'avons pas pu nous rendre sur ce site, mais avons cependant rencontré son responsable Daher Obsieh et des personnes associées à sa création qui nous ont remis de nombreux documents et études concernant le projet.

L'écostation est une structure à vocation touristique, de découverte et de loisirs. Elle se structure autour d'une association nommée ADDLA (Association de développement

durable Locale -Aser Jog). L'idée de départ est que l'avenir de chacun passe par une gestion intelligente, équitable et raisonnée des ressources locales.

Cette initiative est révélatrice de la volonté de fixer des cadres et de mettre en place des opérations concrètes concernant l'espace touristique et sa gestion. Ici on voit que le projet Alticoba 21 est issu d'acteurs extérieurs à la République de Djibouti, et s'inspire de procédés nés eux aussi hors du pays.

Cette idée de mettre en place des chartes et documents permettant d'évaluer et de cadrer le développement du développement touristique et de garantir ses débouchés et son effet sur le développement est unique en République de Djibouti.

Elle permet de poser un regard objectif sur l'évolution de l'activité.

❖ Bilan

Dans le cas de L'Aden comme de la démarche Alticoba 21, on remarque une forte implication des acteurs extérieurs à la République de Djibouti. Même si les deux initiatives n'ont pas les mêmes visées et ne mettent pas en œuvre les mêmes méthodes, elles permettent toutes deux un développement du tourisme, mais surtout sa pérennité.

Dans le cadre de la démarche Alticoba 21, 100% des acteurs se disent satisfaits de leur participation aux différents projets. Celle-ci leur assure une source de revenus, qui est souvent la seule dont ils disposent. Ceci est d'autant plus important que la plupart de ces personnes ont, en moyenne, dix personnes à charge. Depuis l'implantation de l'écostation d'Assamo, on constate que les achats se font dans les boutiques du village, permettant à l'économie locale de connaître un essor important. L'essor d'un tourisme cadré, faisant l'objet de chartes et de tentatives de légiférer est donc le gage d'un développement multi scalaire.

De même ces initiatives, autant l'ADEN que la démarche Alticoba, ont l'avantage de mettre en lumière les sites visités et par la même les difficultés qu'ils rencontrent. La responsable de l'ADEN, par exemple assure la promotion des sites, mais s'occupe aussi de questions telle que la participation des sites touristiques à des initiatives de coopération décentralisée.

Il semblerait donc que les initiatives touristiques bénéficient largement du regard neuf, des connaissances, outils et techniques apportés par des acteurs extérieurs. Cependant, ces expériences le montrent toutes : une initiative touristique réussie, durable et efficace inclut toujours les acteurs locaux de manière très poussée en leur donnant un véritable rôle et en les rendant, à terme, responsables des projets.

3. Des initiatives mises en place par des acteurs locaux

L'une des particularités de l'expérience du tourisme en milieu nomade à Djibouti, est qu'avant même d'avoir fait l'objet de l'attention d'acteurs étrangers, elle est née de l'initiative d'acteurs locaux, qui ont tout construit grâce à leurs propres moyens au départ.

L'exemple du campement de Dittilou, né à la fin des années 1980, fait figure d'initiative pionnière et est particulièrement révélateur de ce mode de faire. A ce titre, nous avons choisi de l'utiliser afin de présenter comment peuvent agir des acteurs locaux.

❖ L'exemple de Dittilou

Le campement de Dittilou est situé dans le secteur montagneux du Goda qui abrite la forêt du Day, et surplombe, comme les villages qui l'environnent, le bassin versant de l'Oued Toha.

La région bénéficie d'un microclimat favorable, ainsi que de nombreuses sources, qui justifient sa richesse en biodiversité.

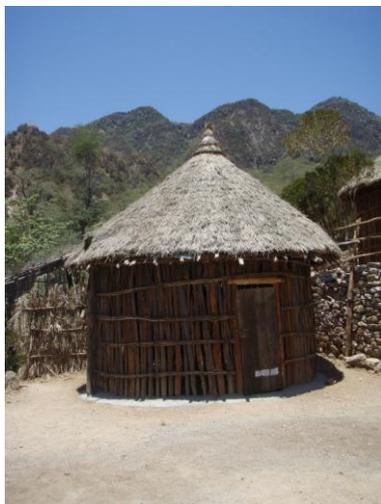
La réalisation du projet intervient dans un contexte de crise où le secteur rural se vide peu à peu de ses habitants attirés par la ville et les travaux qu'elle offre. Si ce facteur semble commun à toute la République de Djibouti, la région de Dittilou a elle une manière singulière d'y répondre. L'exode se fait en effet de manière « réfléchie ». Au moins un des membres de la famille ou du groupe tribal reste sur place pour perpétuer la tradition nomade et pouvoir conserver le troupeau, qu'il entretiendra grâce à l'argent envoyé par les nouveaux citadins. Cependant, ce procédé original n'a pas empêché la chute de pratiques comme la transhumance, ce qui accélère encore la sédentarisation et le déclin des pratiques rurales.

En 1987 le campement de Dittilou a été inauguré. A l'origine de sa création, Baragoïta Saïd, ingénieur agronome natif de la zone. Le but premier de l'initiative était de « revenir aux sources » et d'améliorer le quotidien des populations locales, en leur fournissant du travail, mais aussi des aides en matière de transport et de services divers.

Le projet de départ incluait un élevage de lapins, auquel s'est greffée une petite structure d'accueil pour les touristes. Forte de son succès, cette structure a rapidement pris le pas sur l'activité initiale d'élevage, qui a disparu au profit d'un site touristique plus important, et plus rémunérateur.

Pour se mettre en place le campement a bénéficié de l'appui de la direction de l'Office de tourisme de Djibouti, et a été financé par la banque de développement de Djibouti (prêt à hauteur de 60 000\$). Grâce à cette somme, un village d'une vingtaine de paillotes équipé de sanitaires, d'une salle de restaurant et d'une cuisine a été mis en place. Un bassin de 1000 litres a été construit afin d'alimenter en eau un jardin nouvellement mis en place.

Le campement a pris de l'ampleur et autour de lui on compte aujourd'hui une trentaine de jardins, ainsi que des habitations de nomades mettant en œuvre des pratiques pastorales raisonnées. L'installation du site a largement contribué à désenclaver la région de Dittilou. Une piste de 5 kilomètres rejoignant la route principale a par exemple été mise en place pour faciliter l'accès au campement, mais elle facilite aussi grandement le quotidien des populations locales, qui profitent des passages de touristes pour se déplacer.





Vues de Dittilou

❖ Bilan

Le tourisme à Dittilou a permis de valoriser les activités traditionnelles, puisqu'au campement s'est rapidement adjoint un trekking chamelier reprenant les itinéraires caravaniers traditionnels de la route du sel. Ce circuit a eu beaucoup de succès auprès de la clientèle internationale et a largement contribué à afficher l'offre djiboutienne hors de ses frontières. L'ADEN (citée précédemment comme un acteur extérieur), a d'ailleurs assuré la promotion de ce circuit en France.

L'initiative de Dittilou a surtout rassuré de nombreux locaux, et a donné naissance à d'autres campements fonctionnant selon le même mode.

Elle a engendré aussi des retombées vraiment importantes pour les populations locales. L'agence « Caravane du sel » et le campement de Dittilou emploient quinze personnes à plein temps et une vingtaine de guides temporaires. De même, le campement a financé la réfection de la source de Dittilou et l'installation d'une pompe immergée assurant l'adduction d'eau pour le campement et le village nomade. Le développement du tourisme a valorisé les activités traditionnelles comme l'artisanat, la culture l'histoire, l'apiculture et l'organisation du commerce du sel.

L'intérêt d'une initiative comme Dittilou est donc véritable, et le recul que nous confère son ancienneté nous permet de l'affirmer.

La réussite « écotouristique » et « solidaire » de ce projet tiennent en grande partie au fait qu'il a été mis en place par un acteur local ayant une bonne connaissance (de par sa formation d'agronome, mais aussi ses origines) du terrain, des populations et de leurs besoins. Ceci a permis de mettre en place un projet durable, ayant fait figure d'exemple pour la mise en place de structures similaires.

Ce campement illustre bien la particularité du tourisme en milieu agropastoral transhumant en République de Djibouti : des initiatives mises en places par des acteurs locaux, agissant souvent en autodidactes, pour des populations locales.

Ce constat nous pousse à nous poser la question de l'implication de l'Etat dans ce type d'initiative. Aucun campement n'a jusqu'à ce jour reçu d'aides étatiques pour sa mise

en place. La plupart de ceux qui fonctionnent aujourd'hui ont été mis en place sur des deniers personnels. On peut aisément imaginer que si des apports matériels, ou du moins une politique d'appui à ces projets, existaient, l'offre serait aujourd'hui plus étendue, plus performante et en mesure de s'afficher à l'international.

II. Les nouveaux territoires du tourisme

En cherchant à mettre en avant l'émergence de nouveaux territoires via la mise en tourisme des lieux, notre étude nous a conduits à nous apercevoir que l'on assiste aujourd'hui à la naissance de nouveaux territoires autour de l'offre touristique et de son développement progressif.

1. Vers une nouvelle emprise spatiale

L'activité touristique dans ses balbutiements était liée, comme nous avons déjà pu le voir à des sites distincts, isolés, et visités pour leur seul potentiel paysager (Lac Assal par exemple).

L'offre a ensuite évoluée sous l'impulsion d'acteurs locaux, d'abord, qui ont mis en place des structures fixes, localisées autour des sites les plus fréquentés. On peut dater cette phase comme ayant débuté dans les années 1990.

La réussite de ce type d'initiative a influencé de nombreux entrepreneurs potentiels, qui ont créé leurs propres structures ne dépendant pas forcément d'un site remarquable ou de la proximité de projets semblables. Beaucoup de campements se sont ouverts, mais les treks chameliers, guides, tracés de randonnées se sont multipliés. Cette phase relève d'un essor de l'activité touristique.

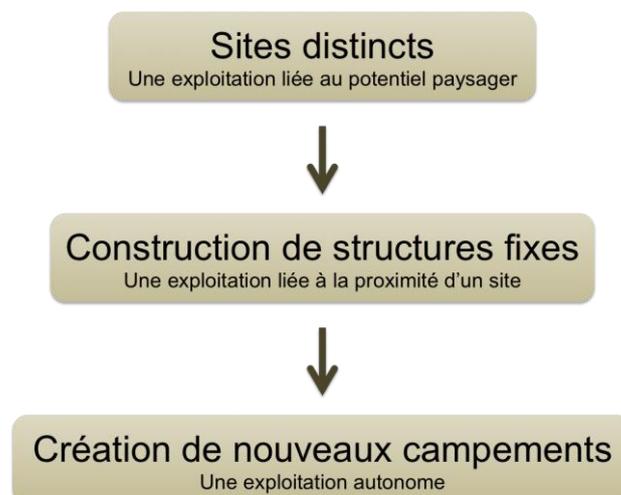
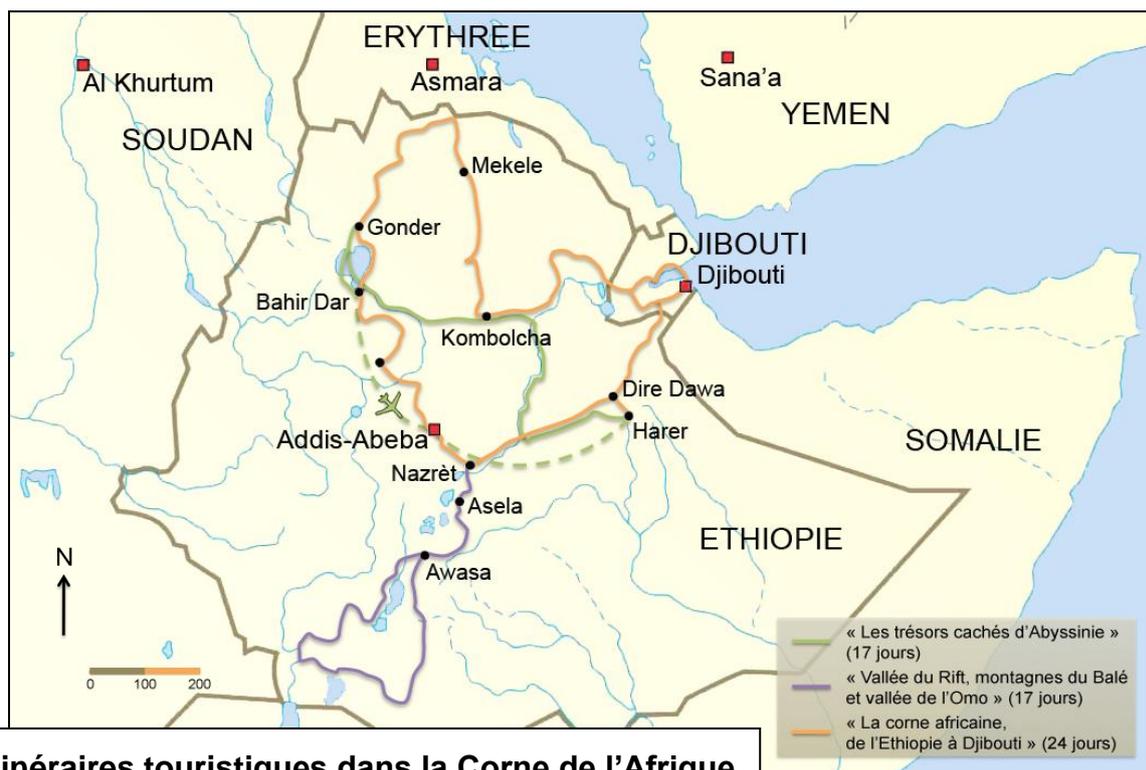


Figure 47. Le tourisme djiboutien : vers une nouvelle emprise spatiale.

Aujourd'hui, le tourisme est encore largement ancré dans la troisième phase de son expansion. Son emprise spatiale semble s'étendre autour de la mise en place de campements de manière plus ou moins anarchique, avec d'ailleurs plus ou moins de réussite.

Mais, un processus nouveau est aussi en train de se profiler, et résulte de la volonté et de la capacité de l'offre djiboutienne à s'ouvrir vers l'international : l'apparition de nouveaux espace de tourisme.

Loin de se cantonner aujourd'hui aux territoires de la République de Djibouti « traditionnellement » touristiques les opérateurs proposent des circuits incluant un territoire et un espace plus large, et ce notamment dans le cadre de séjours itinérants.



Itinéraires touristiques dans la Corne de l'Afrique

Figure 48. Itinéraires touristiques dans la Corne de l'Afrique.

Cette carte représente les trajets proposés par différents tours opérateurs étrangers, on voit clairement que les circuits s'étendent très largement dans les pays de la Corne de l'Afrique, et notamment, ici, en Ethiopie, semblant presque ignorer toutes les frontières administratives, ne cherchant qu'à présenter des paysages, des sites, des milieux remarquables et inoubliables pour le touriste.

Ceci nous montre que l'activité touristique, sans son essor, implique une prise en compte globale et large des territoires, auxquels elle contribue à donner un sens et une vocation nouvelle.

Ceci est particulièrement notable dans ce cas, où les trajets tracés ne sont pas sans rappeler ceux parcourus, de manière ancestrale par les nomades lors des transhumances ou du commerce caravanier, ignorant alors toute limite administrative.

L'activité touristique relève donc d'une autre logique, qui dans ce raisonnement émerge clairement : les territoire du tourisme, tels qu'ils naissent peu à peu autour de la destination djiboutienne, sont des interfaces entre l'ancien (traditions, cultures, savoir-faire millénaires) et un renouveau.

2. Un sens nouveau des territoires

De nombreux éléments concourent à montrer le sens nouveau que le tourisme confère aux territoires de l'arrière-pays.

Comme nous avons pu le souligner lors de notre travail, des modes de gestions ancestraux du foncier sont encore en vigueur notamment dans la région de Tadjourah encore largement régie par le droit coutumier. Ce phénomène est « particulier » et a d'ailleurs très largement nourri nos réflexions sur le terrain.

Lors de nos entretiens, la totalité des responsables de campements basés dans l'arrière pays interrogés nous ont expliqué que le foncier sur lequel ils ont mis en place leur projet n'a pas été acheté, il appartient en fait à leur tribu familiale. Le droit coutumier dit que lorsque quelqu'un a l'usage d'une terre, alors elle lui appartient et il se doit de la mettre en valeur. Ce mode de fonctionnement, fait que les responsables de campements ne paient pas de charges, ni d'impôts sur ces terrains. Ceci nous a énormément surpris, d'autant plus que l'activité touristique qui se déroule sur ces territoires est une activité économique moderne, qui cherche à faire des bénéfices et à prospérer.

L'implantation du tourisme, activité marchande donc, permet d'assurer le renouveau de l'arrière-pays, et ce selon deux mécanismes distincts:

- Les revenus du tourisme sont un apport matériel qui permet aux espaces de vivre voire de se développer lorsqu'ils sont suffisants
- Le tourisme focalise l'attention des voyageurs sur des traditions, des cultures qui sont largement utilisées...

Nous n'avons pas jusqu'à présent évoqué la question du prix des prestations du tourisme, nous ne souhaitons pas nous y appesantir, mais, ils semble cependant important d'évoquer cette question, afin de mettre en avant l'impact concret d'une telle activité sur ces espaces.

Nous avons pu remarquer que les prix pratiqués sont relativement harmonisés sur l'ensemble du territoire.

	Prix moyen par personne et par prestation
Hébergement	1 500 à 2 000 FDJ
Déjeuner	2 000 FDJ
Dîner	2 000 FDJ
Petit déjeuner	1 000 FDJ
Encadrement	1 000 FDJ
Pension complète	8 000 FDJ

1 000 FDJ ≈ 4 €

Figure 49. Prix moyens pratiqués dans les campements djiboutiens en 2008.

En ce qui concerne les salaires et l'entretien des personnes employées sur place (cuisiniers, guides, serveurs, gardiens...), celui-ci s'élève de 500 FDJ à 700 FDJ en moyenne par jour.

Ces tarifs nous pouvons l'affirmer sont loin d'être « outranciers », par rapport au coût et niveau de la vie en République de Djibouti et par rapport aux prestations proposées. Cependant, de tels tarifs permettent très largement aux créateurs de campement de pourvoir aux besoins de leurs familles et proches. De plus, les salaires versés, assurent des revenus aux habitants de la région souvent désoeuvrés et en situation difficile.

Ce qui le prouve est l'effet induit sur les économies locales, l'arrivée de touristes agrmente souvent le quotidien des populations de pasteurs (vente d'objets, vente de cabris ou légumes aux campements...). On constate qu'avec les sommes perçues beaucoup d'entre eux s'attachent à créer des jardins, entretenir leurs troupeaux...

Le développement du tourisme semble donc largement sceller le renouveau des territoires pastoraux.

Ceci laisse à penser que le tourisme, dans son émergence confère aux territoires un sens nouveau, **ils font en quelque sorte figure d'interfaces entre ancien et moderne, entre traditions et renouveaux.**

Ceci nous permet d'envisager, alors un renouveau des territoires à travers la mise en tourisme des lieux.

3. Un renouveau des territoires

Lors de nos entretiens avec les responsables de campements, nous avons pu constater que la plupart des campements touristiques se sont mis en place dans les années 1990 dans la période immédiate d'après conflit, et ce à l'initiative de jeunes djiboutiens (de 25 à 30 ans dans la plupart des cas). Ce phénomène est notable et mérite d'être signalé, tant il est porteur de sens.

Aux lendemains de la guerre civile, le pays, et notamment la région Nord qui avait été le théâtre des affrontements interethniques, était exsangue et démuné, et les populations avaient totalement perdu foi et espoir.

Comme l'explique le responsable du campement de Randa : « *Ce campement a permis le retour de l'espoir après une trouble période de guerre civile. C'est d'ailleurs une des premières initiatives à s'être ainsi mise en place après la guerre.*

Le but premier du campement n'est pas commercial, il cherche à désenclaver la zone et à faire renaître l'espérance chez les populations ».

De même, d'autres responsables soulignent l'importance pour eux de créer un projet. Il est notable de voir que dans la plupart des cas les initiatives sont montées sur des deniers privés, sans aide ni apport extérieur, mais qu'elles ont des motivations tout à fait altruistes et éclairées sur des problématiques de développement local :

- Fixer les populations sur place grâce à la mise en place de campements et d'initiatives associées (apiculture, jardins...)
- Donner un rôle nouveau aux femmes (artisanat...) et populations minorisées
- Permettre l'accès à des ressources comme l'eau (au Lac Abbé, une association créée autour du campement milite en faveur de l'implantation de citernes dans la zone)

Il s'avère que ces ambitions se réalisent peu à peu grâce au développement des initiatives touristiques.

Le tourisme de par ses formes, structures et visées en République de Djibouti permet aussi un renouveau des territoires et de leurs traditions et savoir-faire.

En effet, comme nous avons pu le dire, la clientèle se constitue en grande partie d'expatriés présents sur place de manière permanente et pour des durées déterminées. Lors de leurs passages dans les sites touristiques, il est fréquent que ces derniers soient amenés à visiter les villages, ou les structures nomades dans les alentours du campement.

Ceci permet non seulement de sensibiliser ces visiteurs aux us et coutumes locaux, mais aussi aux besoins et aux problèmes du quotidien des populations de pasteurs. Il arrive fréquemment qu'après leur passage dans un site, les gens fassent don de livres, de vêtements, de médicaments, pour les structures comme les écoles, les dispensaires... Même si ces donations ne sont pas « organisées » et ne font pas l'objet d'une promotion ou d'un battage médiatique intense, elles sont bien réelles et sont d'un secours permanent pour les populations locales.

A Randa, par exemple « *Il est arrivé fréquemment que des touristes venus au campement, une fois de retour en France envoient des médicaments, ou d'autres matériaux nécessaires au fonctionnement de cette structure* »⁶⁴. De même, « *chaque année, on centralise aussi des fournitures scolaires, ou le campement paie* » ceci a permis de pallier à la forte déscolarisation qui a eu lieu pendant la guerre civile. Il est souvent arrivé, aussi, que des médecins de Djibouti Ville se déplacent à Randa pour y effectuer des campagnes de prévention ou de soins, en faveur de la cataracte par exemple.

Ce type d'initiatives est loin d'être négligeable pour les villageois, et il est évident que sans l'implantation du campement elles n'auraient pas pu voir le jour. Le campement, comme l'explique son porte-parole, n'assure pas des rendements importants, cependant, sa seule présence permet un développement réel et durable via les projets qu'il engendre.

L'exemple de Randa est très évocateur, mais, il existe de nombreux autres cas. L'école du Day bénéficie elle aussi de ce type d'aide « informelle » apportée par les touristes.



L'école du Day

L'ensemble de ces aides est aussi largement assuré par les associations qui ont pris place autour des créations de campements. Les exemples sont divers, les initiatives mises en place variées, mais dans tous les cas, on constate que ces structures de développement local mènent une action efficace.

⁶⁴ Entretien réalisé à Djibouti

Suite à ces constats et à notre expérience en République de Djibouti, nous fournissons une analyse de la mise en tourisme de l'arrière-pays : **elle apparaît comme une ultime tentative de la part des jeunes de s'accrocher à leurs territoires, de les faire vivre et renaître. Cette motivation est largement à l'origine, d'un renouveau du milieu nomade, encore balbutiant, mais bel et bien « en marche » aujourd'hui.**

Conclusion du chapitre 4

Cette dernière partie nous a permis de mieux caractériser l'offre touristique du milieu agropastoral transhumant, ce que nous n'avons pas fait jusqu'à présent, nous étant attachés, plutôt, à la décrire.

On découvre ici des formes variées du tourisme et son implication dans la protection de l'environnement, mais aussi dans le développement local des milieux qui l'abrite. Les acteurs à l'origine de ce processus peuvent être issus de ces territoires ou extérieurs, quoi qu'il en soit chacun d'eux apporte ses savoir-faire et connaissances à des fins de développement plus ou moins affichées.

On constatera cependant, que les initiatives d'origine sont souvent en lien étroit avec les territoires pastoraux et mises en place par des acteurs qui en sont issus. Ceci contribue à la spécificité de l'offre djiboutienne, en même temps qu'à son essor grandissant.

S'il fallait faire, suite à ces constats, entrer l'offre djiboutienne dans des définitions des grandes mouvances de tourisme, nous pourrions à présent la qualifier d'« écotouristique », de « solidaire », d'« équitable » et de « durable ». Cependant, ces orientations, même si elles sont bien réelles, ne sont pas aujourd'hui très revendiquées ni affichées.

Cette dernière partie de notre travail ouvre aussi un certain nombre de perspectives de travail. Nous n'avons pas été en mesure de nous appesantir sur l'émergence de nouveaux territoires via la mise en tourisme des lieux. Ce processus est complexe. Or, nous avons pu constater qu'il a un intérêt véritable, et il serait possible sans doute, suite à ce premier travail de l'étudier.

Ceci est d'autant plus plausible que la République de Djibouti, est un terrain d'étude idéal de ce genre de phénomène, en tant qu'elle connaît un essor progressif, mais aussi récent des nouvelles formes de tourisme.

Conclusion générale

Notre travail nous a conduit à étudier le développement du tourisme en milieu agropastoral transhumant en République de Djibouti. Se pencher sur ce sujet a impliqué un déplacement sur le terrain, de même qu'une importante préparation préalable. Suite à un travail bibliographique nous avons décidé de construire notre problématique de travail autour des origines du développement du tourisme en milieu agropastoral transhumant et le sens qu'il est possible de lui donner.

Une fois sur place, nous avons été en mesure de nous rendre compte de la légitimité, mais aussi du bien-fondé de ce questionnement.

Djibouti, Etat nouvellement indépendant, après avoir cherché à se reconstruire en développant des secteurs-clés de son économie, est aujourd'hui entré dans une phase de transition.

De nouvelles volontés et aspirations ont fait leur apparition dans les projets gouvernementaux, en même temps que le pays a commencé à changer de visage d'un point de vue socio-économique. Ainsi, le développement du tourisme en milieu agropastoral s'effectue de concert avec le déclin du monde nomade qui prenait traditionnellement place dans le même espace.

C'est dans ce contexte que se sont ancrées nos recherches, nous donnant la chance de nous pencher sur des problématiques de développement « en marche ».

L'offre touristique qui se développe au cœur de l'arrière-pays djiboutien est une offre singulière, dans ses formes, ses structures, ses visées et modes de mise en place. Elle se distingue, en cela, d'une offre touristique « classique », créée de toute pièce selon des logiques commerciales globalisées. Elle s'insère au contraire dans le milieu dont elle s'origine. La plupart des sites ne sont pas exploités de manière outrancière, et les initiatives proviennent d'acteurs locaux, ayant à cœur de développer une activité rentable en même temps qu'ils mettent en valeur leur région.

Le petit Etat africain est soumis, de manière presque « légendaire » à un climat semi-aride, qui peut faire figure de frein à son développement tant il est handicapant. Or dans la cas du tourisme, c'est moins cette aménité qui influence l'activité que les réponses traditionnelles que possèdent les peuples nomades face à elles. On s'aperçoit rapidement, en effet, que les pasteurs ont des réponses séculaires aux affres du climat djiboutien : leur culture, leurs traditions, leurs savoir-faire et des modes de faire-valoir adaptés.

Le développement du tourisme bénéficie largement de ces éléments, précieux adjuvants qui en constituent la base.

Il existe donc une forte influence entre le milieu nomade naturel et anthropique, dans ses logiques anciennes et ancrées, et la jeune industrie du tourisme djiboutien qui en semble extraite. C'est ceci, qui nous a rapidement fait songer à une complémentarité de l'exploitation pastorale et de l'exploitation touristique. Nous avons envisagé, même, que l'activité touristique puisse être à l'origine d'un renouveau des territoires nomades qu'elle utilise et remet en lumière progressivement.

Notre étude nous a bel et bien permis de relever le lien entre les deux activités et de montrer sa solidité. Nous aurions cependant aimé aller plus loin, en identifiant l'émergence de ces terres de renouveau, et en leur donnant un sens spatial.

En nous penchant sur le développement du tourisme en milieu agropastoral transhumant en République de Djibouti, nous avons fait le choix d'un champ de recherche vierge de toute tentative précédente. Ceci explique que notre travail, tout en essayant de relever des processus et logiques systémiques concrètes, ait pris l'aspect d'une monographie du phénomène touristique à Djibouti.

Une telle approche était nécessaire, mais ne doit cependant pas se revendiquer comme achevée, elle doit, au contraire, donner lieu à de nouveaux questionnements.

Dans le domaine du tourisme tout est « à naître » en République de Djibouti, et à l'heure de la mondialisation et des flux touristiques de masse, c'est une chance que de pouvoir se pencher sur un territoire en mutation et de relever de quels processus procède le développement de l'activité touristique et comment elle exerce, peu à peu, une emprise spatiale sur les hommes et les milieux naturels.

Bibliographie

Ouvrages

- MC. **AUBRY**. 1990. *Djibouti, Bibliographie fondamentale, domaine francophone*. Paris : l'Harmattan, 168 pages.
- B.**BADIE**, B.**DIDIOT**. 2007. *L'Etat du monde 2007*. Paris : La Découverte, 430 pages.
- D. **BEN YAHMED** [et al.]. 2007. *Atlas de l'Afrique, Djibouti*. Paris : Jaguar, 64 pages.
- E. **LE BRIS** ,B. **CROUSSE** , , E. **LE ROY**, 1986. *Espaces disputés en Afrique noire. Pratiques foncières locales*. Paris : l'Harmattan, 426pages.
- HT. **CAO** [et al.]. 1986. *La Corne de L'Afrique : questions nationales et politique internationale*. Paris : l'Harmattan, 286 pages.
- WS. **CLARKE**. 1985. *A Development bibliography for the Republic of Djibouti*. New York : Clarke.
- JM. **COLOMBON**, S. **BARLET**, D. **RIBIER**. 2004. *Tourisme solidaire et développement durable*. Paris : éditions du GRET, 120 pages.
- C. **COQUERY-VIDROVITCH**. 1985. *Afrique Noire : permanences et ruptures*. Paris : Payot, 440 pages.
- JM. **DECROLY**. 2006. *Tourisme et Société, mutations enjeux et défis*. Bruxelles : éditions de l'université de Bruxelles, 244 pages.
- C.**DUBOIS**. 2000. *Djibouti, 1888-1967, héritage ou frustration ?*. Paris : L'Harmattan, 431 pages.
- J. **GODET**, M. **GUEDDA**. 1984. *Le pastoralisme en République de Djibouti : données générales, élevages éleveurs dans l'Afrique de l'Est*. Paris : Production pastorale et Société, pages 99-119.
- G. **HANCOCK**, S. **LLOYD**. 1982. *Djibouti, terre de rencontres et d'échanges*, Nairobi : H and L associates, 80 pages.
- II. **HOUMED**. 2002. *Indépendance, Démocratisation et enjeux stratégiques à Djibouti*. Paris : l'Harmattan, 194 pages.
- P.**HUGOT** , P.**OBERLE**. 1985. *Histoire de Djibouti. Des origines à la République*. Paris : Présence Africaine, 346 pages.
- IFEN**. 2000. *Les Indicateurs du Tourisme, environnement, territoires*. Paris : Tec et Doc, 262 pages.

- A. **LAUDOUEZE**. 1982. *Djibouti, Nation carrefour*. Paris : Khartala, 246 pages.
- JP. **LOZATO-GIOTART**. 1993. *Géographie du Tourisme, de l'espace regardé à l'espace consommé, quatrième édition*. Paris, Milan Barcelone : Masson géographie, 312 pages.
- JP. **LOZATO-GIOTART**. 2006. *Le Chemin vers l'écotourisme, impacts et enjeux environnementaux du tourisme d'aujourd'hui*. Paris : Delachaux et Niestlé, Changer d'ère, 191 pages.
- E. **M'BOKOLO**. 1985. *L'Afrique au XX^{ème} siècle, Le continent convoité*. Paris : éditions du Seuil, Points, 393 pages.
- D.**MORIN**. 2004. *Dictionnaire historique afar (1288-1982)*. Paris : Khartala, 298 pages.
- M. **MOWFORTH, I. MUNT**. 2003. *Tourism and Sustainability, development and tourism in the third world, second edition*. New-York: Routledge, 338 pages.
- C. **PELE-BONNARD**. 1998. *Marketing et Tourisme : un mode les sépare*. Paris : TOP éditions, 126 pages.
- F. **PIGUET**, 2000, *Des Nomades entre la ville et les sables, sédentarisation dans la corne de l'Afrique*. Paris, Genève : Khartala, 444 pages.
- I. **SACAREAU**. 1997. *Porteurs de l'Himalaya : le trekking au Népal*. Paris : Belin, 271 pages.
- A.**VOLLE**. 2005. *Quand les Mapuche optent pour le tourisme*. Paris : L'Harmattan, 227 pages.

Périodiques

- D. **ALWAN**. 2008. Didier Morin : le griot moderne de l'Afar. Djib'out, N°38, pages 6-10.
- S. **ANHEIM**. 2004. Enquête : Voyager en classe durable. Environnement Magazine, N° 1627, pages 18-21.
- C. **CAUVIN VERNER**. 2006. Les Objets du tourisme entre tradition et folklore. Journal des Africanistes. Vol.1, N° 76, pages 187-201.
- C. **CHABOUD** [et al.]. 2004. Le Modèle vertueux de l'écotourisme : mythe ou réalité ? L'exemple d'Anakao et Ifaty-Mongily à Madagascar. Monde en développement, N° 125.
- C. **CHASPOUL** [et al.]. 2000. Tourisme et Ethique. Espaces, revue mensuelle du tourisme, des loisirs, de la culture et de l'environnement, N° 171, page 13-39.
- C. **CHASPOUL** [et al.]. 2000. Tourisme durable. Les Cahiers espaces, N° 67.
- LM. **CAMPBELL**. 1997. Ecotourism in rural developing communities. Annals of tourism research, Vol.26, N° 3, pp.534-553.
- D. **CLERC** [et al.]. 2005. Le Tourisme autrement. Alternatives Economiques, Hors série pratique N° 18.

A. **DINI AHMED**, 1967, Un Fait social afar : la fi'ma. Pount, n°3, 3^{ème} trimestre, Djibouti, p.31.

JD. **GESLIN**. 2004. Djibouti, Nouvelle ère. Jeune Afrique, N° 2258, pages 43-74.

GUYOT. 2004. Derrière le masque de l'écotourisme, le politique : conservation et discrimination territoriale en Afrique du sud, revue du Tiers monde.

R. **LAWSON**, J. **WILLIAMS**. 2001. Community issues and resident opinions of tourism. Annals of tourism research, Vol.28, N° 2, pp.269-290.

AA. **LEW** [et al.]. 2002. Tourism Geographies, Vol.4, N° 2.

EQUIPE MIT. 2000. La Mise en tourisme des lieux : un outil de diagnostic. Mappes Monde, N° 57, pages 2-6.

B. **RABEONY**. 1986. République de Djibouti. Annuaire de législation française et étrangère, N° 33, pages 125-131.

A. **ROUAUD**. 1997. Les belles images. Journal des Africanistes, Vol.2, N° 67, pages 159-165.

SHENG-HSHUING TSAUR, **YU-CHIANG LIN**, **JO-HUI LIN**. 2006. Evaluating ecotourism sustainability from the integrated perspective of resource. Tourism management, N° 27, pages 640-653.

F. **SOUDAN**. 2008. Djibouti n'a plus besoin de la France. revue Jeune Afrique, N° 2456, p.24

A. **VIGNA**. 2006. Un Moyen de sauver les villages. Monde Diplomatique. Juillet 2006, pages 14-15.

C. **WOLF**. 2006. Le Tourisme équitable et solidaire : alternative ou stratégie marketing ?. Télérama, N° 2945, pages 35-36.

JB. **ZEIGER**. 1997. Ecotourism, Wave of the future. National Recreation and Park Association.

Comptes rendus et actes de colloques

E. **LE ROY** [et al.]. 1980. Enjeux Fonciers en Afrique noire. In : E. LE BRIS. Journées d'étude sur les problèmes fonciers en Afrique noire, Paris, 22-09-1980, 425 pages.

République de Djibouti. 1999. Plan Stratégique pour le développement du tourisme. Madrid : Organisation mondiale du tourisme.

Thèses et travaux universitaires

V. **BAGARD**. 2005. *Optimisation spatio-temporelle des pratiques de tourisme*. Géographie. Lyon : Université Lyon 2, 433 pages.

A. **SAID-CHIRE**. 2001. *Le Nomade et la ville en Afrique, stratégies d'insertion urbaine et production d'espaces dans la ville de Djibouti*. Géographie. Bordeaux : université Michel de Montaigne, Bordeaux 3, 254 pages.

Dictionnaires

R. **BRUNET**. 1993. *Les mots de la Géographie, dictionnaire critique*, Montpellier-Paris : Reclus, la Documentation Française 518 pages.

J.**LEVY** et M. **LUSSAULT**. 2003. *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin. 1033 pages.

Sources cartographiques

INSTITUT GEOGRAPHIQUE NATIONAL (IGN). 1992. Carte touristique au 1/200 000, découverte des pays du monde : Djibouti première édition. Paris : IGN.

Ouvrages et littérature destinés aux touristes

D. **AUZIAS** [et al.]. 2006. *Djibouti (première édition)*. Le petit futé, Country guides : Nouvelles éditions de l'Université, 195 pages.

Office National Du tourisme de Djibouti, Guide officiel, 2006

Brochure Club Aventure, Amériques, Afrique, Asies, 2008-2009 , « randonnée sur les traces des caravanes de sel ». P.154.

Brochure Nomade Aventure, Automne/Hiver 2007-2008, « caravane de sel et de vent » ; P.121.

Annexes

Annexe 1. Grille d'observation des sites	II
Annexe 2. Caractéristiques des sites visités	III
Annexe 3. Guide d'entretien	IV
Annexe 4. Programme du séminaire « Tourisme et réduction de la pauvreté »	VI
Annexe 5. Déclaration pour le tourisme durable	VIII
Annexe 6. Publicité d'une agence de pêche	IX
Annexe 7. Descriptif du trek d'Assamo	X
Annexe 8. Association des femmes de Tadjourah	XI
Annexe 9. Brochure du campement de Godoria	XII

Annexe 1. Grille d'observation des campements

Nom du campement :

Date de visite :

Ville ou village le plus proche :

Durée du séjour :

Accès

- Distance estimée à Djibouti ville :
- Etat du chemin d'accès au campement :

Composition et fonctionnement de la structure

- Nombre de sanitaires :
- Cuisine en dur : OUI NON
- Nombre de salles de restauration :
- Type des structures d'hébergement :
- Nombre de structures d'hébergement :
- Autres composantes :
.....
.....
- Nombre d'employés au moment de la visite et postes occupés :
 1.
 2.
 3.
 4.
 5.
 6.
 7.
 8.
 9.
 10.

Environnement du site

- Type de milieu naturel :
.....
.....
- Autres formes d'occupation du sol visibles depuis le site :
.....
.....
.....

Energies utilisées

- L'eau est-elle courante ? OUI NON
- Système d'adduction d'eau :
- Le site est-il équipé d'un dispositif fournissant de l'électricité ? OUI NON
- Système électrique :

Activités proposées :

- Activités pratiquées lors du séjour :
.....
.....
- Autres activités proposées :
.....
.....

Annexe 2. Tableau récapitulatif des campements visités

Sites visités	date de création	altitude	foncier	distance à Djibouti (en km)	villages alentours	énergies utilisées	accès à l'eau	association	partenariats	employés	matériaux	capacité d'accueil	salle à manger	couchage	sanitaires	cuisine
Bankoualé	1995	700	tribal	185	Ardo, Bankoualé ...	Solaire	pompage solaire	association pour le développement intégré à l'environnement	centre appicole, aides extérieures pour la mise en place	7	récupération, Djibouti	100	1	daboïta, dasso	3 douches, 2 toilettes	en dur
Day	2002-2003	1500	tribal	200	villages du Day	essence (groupe silencieux)	eau courante	coopérative nouvellement créée	agence de Djibouti ville	5 à 10	bois de récupération	50	2	daboïta, dasso	douches, toilettes	en dur
Dittilou	1987	750	tribal	160	villages du Day et du Goda	groupe	eau courante		fonds américain et canadien, agences à Djibouti et à l'étranger	10	bois de récupération	70	3	daboïtas, dasso, pailloles	douches, toilettes	en dur
Ghoubet	1998	2	concession	110	village chanter	essence (groupe)	camion citerne (djibouti)		agence le Goubet, agence à l'étranger	5 à 6	Djibouti	150	1	toukoul, pailloles	3 douches, 3 toilettes	en dur
Godoriya	2005	0	tribal	260	zone isolée	diesel (groupe)	camion citerne (O'bock)		agences militaires	7	bois de récupération	100	1	cases	4 douches, 4 toilettes	en dur
Lac Abbé	2006	220	tribal	200	nomades	essence (groupe)	réserve ou citerne	association pour le développement du Lac Abbé	agences militaires	4 à 6	Djibouti	100	1	daboïta	douches, toilettes	provisoire
Obock	2006	5	tribal	230	nomades	essence (groupe)	eau courante		agences à l'étranger, militaires	7	Djibouti, local	35	2	daboïta, pailloles	4 douches, 4 toilettes	provisoire
Randa	1993	1100	tribal	190	village de Randa, nomades		ânes	association pour le développement de la région Randa-Day	aide de l'ambassade des Etats-Unis, agence ADEN, association entre campements	3	Djibouti	30	1	daboïta	douches, toilettes	en dur
Sables blancs	1994	0	concession	180	ville de Tadjoura	essence (groupe)	pompage		agence le Goubet, agence à l'étranger (pêche sportive)	10	Djibouti	80	8	belle étoile	douches, toilettes	en dur

Annexe 3. Questionnaire final

- L'activité de tourisme est-elle menée par un comité villageois, un conseil, une association ou une ONG ?
 - NON, l'activité est menée et possédée par un organisme privé
 - OUI, un comité villageois ou une association locale gère l'activité
 - L'activité est co-gérée par un comité de village et un organisme tiers

Organisation de l'offre

- Proposez-vous des séjours de plusieurs jours ou seulement des séjours d'une journée sans assurer le couchage ?
 - OUI
 - NON, nous offrons des séjours d'une journée complète
- Quelle sorte de séjours proposez-vous ? Sédentaires ? Itinérants ?
 - Un séjour sédentaire basé sur une immersion culturelle dans le village
 - Organisation de trekkings ou de tours
 - Mélange d'activités dans le village et de tours nomades
- Quelle sorte de structures proposez-vous aux touristes ?
 - Nous accueillons les touristes dans notre propre demeure, c'est un « bed and breakfast »
 - Nous logeons les visiteurs dans un hôtel spécialement construit pour eux
 - Nous utilisons l'habitat nomade traditionnel le long du parcours
 - Nous restons en permanence dans le milieu sauvage pour y pratiquer des activités comme la pêche, la chasse...
- La structure est elle respectueuse de l'environnement ?
 - OUI, elle a été construite de manière à respecter l'environnement
 - NON, aucune mesure particulière n'a été prise
- Qui possède la structure d'accueil des touristes et comment la structure est-elle dirigée ?
 - La structure a été donnée à un organisme tiers comme une concession ou un legs
 - La structure est possédée et dirigée par une communauté
 - La structure est Copossédée et co-dirigée
- Comment proposez-vous vos produits, votre structure, vos itinéraires ?
 - Directement via notre site Internet
 - A travers des partenaires extérieurs
 - Directement et à travers des partenaires extérieurs
- Depuis combien d'années êtes vous impliqués dans le tourisme ?
 - Moins de 5 ans
 - Plus de 15 ans
 - Entre 5 et 15 ans
- Quelle est la principale motivation des consommateurs pour choisir votre campement ?
 - Les visiteurs cherchent une expérience de la culture aborigène
 - Les visiteurs cherchent en extérieur ou du tourisme d'aventure
 - Les visiteurs cherchent à aider un projet de développement au sein d'une communauté
 - Les visiteurs recherchent à vivre quelque chose au sein du milieu naturel, sauvage

- Le campement a-t-il son propre site Internet ?

- NON
- OUI
- Pas directement, le site est hébergé par un partenaire extérieur

- Appartenez-vous à une association, à une fédération, à un réseau d'opérateurs de tourisme spécialisée dans le tourisme communautaire, ou aborigène ?

- NON, nous n'appartenons à aucune organisation
- OUI, nous appartenons à une association d'écotourisme ou autre...

- Avez-vous obtenu un prix ou une récompense pour votre structure touristique ?

- NON, nous n'avons encore rien reçu
- OUI, nous avons reçu un certain nombre de prix

Retombées de l'activité

- Quelle est la place de la connaissance traditionnelle et du rôle des anciens dans ce que vous proposez ?

- Un rôle important
- Un rôle moindre

- Quelle est l'importance de votre culture dans les séjours que vous proposez aux visiteurs ?

- Nos séjours sont basés essentiellement sur une expérience culturelle, les visiteurs partagent notre existence au quotidien
- Notre culture traditionnelle ne joue pas un rôle important dans les séjours, nous sommes plus orientés vers des séjours de sport et d'aventure
- Nos séjours sont en partie basés sur l'expérience culturelle

- Quel moyen de gouverner utilisez-vous pour diriger et mener votre communauté ?

- Nous suivons un moyen de gouverner moderne
- Une façon traditionnelle

- Diriez-vous que vous êtes en train de perdre la connaissance traditionnelle des anciens, et en quoi se change t-elle ?

- Les savoirs traditionnels des anciens sont bien préservés et transmis aux nouvelles générations
- Nous perdons peu à peu nos savoirs traditionnels, et nous ne faisons rien pour les sauvegarder
- Nous avons monté un certain nombre d'initiatives pour sauvegarder les connaissances traditionnelles et pour se réapproprier notre culture locale

- A quel degré votre langage d'origine est parlé au sein de la communauté ?

- Nous parlons tous notre langage d'origine
- Seulement une partie des gens parlent notre langue d'origine
- Une partie parle et comprennent ce langage, mais ce n'est pas fréquent
- Personne ne le parle plus

- Si vous ressentez que votre langage est tombé en désuétude, ou est menacé, quelles mesures sont mises en place pour le reconquérir ?

- Langage enseigné aux plus jeunes à l'école
- Nous enregistrons notre langage avec l'aide de chercheurs extérieurs
- Nous organisons des ateliers pour les adultes, et avons d'autres stratégies pour reconquérir notre langue

Perspectives

- **A court terme** : dans l'année
- **A moyen terme** : dans les 1 à 5 ans
- **A long terme** : 5 à 10 ans, voire plus

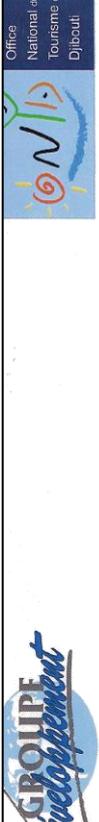
Propositions

- **Ce qui d'après la personne pourrait être fait dans sa zone**, au niveau international, national ou beaucoup plus local
- **Ce qui pourrait être fait entre les différentes associations concernées par la problématique du tourisme dans le but d'améliorer les perspectives de développement du tourisme, dans le pays et aussi à une échelle plus large** (comme de l'Afrique, pays voisins, monde...)

Documents potentiels

- Des études ont-elles été faites sur votre campement
- SIG et cartographie de la zone
- Guides ou recommandations mises à la disposition des touristes
- Articles ou autres sources ayant évoqué le campement
- Labels, certifications...

Annexe 4. « Tourisme et réduction de la pauvreté »



**TOURISME ET REDUCTION DE LA PAUVRETE:
BONNES PRATIQUES ET DEVELOPPEMENT DURABLE**
Séminaire Groupe Développement & ONTD
Djibouti, 12 Avril 2008

Programme du Séminaire

9H00 : Ouverture officielle
Mohamed Abdillahi Wais, Directeur ONTD
François Vellas, Expert du Groupe Développement
Monsieur Youssouf Mohamed Eusman, Président CA de l'ONTD
Madame Hasna Barkat Daoud, Ministre de la Jeunesse, des Sports, des Loisirs et du Tourisme de la République de Djibouti

Pause Café

THEME 1 : Le rôle du tourisme dans la réduction de la pauvreté : Méthodologies et bonnes pratiques

9H45: Tourisme, Artisanat et réduction de la pauvreté : Expériences et Bonnes Pratiques du Groupe Développement en Asie et en Afrique
Pr. François Vellas, Coordonnateur programme TED (Tourisme, Ethique, Développement) Groupe Développement

10H30: Le développement touristique et la réduction de la pauvreté à Djibouti
Mohamed Abdillahi Wais, Directeur de l'Office National du Tourisme de Djibouti

10H30: Discussions

1

THEME 2: Les indicateurs de tourisme durable et la création d'activité au bénéfice des plus pauvres et des populations vulnérables

11H30: Expérience des programmes internationaux du Groupe Développement sur les indicateurs de tourisme durable pour les PME et les TPE (Madagascar, Maurice).
Brune Rteunier, Chargée de programme tourisme, Groupe Développement.

12H00 : TABLE RONDE : partenariat Public-Privé (Organisations Internationales, Coopération Bilatérale, Institutionnels et Professionnels du tourisme et de l'hôtellerie de Djibouti).

14H00: Conclusion et recommandations

2



TOURISME ET REDUCTION DE LA PAUVRETE: L'AIDE AUX POPULATIONS VULNERABLES

Djibouti
12 Avril 2008

Note technique

Le tourisme, secteur en forte croissance dans le monde, est considéré par de nombreux pays comme une activité économique d'avenir et un des principaux vecteurs de développement.

Cependant, pour beaucoup de pays en développement, la croissance du secteur touristique demeure difficile à évaluer faute de moyens statistiques et méthodologiques. Il en résulte que bien que le tourisme soit une force économique majeure, son impact économique n'est pas suffisamment bien perçu.

Or, le tourisme est une composante essentielle des exportations de services de nombreux pays, et il peut produire des recettes importantes susceptibles de servir à la lutte contre la pauvreté, priorité fondamentale du monde actuel. À condition d'être géré de façon satisfaisante, le tourisme peut être un moyen très utile de réduire la pauvreté et de protéger l'environnement car il donne une valeur économique au patrimoine culturel, crée des emplois et rapporte des devises.

Conformément aux objectifs de développement du DSRP et de l'INDS, la réduction de la pauvreté est une priorité des plus hautes autorités djiboutiennes.

Cependant, si nous voulons que le développement du tourisme puisse vraiment changer la situation, il faut que tous ses acteurs veillent de beaucoup plus près à

orienter les bénéfices de cette branche d'activité vers les pauvres. Cela requiert des études approfondies, une bonne planification et le recours aux partenariats.

Objectifs du séminaire

Ce séminaire vise à définir les actions concrètes sur les différentes façons dont l'activité touristique peut avoir une influence sur la lutte contre la pauvreté.

Les démarches pratiques visant à étendre les bienfaits du tourisme dans les communautés démunies seront présentées par des experts internationaux et discutées.

Le séminaire fera des recommandations à l'adresse des différentes parties prenantes pour que le tourisme puisse constituer un instrument efficace de lutte contre la pauvreté.

Directeur de l'ONTD
MOHAMED ABDILLAH WAIS



Annexe 5. Déclaration pour le tourisme durable



Africa Travel Association

Djibouti Declaration for Community-Benefit Tourism

The delegates of ATA's 11th Annual International Eco and Cultural Tourism Symposium gathered from January 19 – 23, 2008.

Aware that tourism is an important element for social, economic and political development of African countries;

Aware that resources based on tourism are limited and fragile and that there is an increasing demand and need for a better quality of environment;

Knowing that tourism offers the possibility to travel and to learn about other cultures;

Knowing that the development of tourism can influence peace and tolerance among people;

Knowing also that tourism affords the opportunity for a conscious respect for the diversity of cultures, cultural heritage, and ways of life.

HEREBY DECLARE THAT

The development of tourism should assist in the betterment of the quality of life of a population and contribute to the sustainable use of natural and cultural resources of the destination;

Tourism should contribute to the development of communities while employing necessary mechanisms to protect the environment;

Tourist activities should be fully integrated into the country's economy and contribute positively to the development of local communities;

The tourism industry should take necessary steps to inform and build awareness for culture, heritage, customs, natural resources, and beliefs of the countries visited;

The delegates wish to extend their gratitude to the Republic of Djibouti for their hospitality, leadership and inspiration.


Edward J. Bergman
Executive Director

January 23, 2008
In the Republic of Djibouti

Annexe 6. Publicité d'une agence de pêche

Méthode de Pêche

On y pratique tous les types de pêche sauf la traîne hauturière. C'est surtout la pêche au lancer qui remporte le plus de succès. Les eaux autour des îles, abritent une grande diversité de poissons. Mérou, caranges, Thazards, Barracudas, carpes rouges, petits thons, bonites etc...

Pour les amateurs de Surf Casting les différentes plages sont des lieux idéales pour la pratique de cette pêche, avec d'énormes surprises car la nuit quantité de requins se rapprochent des îles.

Zone de Pêche

La côte située à l'ouest de Djibouti offre aux pêcheurs une grande diversité de spots de pêche. Du bord comme en mer; vous pourrez pratiquer toutes les techniques de pêche. La pêche du bord en surf casting, que beaucoup de pêcheurs délaissent à tort, appartient de jour comme de nuit d'excellent résultats. Toutes les zones de pêche se situent à moins de 20 mn en bateau du camp de base.

Bateau

Vous pêcherez à bord de coque open de 7 m, équipé d'un moteur de 40 cv. Tous les bateaux sont équipés de taud pour se protéger du soleil ainsi que de porte cannes pour ceux qui souhaitent pêcher en petite traîne lors des déplacements.

Saisons

Les îles face aux vents soufflant de la mer rouge, ne permettent pas de pêcher toute l'année dans de bonnes conditions (à moins de changer de types d'embarcations). Les mois d'Octobre et Novembre, ainsi que Avril, Mai, Juin sont praticables. Les autres mois sont confrontés à des vents qui peuvent perturber la pêche si les embarcations ne sont pas adéquates. (Nous consulter)

Hébergement

Le campement est constitué de plusieurs bungalows, éparpillé tous le long de la plage privée. Le campement offrira aux pêcheurs tout le confort nécessaire au bon déroulement du séjour avec sanitaires et douches individuelles. Comme souvent à Djibouti, le restaurant du campement vous fera découvrir les secrets de la cuisine Djiboutienne.

Tarifs et déroulement du séjour sur demande
10 jours / 8 Nuits / 8 jours de pêche

Mémoire d'un Fleuve - Secrets d'Afrique - 1, Villa Moderne - 75014 Paris
 Tél. 01 45 42 64 44 - Fax 01 45 42 66 26 - Portable - 06 80 38 41 75
 Email : inscriptions@wanadoo.fr - Licence 073 00 0076

Situation

Les Îles Musha et Maskali sont situées à l'est de Djibouti, au milieu du Golfe de Tadjoura, à 30 mn de bateau. Ces deux petites îles, offrent aux visiteurs outre leurs merveilleuses plages de sable blanc et fin bordées de palétuiers et de mangroves possèdent de fantastiques fonds marins très poissonneux

DJIBOUTI - GOLFE DE TADJOURA

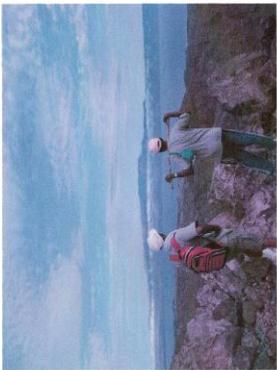
Annexe 7. Descriptif du trek d'Assamo

ASSAMO TREK

Activités

Randonnée matinale avec Assamo Trek

La connaissance sur le mode de vie des nomades, de la nature vierge et des scènes spectaculaires du paysage géologique, est gagnée par une visite guidée matinale sur environ 2,5 à 5,0 kilomètres de sentiers naturels dans des lits d'oued pour observer des oiseaux, mammifères, plantes et peut-être causer avec des nomades.



Veillée nocturne avec Assamo Trek

A la demande, visite guidée pour voir des mammifères nocturnes (chauves-souris, diverses mangoustes, genettes, et peut-être hyènes ou lynx caracal...). Et dans quelques sites, possibilité de visiter des sanctuaires religieux "Macam" et écouter de la musique lyrique religieuse ???

Ou détente auprès du feu du campement avec le son de la flûte nomade, une boisson fraîche à la main et apprécier la paix et la tranquillité de la nuit. Et parfois si l'occasion se présente, apprendre l'astrologie selon les nomades.

Adresse de contact:
Houssein Assamo
Ornithologue/Écologue
P. O. Box: 3088 - Djibouti, Djibouti
Tel: +253 83 37 68 Fax: +253 35 95 49
Email: djiboutinature@yahoo.fr



ASSAMO TREK

Une randonnée inédite...

Dans une nature rare, unique et vierge, dans une portion de Terre Lunaire et à travers à un mode de vie nomade encore intact.

Nature

Assamo Trek vous invite à une rencontre directe, insolite et inédite avec une faune et une flore uniques, rares et extrêmement adaptées aux conditions climatiques et géologique difficiles du "Pays Sans Ombre" le Djibouti.





Plantes intelligentes



Petits mammifères



Insectes bizarres

Randonnée

Assamo Trek vous amène au coeur de la Terre, "le Rift d'Assal ou l'Empire des Démon", dans une portion de Terre Lunaire "le lac Abhé ou la Planète des Singes" et au milieu des Seigneurs de grandes espaces, "les nomades" au lieu dit le "Triangle d'Assamo".



God Da'wo: Triangle d'Assamo



Art: vue panoramique sur le Golfe



Dag: Weyn: Triangle d'Assamo

Mode de vie Nomade

Assamo Trek vous invite à tester un weekend de vie nomade et de vivre une expérience unique au coeur du "pays Assajog" dans le "Triangle d'Assamo" afin de découvrir un mode de vie nomade encore intact, vestige d'un récent passé où une ambiance insolite au goût des Seigneurs de grandes espaces, vous attend au milieu de nulle part.

Assamo Trek ne connaît aucune limite pour vous accompagner partout dans l'arrière pays excepté le sombre monde du silence "la mer" et vous offre un dépaysement total. **Mais pourquoi?**

Pour en savoir plus, il suffit de contacter Assamo Trek qui est à votre disposition. Tout simplement...

Pour nous contacter :
Houssein Assamo
Ornithologue/Écologue
BP: 3088 - Djibouti, Djibouti
Tel: +253 83 37 68 Fax: +253 35 95 49
Email: djiboutinature@yahoo.fr



Annexe 8. Association des femmes de Tadjourah

Produits Artisanaux.....

Une fabrication traditionnelle de qualité.

Un Savoir-Faire ancestral

Une grande diversité des formes et des couleurs.

Une volonté et des capacités d'innover.



POUR NOUS CONTACTER :
TADJOURAH - VILLE



RESPONSABLES :
M^{me} HASNA HASSAN ALI
M^{me} FATO DERKALA
Tél : 81 14 45
email: femmetadjourah@hotmail.com



ASSOCIATION
DES FEMMES
DE TADJOURAH



Créée le 26 Août 1999

Présentation.....

L'A.F.T

Une **Idee** : créer un lieu pour promouvoir et commercialiser l'artisanat tadjourien (lutte contre la pauvreté)

Une **Volonté** : celle de l'Association des Femmes de Tadjourah

Un **Financement** : le Fonds Canadien

Une **Réalité** : Inauguration du Centre, le 22 Octobre 1999

Objectifs.....

- Valoriser la production artisanale
- Développer les activités génératrices de revenus
- Soutenir les femmes les plus démunies à travers l'appui des micro crédits et assistance en vivres et habits.
- Favoriser l'insertion des filles et jeunes femmes à travers des formations les préparant aux métiers.
- Créer des emplois et sensibiliser sur le VIH/ SIDA

Stratégies.....

1 Accès sur les femmes :

- Renforcer les compétences des artisanes afin de conquérir les marchés extérieurs
- Former et encadrer les jeunes filles sur les métiers de couture, bureaucratie et restauration
- Aider et assister les plus démunies en leur favorisant l'accès au micro-crédit et distribution des habits et vivres

2 Accès sur les autres activités.

Encourager et initier d'autres activités artistiques et culturelles

Activités.....

réalisées..

- Ouverture d'un centre informatique
- Ouverture d'un centre de couture et appui d'une volontaire japonaise
- Participation aux foires internationales (Japon, Dubai et France) et régionales.

Dans le domaine de la santé : sensibilisation Tadjourah ville sur le VIH/SIDA et MGF.

Atelier de plaidoirie sur le code de la famille.

Dons de Micro-Crédits aux femmes.

Activités..... futures...

- Ouverture à Djibouti d'une boutique des produits artisanaux
- Projet d'une pâtisserie.
- Innovations des objets artisanaux.

Annexe 9. Brochure de campements

Campement Eco-Touristique de Goddoria **Découvrons et protégeons la nature**



Vous souhaitez passer vos vacances et vos week-ends dans un milieu de pure détente et de loisir ; Venez découvrir **Goddoria** : un lieu que la nature a placé entre mer et terre, a doté d'une forêt de mangroves, milieu dans lequel vivent en symbiose les mammifères terrestres, aquatiques et les volatiles.

Goddoria vous offre des ballades à pied sur sa plage de sable fin à perte de vue, des baignades dans une eau chatoyante née du confluent entre la Mer Rouge et l'Océan Indien, des évasions par petite embarcation à travers la forêt de mangroves pour découvrir cette nature hors du temps, la compagnie d'un autre habitant des lieux le dromadaire pour promenade pittoresque et culture de la région par des chants et danses traditionnels.

"Possibilité d'organiser une excursion jusqu'à Ras-Syan

CAPACITE D'ACCUEIL DU CENTRE

- **Hébergement:** 100pax faits de nattes et de bois en parfaite harmonie avec la nature
- **Restauration:** 100pax, spécialités locales à base de fruits de mer fraîchement pêchés sur place

NOS TARIFS

- Pension complète adulte : 8000 FDJ comprenant 1 nuitée, dîner, petit-déjeuner et déjeuner.
- Pension complète enfant (5 à 10 ans) : 3500 FDJ

ACTIVITES SUPPLEMENTAIRES

- Pêche à la traîne
- Ballades dans les Mangroves
- Ballade à dos de Dromadaire
- Pique-nique à Ras Syan

NOS CONTACTS

- À Obock : Ibrahim Omar Oudoum (253) 84 34 95
- A Djibouti: Daoud Mohamed Kamil (253) 83 31 51
- Réservation et annulation 48 heures à l'avance S.V.P

E-mail : goddoria@yahoo.fr

Excursion en groupe

1^{er} jour : Djibouti – Goubet -Dittilou

Départ vers 14heures pour le nord du Pays, via le Goubet et le Rift. Arrivée au Campement de Dittilou, située dans le massif montagneux du Mt Goda., à 800m d'altitude. Installation dans les paillotes (2 à 5 places). Possibilité de prendre la douche. Dîner à la grande Paillote.



2^{ème} jour –

Après le petit déjeuner, trekking dans le Mont Goda :

- rejoindre depuis, le Campement Touristique de Dittilou (800 m), la forêt du Day (1.400 M). Retour à Dittilou par le plateau de Mandah et la Palmeraie de Wer avec une vue panoramique imprenable sur le golfe de Tadjoura.

3^{ème} jour :

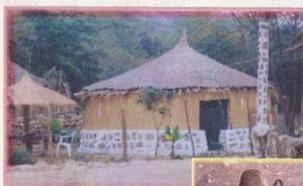
Dittilou- Grande Cascade - Djibouti

Visite de la grande cascade de Toha, verdure fraîcheur, le Djibouti que vous n'attendiez pas !!! Pique nique au retour de la Cascade. Après midi retour à Djibouti ville via le Rift d'Assal.

TARIF de groupe

Base 8 pers

- Hébergement : 2000 FD/ nuitée
- Déjeuner : 2000 FD/ pers
- Dîner : 2000 FD/ pers
- Petit déjeuner : 1000 FD/ pers
- Encadrement : 1000 FD/ pers
- Demi tarif sur les repas pour les enfants de moins de 10 ans



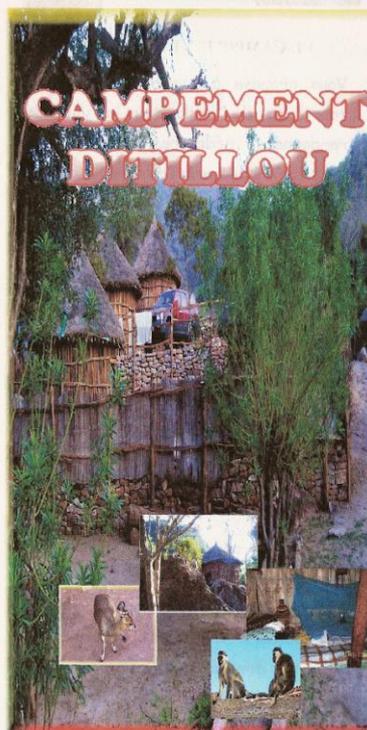
Contact :

Agence Goubet :

-35 45 20 ou 83 55 37

ou 81 04 88—81 53 46

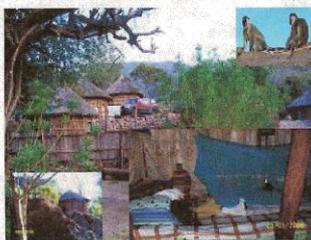
LE CAMPEMENT DE DITILLOU



LE CAMPEMENT DE DITILLOU

LE CAMPEMENT DE DITILLOU

Vous propose à partir du campement touristique de Dittilou tous les jours des randonnées pédestres à thèmes pour vous faire découvrir l'incroyable diversité biologique du massif montagneux du mont Goda.



Niché dans un cirque de montagnes, le campement de Dittilou (800m d'altitude) est équipé d'une vingtaine de paillotes, de plusieurs restaurants et blocs sanitaires et douches pour offrir aux voyageurs un séjour confortable dans la plus belle vallée de djibouti.

Le massif de Mt Goda, ses sommets, ses plateaux vastes et grandioses offrent une vue panoramique unique sur le golfe de Tadjoura sur le Goubet et sur le Rift d'Assal et ses volcans. Immense espace vert au climat agréable et sain, la vallée de dittilou qui a fait jusque là l'objet d'une gestion traditionnelle raisonnée est un sanctuaire pour une faune étonnement riche. Faune que vous pourrez approcher, photographier en toute tranquillité : les colonies de babouins, des singes verts, les gracieux couples d'oréotragues ou « arkoumoud » et des nombreux oiseaux tel que l'aigle de verreux, les francolins du Day, le calao etc. Les plus chanceux d'entre vous verront peut être le léopard ...

Des guides parlant français et possédant une parfaite connaissance du milieu naturel seront mis à votre disposition à la demande par le Campement de Dittilou.

Les singes verts viennent partager avec vous le petit déjeuner sans que vous preniez la peine de les inviter.

Nos randonnées à la carte

- ⇒ Marche à la grande cascade de Toha
- ⇒ Marche à la grande cascade de Toha/ palmeraie de Guedani (A/R 3 heures)
- ⇒ Randonnée à la forêt du Day, plateau de Mandah



La palmeraie de GUEDANI



Baignade à la grande cascade de Toha